

La Femme du Boulangier

Giono, Jean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Jean Giono

La femme du boulangier

suivi de Le bout de la route
et de Lanceurs de graines



Jean Giono

La femme
du boulanger

Le bout de la route
Lanceurs de graines

Gallimard

Jean Giono est né le 30 mars 1895 et décédé le 8 octobre 1970 à Manosque, en haute Provence. Son père, Italien d'origine, était cordonnier, sa mère repasseuse. Après ses études secondaires au collège de sa ville natale, il devient employé de banque, jusqu'à la guerre de 1914, qu'il fait comme simple soldat.

En 1919, il retourne à la banque. Il épouse en 1920 une amie d'enfance dont il aura deux filles. Il quitte la banque en 1930 pour se consacrer uniquement à la littérature après le succès de son premier roman : *Colline*.

Au cours de sa vie, il n'a quitté Manosque que pour de brefs séjours à Paris et quelques voyages à l'étranger.

En 1953, il obtient le prix du Prince Rainier de Monaco pour l'ensemble de son œuvre. Il entre à l'Académie Goncourt en 1954 et au Conseil littéraire de Monaco en 1963.

Son œuvre comprend une trentaine de romans, des essais, des récits, des poèmes, des pièces de théâtre. On y distingue deux grands courants : l'un est poétique et lyrique ; l'autre d'un lyrisme plus contenu recouvre la série des chroniques. Mais il y a eu évolution et non métamorphose : en passant de l'univers à l'homme, Jean Giono reste le même : un extraordinaire conteur.

Le bout de la route

PIÈCE EN TROIS ACTES

PERSONNAGES DRAMATIQUES

JEAN, 35 ans, étranger : chemise de grosse flanelle bleue à fleurs blanches. Ample manteau de bure rousse.

ALBERT, 25 ans, jeune montagnard râblé. Chemise de grosse flanelle bouffante jaune. Pantalon de velours. Béret.

MINA, 20 ans, montagnarde, l'ample jupe dodue sur les hanches, corsage à casaquin.

ROSINE, 60 ans, race de la très haute montagne. Maigre, dure, toujours vêtue de noir absolu. Pieds nus.

LA GRAND-MÈRE, 75 ans, grande femme. Les riches atours de la vieille paysanne riche. Corsage à manches en grosse soie noire à fleurs d'or. Ample jupe à six tours en futaine mordorée, tout historiée de chimères de soie brodées en or, en bleu, en rouge ; des dragons fouettent de queues fléchées d'étranges fleurs saignantes comme des grenades. Bijoux d'or. Strictement coiffée. Vieillard propre.

BARNABÉ, 50 ans, petit homme boiteux.

ARSÈNE, 78 ans, homme large et paisible.

MARIETTE, jeune fille.

Jeunes montagnardes avec toujours des fleurs aux dents ou aux cheveux. Jeunes montagnards avec des barbes blondes. Dehors, clochettes ou bruit de vent, ou ronflement des chutes d'eau.

La scène est de nos jours, dans un hameau perdu de la montagne.

Le *Bout de la route* a été présenté pour la première fois le vendredi 30 mai 1941 au *Théâtre des Noctambules* (Direction : Pierre Leuris et Jean-Claude) et interprété successivement comme suit :

(Distributions par ordre d'entrée en scène)

PREMIÈRE ANNÉE DE REPRÉSENTATIONS :

Compagnie des Quatre Chemins
(Animateur : Pierre Gautherin)

~~JEAN~~
Jean Cuny

Roland Milès

Robert Hugues-Lambert

Roger-Maxime

~~ALBERT~~
Valentin Poval

Daniel Verner

Christian Genty

~~BOSNIÉ~~
Sarah Clèves

~~MINA~~
Any Lorène

Marise Manuel

~~GRAND MÈRE~~
Marie Clève

~~MARIETTE~~
Marise Manuel

Jeanine de Waleyne

~~BARNABÉ~~
René Michault

~~ARSÈNE~~
Pierre Gautherin

Jean Daguerre

Jean Favre-Bertin

Antonin Baryel

Mise en scène de Vandéric et Pierre Gautherin.

Décors de Cuny.

Musique de Jeanine de Waleyne.

DEUXIÈME ET TROISIÈME ANNÉE
DE REPRÉSENTATIONS :

~~FIAN~~
Alexandre Rignault

Robert Hugues-Lambert

~~ALBERT~~
José Quaglio

~~MONA~~
Mona-Dol

Hélène Tossy

~~MINA~~
Marianne-Hardy

Yvette Étiévant

~~GRAND MÈRE~~
Marie Kahl

Odonie Boboli

~~MARIETTE~~
Yvonne Bermont

Huguette Hervé

~~BARNABÉ~~
Robert Le Flon

R. Hermantier

~~ARSÈNE~~
Jacques Dinam

Jacques Aveline

Mise en scène de Mona-Dol.

Décors de Bernard Théveneau.

Costumes exécutés par M^{me} Boboli.

ACTE I

Une salle voûtée et noire. Table de bois. Tabourets. Au fond, à droite, un escalier nu monte en plan incliné. Après la porte, haute cheminée à grande dalle d'âtre. Braises. Sur la table un seau de lait. Le mur de gauche est tout nu. Mur de face, la porte d'entrée ronde comme un porche. A gauche de la porte, une fenêtre. Près de la fenêtre, sur un banc, une lampe allumée.

Pendant que le rideau se lève, Albert assis sur un tabouret joue à l'accordéon un petit air insignifiant. Le rideau levé, Albert écrase toutes les notes d'un seul coup. La porte du fond s'ouvre : Jean entre.

SCÈNE I

JEAN, ALBERT.

JEAN, *tête nue, manteau, bâton vert à la main. Par la porte ainsi ouverte et fermée, on a vu le soir ; presque la nuit.* Bonjour.

ALBERT, *indifférent.* Bonsoir. (*Un temps.*) Quelque chose à votre service ?

JEAN

: Non. (*Un temps.*) Qu'est-ce que c'est ici ?

ALBERT : La maison.

JEAN : Je veux dire : le pays ? Les trois maisons là, sous les arbres, et puis celle-ci. Ça s'appelle comment tout ensemble ?

ALBERT : Tréminis.

JEAN : Ça veut dire la fin, je pense.

ALBERT : La fin de quoi ?

JEAN : De la route peut-être. Est-ce qu'elle continue plus loin ?

ALBERT : Non. La montagne barre.

JEAN : Alors, ça doit être ici.

D'un mouvement d'épaule, il défait son manteau.

ALBERT : On fait plus auberge.

JEAN : On faisait auberge ?

ALBERT : Vous êtes entré sans savoir, alors ?

JEAN : Je suis entré parce que j'ai vu la lampe. J'ai dû en rencontrer des lampes depuis que je marche. C'est la première que je vois. Je suis entré pour te tendre la main et pour te dire : tu as une maison et une lampe, aie pitié de celui qui passe devant la fenêtre. Et puis j'ai dit : « Bonjour » à la place. C'est ce qui t'a fait tromper. Auberge ! Ça m'aurait plutôt empêché d'entrer, si j'avais su. J'ai pas

d'argent.

ALBERT : Vous allez loin ?

JEAN : Non, je suis arrivé.

Un temps. Il s'assoit.

ALBERT : Mon pauvre vieux. Ça n'est pas possible.

JEAN : Tu m'as parlé bien doucement.

ALBERT : Je suis pas un sauvage.

JEAN : Alors ?

ALBERT : Alors, mon pauvre vieux, qu'est-ce que

tu veux que je te dise ? Tu connais les choses. La maison, ça se défend. Je parle pas pour moi. J'ai pas de maison, moi. Je suis bouscatier. Je descends ici tous les mardis ; la maison elle est à Rosine Sube. Un mot. Rosine, on l'appelle : La Sauvage.

Un gémissement vient de la porte fermée.

JEAN : Qu'est-ce que c'est ? Vous avez une bête là ?

ALBERT : Oui.

JEAN : Quoi ? Une chevresse ?

ALBERT : Non, la grand-mère. Je descends tous les mardis. Rien que le mardi.

JEAN : Tu es le fils de Rosine ?

ALBERT : Non. Elle a une fille.

JEAN : Je comprends. (*Il regarde l'accordéon. Il le touche avec sa canne.*) Tu jouais quand je suis arrivé ? Ça te suffit pas le mardi ?

ALBERT : Non.

JEAN : Tu l'aimes beaucoup.

ALBERT, *détournant les yeux*. Ça se dit pas ces choses-là.

JEAN : Si, mon vieux, ça se dit. Ça fait du bien de le dire. Tu le disais bien tout à l'heure avec ça. Et elle, elle t'aime ?

ALBERT, *gêné*. Je crois.

JEAN : Tu as de la chance. (*Un temps.*)

Je veux dire tu as de la chance de le croire. (*A un geste d'Albert.*) Je ne la connais pas. Je te dis ça parce que depuis que tu as parlé, j'ai, en grand, comme de l'amitié qui a éclaté en moi. Si je pouvais croire encore au moins à ça.

ALBERT : Vous avez l'air bien fatigué.

JEAN : Oui. Je suis beaucoup fatigué. Ça se voit ?

ALBERT : Ça se comprend. Vous avez faim ?

JEAN : Depuis que je suis entré ici, oui, j'ai faim.

Albert se lève, va au seau de lait, y plonge un verre et le tend à Jean, plein de lait.

JEAN : Tu es un donneur de lait ?

ALBERT : Bois seulement.

JEAN, *il boit*. Ah !

ALBERT : Quoi, un poil ?

JEAN : Non, des images. Ton lait est plein d'images. Ça a l'air comme ça, sans malice ; ça vient d'éclater sur ma langue comme des grains de maïs sur le poêle,

ça a fait sauter des couleurs jusqu'au fond de ma tête.

ALBERT : C'est du bon lait !

JEAN : Oui, c'est du bon lait. Mais il n'y a plus rien de bon pour moi. Il n'y a plus rien de pur. C'est tout peinture de couleurs et d'inscriptions :

– Souviens-toi quand elle prenait du lait dans la paume de sa main...

– Souviens-toi de ces tasses de lait qu'on t'apportait le matin sur le grand plateau de cuivre. Elle la tasse verte, toi la tasse bleue...

– Souviens-toi de cette goutte de lait qu'elle a sucée au bout de son doigt quand elle a essayé de traire la chèvre...

C'est tout écrit, tout ça, dans ton lait. Jusqu'au chaud de sa bouche et à l'odeur. Ce chaud de bête, cette odeur de bête tiède et sucrée comme sa bouche.

ALBERT : Tu parles de qui ?

JEAN : Elle s'appelle comme ta bonne amie.

ALBERT : Mina ?

JEAN : Tu es allé avec elle dans les champs ?

ALBERT : Oui.

JEAN : Dans les chemins bordés de buis ?

ALBERT : Oui, sûr.

JEAN : Dans les glaises, au milieu des pluies ?

ALBERT :

: Oui.

JEAN : Tu n'as jamais essayé, quand vous retourniez de la montagne, de la prendre par la main et de ne plus faire qu'un poing de sa main et de la tienne ? Et les deux corps sont unis, comme ça. Alors, tu marches et tu te balances ton bras et voilà que toute ta force passe dans elle, et elle marche aussi gaillarde que toi, à côté de toi, c'est toi qui fais rouler son sang par tout son corps, du même roulement que le tien roule, et en avant, et elle dit : Je suis légère ! Je sens ta force ! On dirait qu'elle boit le ciel.

ALBERT : Oui, j'ai essayé.

JEAN : Alors ?

ALBERT : C'est quelque chose.

JEAN : Tu n'as jamais passé près de celle qui nettoie les betteraves ?

ALBERT : Si.

JEAN : Il n'est jamais venu dans tes jambes ce gros chien de berger ? Alors moi, je ramassais des fanes. Elle, elle regardait le chien. Elle lui demandait : tu es chien chez qui ?

ALBERT : Elle n'a pas dit ça.

JEAN : Moi, elle l'a dit. Toi, elle a dû le dire à peu près.

ALBERT : Tu connais Mina ?

JEAN : Non.

ALBERT : Alors, comment tu fais pour deviner ?

JEAN : On est quel jour aujourd'hui ?

ALBERT : Mardi, puisque je suis là.

JEAN : Mardi ! Il y a huit jours on m'aimait, moi. Alors, je sais bien ce que je

faisais. Tu fais pareil, toi, avec la tienne.

ALBERT, *il tend la main ouverte*. Touche !

JEAN : Qu'est-ce que tu veux que je touche ?

ALBERT : La main. Mets ta main là-dedans.

JEAN

: Voilà. (*Il fait le bras mou.*) J'y vais pas fort, hé ? (*Albert garde la main de Jean dans les siennes.*)

Il va falloir faire le compte de tout ce qu'elle m'a pris. (*A Albert.*) Tu m'aimes ?

Je m'explique mal. Tu sais, faut pas m'en vouloir pour le moment, ça viendra mieux après. Maintenant, je viens juste de sortir la tête hors de l'eau et de respirer et tu es déjà là, toi, avec ta main tendue et ta corpulence paisible. Alors, je me dis, si tu pouvais croire à l'amitié, ça serait peut-être pas précisément le bout de la route encore, il y aurait peut-être encore quelques petits raidillons, après, ça irait quelque part.

ALBERT : Malheureux de voir ça.

JEAN : Pas précisément malheureux. La terre tourne. J'y suis plus. Voilà tout. Pourquoi malheureux ? Parce que c'est moi ?

ALBERT : Parce que ça pourrait être moi demain et alors...

JEAN : Ah ! Alors mon vieux !...

Je suis parti, droit devant. Le dur ça a été de se décoller de la maison. Ça tenait à la peau comme une glu. Avec un autre, je me disais. Avec un autre ! Un autre, un autre... C'est devenu mon pas. Un autre, un autre, j'ai marché ; je les voyais, je les voyais comme s'ils avaient été marqués dans l'œil. Je marchais pour les dépasser, pour les mettre derrière moi, pour marcher dessus, pour ne plus voir. Je voyais. Très bien. Très clair.

ALBERT : D'où tu es venu ?

JEAN : Je sais pas. Je me souviens d'un grand devers tout labouré. Roux. Trois corbeaux. Un arbre. Au fond, une large colline comme une femme couchée, les genoux relevés, une grande ferme entre les seins. Derrière, des nuages mélangés avec des montagnes. A te faire respirer comme un bœuf. (*Un temps.*) Non, je me trompe. J'étais avec elle quand j'ai vu ça. (*Un temps.*) Non. Je ne sais pas, mon vieux. Ce que je sais, c'est que tout à l'heure, j'ai tout d'un coup vu des maisons. J'ai dit : Ah ! Maisons ! J'ai répété : maisons, maisons, dans mon pas. Et puis j'ai vu ta lampe. Et puis j'ai entendu ta musique. Alors j'ai eu un grand besoin de chaud et d'air déjà mâché, et j'ai poussé la porte. Voilà.

Une lamentation traînante sourd de la pièce à côté.

Elle pleure comme les chevilles. Qu'est-ce qu'elle a ? Elle est malade ?

ALBERT : Oui, de la tête.

JEAN : Une mauvaise ou bonne folle ?

ALBERT : Pas mauvaise. Elle pleure. Mauvaise si tu veux parce qu'elle noircit l'air tout autour comme si elle pleurait de l'encre, et pas mauvaise au fond parce qu'elle a ses raisons.

JEAN : Elle pleure tout à fait comme une petite chèvre.

ALBERT : Sa fille est morte.

JEAN : C'était son premier malheur ?

ALBERT : Non, elle avait déjà perdu son fils, le patron d'ici. Ça a passé sur elle comme du vent. Elle est juste restée sans chanter pendant trois jours. Mais pour sa fille !...

JEAN : Morte comment ?

ALBERT : D'un coup. La pleine santé ! Douce et souple comme du miel chaud. Qui aurait dit, quand elle a passé la porte ? Elle a embrassé sa mère et fait des rires à tous. Qui aurait dit !

JEAN : C'est justement ça le terrible, mon vieux, c'est qu'on arrive au bord du sort tout aveuglé.

ALBERT

: On l'a ramassée comme un tas de fourrage. Il est parti de là-haut, du front de la montagne, un éclat de pierre, une gélive, elle a fait vingt sauts à travers les sapins et les mélèzes avant de venir gronder dans cette tête de fille. On l'a ramenée, je te dis, comme un tas d'herbes. C'était planté là (*il montre son front*). C'était plein de débris de feuilles et de mousse. On l'a enterrée avec ça. On pouvait pas faire autre. On a bien essayé, les os craquaient, et celle-là (*il montre la porte*) hurlait son hurlement jusqu'à la saoulerie. Quel mal on pouvait y faire à la morte ?

JEAN : Savoir !

ALBERT : Mieux valait l'enterrer sans pierre dans la tête. Ça tapait dans la caisse en la portant.

JEAN : Elle a retrouvé sa voix de chevreau, du temps de ses langes. On dirait un enfant-bête qui demande son lait.

ALBERT : Depuis, elle est toujours habillée de dimanche. A son extérieur je veux dire. Toutes ses fioritures, elle les a ; ses ors, et ses croix ; ses corsages on dirait la feuillée de l'érable à l'automne.

JEAN : Elle marche sur son vrai dimanche.

ALBERT : Elle ne marche pas.

JEAN : Malade ?

ALBERT : Non, elle reste toute droite dans son ombre, à gémir.

JEAN : Donne-moi encore un peu de lait.

La pendule sonne.

ALBERT : Sept heures ! Rosine !

JEAN : Donne. (*Il se défait de son manteau, il va le pendre à la haute pendule. Il cache le cadran.*) Laisse-la, là-dessous l'heure a chaud, elle va dormir. Donne un peu de lait. Je prends goût à cette crasse de souvenir et de couleur.

ALBERT : Vite alors. Il n'est pas à moi le lait. Bois vite.

JEAN : Merci.

Il boit une gorgée. Il se lèche.

SCÈNE II

LES MÊMES, *plus* ROSINE

La porte s'ouvre, Rosine entre.

ALBERT, *les mains tendues vers le gobelet.* Vite !

JEAN, *tendant le verre vide à Rosine.* Merci Madame.

ROSINE, *surprise.* Service. (*Se reprenant.*) Qu'est-ce que c'est que celui-là ?

ALBERT : Un ami.

ROSINE : D'où ?

Albert fait signe qu'il ne sait pas.

Qui a pendu le manteau ?

JEAN : Moi, Madame.

ROSINE : On pend pas les manteaux ici.

JEAN : Je vais l'enlever, Madame. Ça n'est pas de mauvaise part.

ROSINE, *à Albert.* Qu'est-ce que tu attends ? Le bois ? C'est prêt ?

ALBERT : J'y vais.

ROSINE : Mina ?

ALBERT : Elle n'est pas retournée. Vous lui en avez tant dit.

ROSINE : Qu'est-ce que tu as fait là, seul ?

ALBERT

: L'accordéon.

ROSINE : Sors-moi ça dans le fumier, ça vous pourrit la tête.

ALBERT, *qui protège son accordéon dans ses bras.* Non, ça lui fait du mal, ne le frappez pas.

ROSINE : Va. (*Il sort.*)

Et toi ?

On entend Albert qui fend du bois au-dehors.

JEAN, *mettant son manteau.* Moi, voilà, je vais m'en aller. (*Il marche vers la porte.*) Je voudrais un peu vous expliquer : C'est pas de sa faute au gars. Il m'a bien dit que vous ne voudriez pas...

ROSINE : Qu'est-ce qu'il en sait ?

JEAN : Il n'a pas dit de mal.

ROSINE : Dit ou pas dit, je sais ce qu'on pense. (*Gémissements de la grand-mère.*) Taisez-vous là-bas ! On le sait du reste, par Dieu, qu'on n'est pas ici pour son contentement. (*A Jean.*) Alors ?

JEAN : C'est tout. J'ai bu du lait.

ROSINE : Il t'en a donné.

JEAN : Oui.

ROSINE : Combien de fois ?

JEAN : Deux fois.

ROSINE : C'est lui qui a fait ça.

Elle montre une flaque de lait par terre.

JEAN : C'était fait avant que j'arrive.

ROSINE : Menteur.

JEAN : Je ne sais pas mentir.

ROSINE : Fais voir comment tu es fait, toi, qui ne sais pas mentir.

Elle le regarde.

JEAN : J'ai bu trois fois du lait.

ROSINE : Tu vois !

JEAN

: La troisième fois, il ne me l'a pas donné, je l'ai pris ; et c'est pas du lait de vache, c'est du vôtre.

ROSINE : Bien longtemps qu'il est au baquet du vent, mon lait.

JEAN : J'ai compris tout d'un coup que les quatre murs étaient autour de moi. Cet air là-dedans, tout le chauffait. C'était – vous savez quand on entre dans l'écurie du cheval, et qu'il est là, lui, avec sa simplicité et ses grosses fontaines de sueur et ses pieds de fer dans le fumier, la chaleur et le paisible que ça vous met à pleine tête – c'était ça.

Si le Bon Dieu avait voulu être juste...

ROSINE : Avec des « si », on met le monde en bouteille.

JEAN : Une terre !

Dure que dure. Sans ombre si vous voulez. Sans arbres...

Je les planterai.

Et quand je me redresserai, du travail, dessous ma main, je regarderai ma maison.

J'aurai un gilet en velours et une grosse montre.

Trois heures. Quatre heures. Cinq heures.

Le soleil est à son arbre d'habitude, sur la branche comme une poule rouge.

Cinq heures, je rentre.

J'ai du bois pour quatre ans. Des pommes de terre pour tout l'hiver, du blé !

J'entre et je dis : Ho !

On me dit : Ho, de là-bas !

Ma femme !

J'ai mon petit, là à la table, sur la haute chaise.

Il a deux ans.

Il chante à son assiette de soupe.

Il prend sa cuillère, il tape sur la table.

« Azé poupe » il dit... (*Jean remonte son manteau sur ses épaules.*)

Voilà. Merci Madame.

Il marche vers la porte.

ROSINE : Hé ! L'homme.

Jean s'arrête et la regarde.

Arrive.

Jean s'avance.

Tu es du pays ?

JEAN : Non.

ROSINE : La vérité.

JEAN : Pas d'intérêt à mentir.

ROSINE : Quel âge ?

JEAN : Trente-cinq.

ROSINE : Alors, comment ça va que tu sais le goût de mon lait.

JEAN : Votre petit n'a peut-être pas juste dit : Azé poupe, mais à peu près.

ROSINE : Oui, à peu près (*un temps*) et puis, c'est une fille.

JEAN : A cet âge, vous savez, faut regarder de près pour y reconnaître.

ROSINE : Comment ça va que tu connais le dedans des maisons ?

JEAN : Parce que je les désire. Parce qu'on m'a tout pris. Parce que je n'ai plus rien que mon invention.

ROSINE : Qu'est-ce que c'est que cette chanson-là ?

JEAN : C'est la chanson d'un homme seul. Il n'est pas seul celui qui peut toucher une bête ou un arbre, ou s'approcher avec ses yeux du brouillard bleu ou du soleil ; celui qui peut être fontaine ou ruisseau à la fantaisie du bruit de l'eau et qui peut couler comme elle avec le reflet de tous les ciels. Il n'est pas seul celui qui a goût au jour. Celui qui a

un nez, une bouche, des yeux, des oreilles, une bonne chair d'animal. Tout lui tient compagnie. Il y a de grosses joies qui passent dans l'air du temps comme des poissons enflammés. Je n'ai plus rien.

ROSINE : Regarde-moi un peu, toi. Tu es le premier rencontré, depuis longtemps, qui parle enfin comme les hommes du haut pays, mon pays. Qu'est-ce que c'est que ton goût de bouche ?

JEAN : Cendres, maintenant.

ROSINE : J'entends assez. Mais avant ?

JEAN : Avant ? Une soupe de vie.

ROSINE : Alors, le changement, ça vient de quoi ? Tu as fait comment pour tout perdre ?

JEAN : Vous avez aimé ?

ROSINE : Ça te regarde ? J'aime tout le monde. A ma manière. Pas toujours comprise. J'aime tout le monde.

JEAN : Ça suffit, vous entendrez. Moi, j'ai tout donné à une femme. (*A un mouvement de Rosine.*) Attendez. Je veux tout de suite vous dire, et ça doit se voir que ça n'est pas une chose à la jeunotte, et je te regarde, et je te souris, et je te lèche, et je te lèche. Regardez un peu ce qui me reste (*il se montre.*) C'est encore assez homme. Ce que j'ai rencontré c'était une femme, exactement ce qu'il me fallait à moi. Je dis à moi, c'est pour différencier le moi qui parle du moi de viande. On n'a pas fait de la confiture de framboise avec elle. On a mangé la soupe de vie en plein, à grosses gueulées solides, saines. La grosse beauté de tout ça c'était la santé et la pureté. On avalait cette soupe de vie, pas triturée, pas écrasée, les pommes de terre, les choux, les carottes, tout ça entier. On sentait son bonheur de vivre qui grondait là-dedans comme un feu de chaudières.

Je lui ai tout donné, sans savoir, mais en plein.

Autour de moi, maintenant, c'est sans couleur, sans goût, sans rien.

ROSINE : Parce que...

JEAN : Elle en aime un autre.

ROSINE : De son point de vue à elle ça se défend.

JEAN : C'est ça le terrible.

SCÈNE III

LES MÊMES, *plus* ALBERT

Albert entre avec une brassée de bûches.

ROSINE, à *Albert*. Fais du feu. Il a froid.

ALBERT : Qui ?

ROSINE : L'homme (*elle montre Jean*). Et avance-toi.

Jean s'avance.

JEAN : Non, je n'ai pas froid.

ROSINE : Alors, pourquoi tu gardes ton manteau ? Pends-le.

JEAN : Où ?

ROSINE : Où il était.

Jean pend son manteau.

Et avance-toi.

Jean s'avance.

Et regarde-moi.

Jean la regarde.

En face ; fais effort.

JEAN : Je... reste, Madame, je reste ?

ROSINE : Tais-toi. (*Elle regarde Jean en silence.*) Oui ; tu restes.

ALBERT

, *se claque les cuisses*. Ça !

ROSINE, *se tournant vers lui*. Bien fait de parler, toi, mon garçon. On a des affaires ensemble. Il est à toi depuis quand, le lait ?

ALBERT : Depuis jamais.

ROSINE : Et la maison ?

ALBERT : Je l'ai tout de suite dit.

ROSINE : Tu ne trouves pas un peu brutal de faire comme ça, déjà, ton usance de tout ? Les gens passent : « Entrez, entrez » – « Voilà du lait, servez-vous » (*montrant Jean immobile et qui a l'air de rêver*). C'est ton ami ?

ALBERT : Non.

JEAN, *doucement*. Si, mon vieux. Faut pas mentir.

ALBERT, *géné*. Enfin, oui, c'est mon ami ; non, enfin, je veux dire, il me plaît à moi. Voilà.

JEAN, *a l'air de se réveiller*. Je ne vous ai pas dit merci, Madame. Vous m'avez bien regardé, là, jusqu'au fond. J'ai senti que ça fouillait dans moi comme dans une poche. Dites-moi : Vous avez trouvé quelque chose ?

ROSINE : Oui.

JEAN : Tant mieux. Ne me dites pas ce que vous avez trouvé. C'est sûrement une chose que j'ai oubliée et ça sera bon de s'en sentir riche un jour. Parce que voilà ce que je pensais, là, tout debout : Savez-vous que ça colle dur, le sang ?

Un bonhomme, une goutte de sang dedans, et toc sur la terre. Plus moyen de bouger.

Le vrai chemin pour moi, ça aurait dû être plus facile que de venir jusqu'ici.

Le vrai bout, hé Madame, ça doit être une chose qu'on peut vous dire à vous, à parler propre, c'est la mort.

Et, malgré tout, sans rien, là, étouffé dans la cendre, à sentir toutes les choses qui entrent en

moi en me faisant sonner comme un malade, j'ai pas pu.

J'y pense ! C'est pas de l'espoir que vous avez trouvé en moi ?

ROSINE : C'en est une sorte.

SCÈNE IV

LES MÊMES, *plus* MINA

De la porte qui s'est entrebâillée sans bruit, Mina vient d'entrer. Elle a fait doucement, avec ses mains, « chut » à Albert. Lui seul la voit : elle écoute, ses bras un peu écartés d'elle comme des ailes de pigeon. Elle a sur les cheveux une belle couronne épaisse de fleurs bleues.

JEAN : C'est pas de l'espoir au moins ! Parce qu'alors ce serait une belle faussemonnaie.

ROSINE : C'en est une sorte, je te dis. C'est pas basé sur la même base.

ALBERT, *doucement*. Mina !

Jean et Rosine se tournent et voient Mina.

ROSINE : Te voilà ? Tu es restée longtemps.

MINA : J'étais là, devant, depuis un moment.

JEAN : Vous avez un bien joli chapeau, demoiselle.

ROSINE, à *Mina*. Donne des assiettes à ces deux-là. (*Aux autres, montrant les escabeaux.*) Le cul à l'aise. (*A Jean.*) Mets-toi d'abord ça dans le ventre. On parlera après, quand tu seras à ton équilibre.

Gémissements dans la chambre à côté.

ROSINE, à *Mina*. Porte-lui sa soupe.

Mina, une assiette de soupe à la main, entre chez la grand-mère.

MINA, *ouvrant la porte*. Grand-mère !

Elle entre et ferme la porte derrière elle.

SCÈNE V

LES MÊMES, *moins* MINA

JEAN : Depuis tout à l'heure, j'ai envie de quelque chose. La vie reprend, vous voyez. Peut-être ce que vous avez trouvé au fond de moi. J'avais envie de vous appeler maman Rosine.

ROSINE : Tu dois être de quelque haut pays, compte fait, pour connaître les manigances.

JEAN : Savoir, si c'est pas seulement un effet de cette eau chaude, avec des plantes dedans. On doit pas toujours garder la même mère, on doit changer. La première, elle a encore dans elle le moule de quand on était petit et les seins sensibles. Elle ne sait pas qu'on peut plus rentrer d'où on est sorti. Elle donne toujours de son vieux lait. J'en connais un qui a tété sa femme. On avait sevré son petit. Il a craché trois jours. Il s'est bourré d'absinthe à en crever. Il lui était venu un sacré appétit d'amertume. Un enfant de zéro jour et un de quarante ans, ça s'emmailote pas pareil.

Mina rentre.

SCÈNE VI

LES MÊMES, *plus* MINA

MINA, *la porte fermée derrière elle*. Qu'est-ce qu'il dit ?

ROSINE : Pose l'assiette et occupe-toi de ta soupe.

JEAN : Ça peut être sa soupe aussi, à elle.

(A Mina.) Vous avez un bien joli chapeau, demoiselle.

ROSINE : Oh, pour la comédie !

JEAN : Vous voyez, ça s'emmailote pas pareil. Vous êtes plus facilement ma mère que la sienne avec vos paroles d'ortie. C'est beau, demoiselle, ce que vous avez mis sur votre tête. Comment c'est le nom de ce gars-là ?

Geste vers Albert.

MINA : Albert.

JEAN : Alors, Albert, tu fais des yeux comme une vache, mon vieux. Ça a l'air d'être de ton goût ce chapeau-là. Ça bouge pas plus dans tes yeux qu'un fond de puits. *(A Mina.)* Qu'est-ce que c'est que ces fleurs-là ?

MINA : Des pervenches.

JEAN : C'est la première fois que j'en vois.

MINA : Non ?

JEAN : Si, celui qui a fait les pervenches, le maître des pervenches, il a dû les faire pour vous. Il devait être là, derrière l'air, à attendre, à se dire : « Viendra la demoiselle, ou viendra pas ? » Quand vous êtes née, il a dit : « Elle est venue. » Il avait préparé ça de longtemps. Et juste aujourd'hui qu'il a pu enfin vous mettre sous la main un grand

morceau de pré avec ses pervenches, et juste aujourd'hui qu'il se tape sur les cuisses en disant : « Ah, elles ont servi. » Maman Rosine fait sa bouche en poudre de chasse ! Oh ! maman Rosine ! Ho ! Albert !

ROSINE : Tu parlais de sevré, tout à l'heure, toi. Tu n'as pas l'air d'avoir été sevré. Tu parles comme si tu tétais.

JEAN : Voilà le triste, justement. J'ai été un gros enfant jusqu'à cette heure. J'ai raflé le monde à pleins doigts pour faire venir les joies vers moi, et voilà que mes

maines étaient tant fortes que toutes les joies sont venues. Et je me suis jeté là-dessus en franchise comme font les petits gars dans le sable. Et voilà que celle que j'aimais et qui était heureuse – oh oui, je crois, franchement – de cette enfance, voilà que celle-là vraiment elle était vieille comme le monde, en son dedans, sans le savoir. Et voilà qu'elle n'a pas compris pourquoi je criais de joie quand la main des petites gelées abattait les pommes au matin, pourquoi je voyais blanc quand c'était noir. Elle n'a pas compris quand je lui ai dit que le monde, la vie, c'était seulement une grande danse avec des cymbales de feuilles.

ROSINE : Un peu à moi de parler. J'ai des choses qui me chatouillent depuis tantôt. Tu as un métier ?

JEAN : Non.

ROSINE : Ton civil, c'était quoi ?

JEAN : Je faisais des chansons, et je racontais des histoires.

ROSINE : Je me le disais. Ne t'excuse pas. Ils sont tous comme ça, là-haut dans mon pays. J'en ai donc connu beaucoup de ton genre. Ça ne m'effraye pas.

JEAN : Et maintenant, je voudrais faire quelque chose qui fatigue.

ROSINE : Ça va pas manquer.

JEAN

: Une grande fatigue, sans repos.

ROSINE : Alors, tu veux rester ici ?

JEAN : C'est-à-dire que voilà, j'ai trop parlé, ça a dû vous tromper sur ma force. C'est ici le bout de ma route, de ce côté-ci de la terre. Alors, voyez.

MINA : Vous avez déjà une grosse fatigue, mon monsieur.

JEAN : Ça se voit ?

MINA : Oui.

JEAN : A quoi ?

MINA : A ce que vous dites.

JEAN : Pourquoi ? C'est bête ?

MINA : Je peux pas dire, c'est la première fois que j'entends parler comme ça. Non, mais ça étouffe.

ROSINE : A t'entendre on peut te proposer ça : tu veux travailler la terre ?

JEAN : Ah ! travailler la terre ! oui.

ROSINE : Fendre le bois ?

JEAN : Oui.

ROSINE : Alors, voilà.

MINA : Maman...

ROSINE : Tais-toi, laisse-moi parler. Qu'est-ce que tu veux dire ? Ce que j'ai à dire moi, ça presse. Il n'a pas même mangé sa soupe. Voilà !

Matin cinq heures, debout.

Froid que froid, chaud que chaud, sans prendre avis du jour.

Pluie ? debout.

Neige ? debout.

Beau temps ? La terre, là, derrière.

Carottes, épinards, raves, choux.

Ça vient bien les choux ici.
Mauvais temps ? La grange.
Assez de sol pour battre.
Blé, avoine, esparcette, lentilles.
Tu as des vans et des fléaux
et des marteaux et des râteaux et des rabots.
Toujours besoin de planches clouées ici dedans.
De crèches, de mangeoires.
Dans le tiroir de l'établi, de la poix, du fil et des alènes :
les courroies, les bâts, les harnais...
JEAN : Maman Rosine, maman Rosine !...
ROSINE : La forêt est là-bas, derrière le torrent.
Ta hache et ta corde.
Tu traverses,
tu coupes l'arbre.
Tu le portes ici, sur ton épaule.
JEAN, *il tape du poing sur ses genoux*. Ah ! c'est terrible, pleurer, pleurer !...
(*Lentement, goûtant tous les mots l'un après l'autre.*) J'irai chercher – des arbres –
dans la forêt – sur – mon – épaule !
La terre, des carottes, des choux, le jardin !
ROSINE, *sèchement*. Oui.
JEAN : Vous êtes sûre que ça n'est pas chez le Bon Dieu, ici ?
ROSINE : Ça va, tête de carton, mange maintenant. (*Elle se relève et va allumer une bougie.*) A la couche. Toi, pour cette nuit donc, tu couches ici, en bas. Tu as des sacs dans le coin. Fais-toi un lit. Demain on t'arrangera là-haut. (*Elle fait deux pas vers l'escalier.*) Mina !
MINA : On aimerait, si vous vouliez, rester un peu avec Albert. Il part tout
pauvrement, après.
ROSINE : C'est tard.
JEAN : Il n'est pas tard, maman Rosine, dans la demoiselle.
ROSINE : La phrase, tu sais, ça donne de bons résultats ici.
JEAN : Non, mais la vérité, ça en donne.
ROSINE
: Et pas oublier le commandement. Nécessaire.
JEAN : Oui, mais, au juste, maman Rosine.

Un temps.

ROSINE : Bon. Reste un peu. (*A Albert.*) Tu pars quand, toi ?

ALBERT : Tout à l'heure, dans la nuit, à l'habitude.

ROSINE : C'est pas trop tôt.

ALBERT : Je suis à peine ici de ce matin.

ROSINE : Je dis c'est pas trop tôt quand même.

Elle monte l'escalier. Silence. Elle ferme sa porte là-haut. Aussitôt gémissements de la grand-mère. La maison se dégèle et vit avec ses joies et ses douleurs.

SCÈNE VII

JEAN, ALBERT, MINA.

ALBERT : Trésor Dieu !

MINA : Ma petite fille !

Ils vont l'un vers l'autre ; ils se prennent aux épaules et se regardent.

ALBERT : Je te regarde.

MINA : Je te regarde.

ALBERT : Le gros languir !

MINA : Ce jour tout long à te sentir dans notre terre, et moi là-bas sous les bouleaux avec la vache.

ALBERT : Mon petit agneau.

MINA : J'ai fait rien que des colères ! Ça n'est pas possible, aussi, d'être aussi buse que toi. Il te fallait passer devers les buis, en te baissant, et puis monter jusqu'à chez moi, aux prairies grasses. J'avais poussé la Blanchette jusqu'à la pâture cachée, et je t'attends, et je t'attends.

ALBERT : Pensé à moi ?

MINA : Pas en beau bien. Ah ! je t'assure, non. Hé, quel garçon ! Lourd comme tout. Me laisser confite ainsi ! Ma petite poule.

ALBERT : Minou !

MINA : Ce temps perdu ! J'avais envie de toi comme d'une pomme, et tu étais toujours sur ma figure comme une toile d'araignée. Je t'essuyais, je t'essuyais, tu étais toujours là à me chatouiller les yeux et la bouche. Qu'est-ce que tu as fait, là ?

ALBERT : J'ai fait musique. Je t'ai fait danser pour moi tout seul.

MINA : Belle gloire ! Gros dindon !

ALBERT : Je t'aime, Mina.

MINA : Ma belle crapaute chérie !

Gémissements de la grand-mère.

VOIX DE LA GRAND-MÈRE : Ma petite !

Jean est là-bas à la porte. Il écoute. Mina et Albert viennent près de lui.

MINA : Qu'est-ce qu'elle a dit ?

JEAN : Elle a dit : « j'écoute. »

MINA : Grand-mère, grand-mère ! Nous sommes là avec Albert. On pense à vous.

JEAN, *sourire*. Petit mensonge.

MINA : Quoi ?

JEAN : Qu'on pense à elle.

MINA, *index tendu vers la bouche de Jean*. Et ça ? Gros mensonge.

JEAN : Quoi ?

MINA : Le sourire.

JEAN : Pas tout à fait.

MINA

: On a bien vu, Albert et moi. On sait, allez.

ALBERT : Oui, on sait.

JEAN : Quoi, demoiselle ? Qu'est-ce qu'elle a vu la demoiselle à la couronne de fleurs, et l'Albert, qu'est-ce qu'il a vu, la crapaute, en dehors de sa musique, à part bien entendu cette fille fumée, toute peinturée de pervenches.

MINA : Faut pas rire, mon monsieur. Faut pas faire ce que vous venez de faire, là, vous savez, la bouche tordue, le sourire. Non, ça fait mal.

JEAN : Ça peut plus beaucoup me faire du mal.

MINA : Ça en fait à ceux d'autour.

JEAN : Pourquoi ?

MINA : Parce que c'est tout mensonge, tout saignant.

Un temps. Jean regarde longuement Mina, puis il s'éloigne, les épaules basses.

Albert et Mina viennent se planter devant Jean.

MINA : On vous aime bien, tous les deux.

JEAN : Faut pas.

MINA : Si, on vous aime, Albert et moi, et c'est mal d'en douter avec tout, avec vos yeux et votre bouche et votre pas malade. Regardez-nous en face. Mieux. Le joli chapeau, les pervenches. On vous aime bien vous entendez. Ça n'a pas été long. Quand vous saurez ça, bien comme il faut, alors, mon monsieur, vous pourrez essayer de sourire et de rire et, ça ne se tordra pas pareil.

JEAN : Je t'entends, la demoiselle. (*Paternel.*) Qu'est-ce qu'ils font ces deux enfants-là ? Allez, les petits, vous ne pouvez pas savoir comme il fait bon dehors, sur le banc, près de la porte.

MINA : Sortir ?

JEAN

: Bien sûr, être un peu seule avec ce grand-là.

MINA : On n'est jamais sortis dans la nuit.

JEAN : Voilà donc ! Aussi, je me disais...

ALBERT : Viens, Mina.

JEAN : Ah ! la petite demoiselle ! Attendez qu'on vous explique et qu'on vous arrange. Ah ! vous n'êtes jamais sortis tous les deux :

Ça doit être une belle nuit toute sablée d'étoiles.

La montagne en fleur ouverte comme une fontaine.

La nuit est un grand manteau qui coule doucement.

Lui, la crapaute aux yeux de puits, lui, l'agneau qui languit, il a son bras autour de vous. (*Il les arrange comme il dit en même temps qu'il parle.*)

Là, comme ça, la main basse.

Creuse ta main pour sa hanche, là ! Tu vas sentir la grosse vie de dedans.

Vous, l'essuyeuse de toiles d'araignée, vous le Trésor Dieu, demoiselle, vous êtes au beau reposoir de son bras.

La paix. Le repos. L'abri.

Arrivée !

Vous entendez chanter les eaux ? La montagne s'est fondue dans la nuit chaude

comme une grosse motte de miel noir.

La tête sur son épaule.

Ecoutez son sang d'homme.

Et toi, tu sens le poids de femme que tu portes ?

C'est lourd, c'est chaud, hé ?

Ça fait beaucoup, hé ?

C'est plus que tout ça encore, Albert, tu sais pas tout.

Ça te fera grainer la vie épaisse comme un champ de blé.

Allez, les petits. (*Il les pousse vers la porte.*) Allez, les petits, allez, les enfants.

Il ouvre la porte.

MINA, *au seuil, dans les bras d'Albert.* On vous dit comment, à vous ?

JEAN : Ça, c'est à part. On me dit Jean. (*Il touche l'épaule d'Albert.*) C'est lui qui compte.

Il ferme la porte sur eux.

SCÈNE VIII

JEAN, *seul.*

Il s'assoit sur un escabeau. Long silence. On entend vivre la pendule. La lampe de la première scène a été soufflée. Bougie.

JEAN : L'important ! Dormir !

Un temps, puis il se met à parler avec l'ombre.

– Ma chérie !

– Jeanneton !

– Tu n'as pas froid ? Tu veux que je te borde dans ton lit ?

– Oui mon chéri.

– C'est pas trop serré ?

– Non mon chéri.

– Bonsoir petite fille.

– Bonsoir mon beau.

– Jean !

– Quoi Fripoulet ?

– J'ai froid aux pieds.

– Ma pauvre.

– Viens un peu avec moi. Va doucement, ne démonte pas tout. Entre doucement dans le lit.

– Comme ça chérie ?

– Oui. Laisse, je mets mes pieds sur ton ventre.

– Non petite.

– Oh ! sur ton ventre, mon chéri.

– Tu me gèles.

– Ton petit ventre tout chaud.

– Doucement alors.

C'est dur de se tirer les larmes comme avec un siphon. (*Il se touche la tête.*) Et cependant, c'est plein, ça. Et tant que j'aurai tout ce pleuré, dans moi, ça ne sera ni de la marche, ni de la vie, ni du sommeil, ni rien.

L'important : pleurer !

– Ta main, chérie.

– Quoi ?

– Elle est sur moi comme du feu et de la glace.

– Je te fais mal ?

– Non, c'est bon de la sentir sur moi.

Touche mon cœur.

– Tu as la peau souple.

– Comme toi, ma fille.

– Plus souple.

– Non, là, tu vois.

– Ah ! là, oui, mais là, toutes les femmes. Toi c'est partout.

– Tu me chatouilles.

– Janot, mon Janot.

– Petite fille ?

– Embrasse-moi.

Mon Dieu, pas de sang. Je ne vous demande pas du sang. J'ai déjà trop saigné. Des larmes, mon Dieu, de pauvres petites larmes. Pas grand-chose, juste un peu. Une, seulement, mon Dieu. Une pour faire de la place aux autres. Faites-en couler une.

VOIX DE ROSINE A SA FENÊTRE

: C'est vous que j'entends chuchoter sur le banc ?

VOIX DE MINA : Oui.

VOIX DE ROSINE : Monte et couche-toi.

Silence.

JEAN : Je me demande si, ce soir, elle a allumé sa lampe. Le gros ballon de verre à la tête du lit ? Qui sait si elle a tiré le rideau ? Elle a dû laisser la fenêtre ouverte...

On tape au volet.

Jean va ouvrir. Visage d'Albert.

ALBERT : Vieux !

JEAN : Bonsoir, Albert.

ALBERT : Je voulais te dire...

JEAN : Dis.

ALBERT : Je sais pas m'expliquer.

JEAN : Parle, je comprendrai.

ALBERT : C'est Mina. C'est Mina qui m'a dit, qui m'a fait promettre. On a parlé de toi tout le temps, là. Alors, elle m'a fait jurer...

JEAN : Oui, alors, qu'est-ce qu'on t'a fait jurer ?

ALBERT : De taper au volet.

JEAN : Bon, c'est fait.

ALBERT : Et puis de te dire qu'on t'aimait bien, elle et moi. Que tu ne te fasses pas de mauvais sang. Qu'elle ne te laisserait jamais, elle. Que moi et elle on ne te laisserait jamais. Qu'elle a tout compris, qu'on a tout compris. Et qu'on a vu clair dans toi et qu'on sait. Alors, jamais, jamais... Jean !

JEAN : Oui.

ALBERT : Je suis ton ami, tu sais.

JEAN : Oui. Bonsoir, Albert.

ALBERT : Et je voulais te dire ça avant de partir pour que tu saches et que tu ne te sentes pas seul, tu entends.

JEAN

: Oui. Bonsoir, Albert.

Il ferme la porte. Il revient s'asseoir.

JEAN : Oui, elle a dû allumer sa lampe, ce soir. Et sur la peau de l'ours au bas du lit, il doit y être, le grand plateau avec les cigarettes et les dragées. (*Voix plus sourde.*)

S'agit de savoir exactement ce que tu veux !

Souffrir comme un saint Laurent, ou te crever d'un seul coup et que ça coule.

Larmes, larmes.

Mais que ça aille vers sa finition.

S'agit de trouver la bête au fond de toi, et d'y planter le couteau. Voilà tout.

Ce plein moment, là, de l'instant où tu es tout seul avec ton gros toi-même tout plein de pus, elle, elle fait l'amour avec l'autre.

Maintenant précis, tu entends.

La lampe allumée.

Le globe de verre.

Le plateau de cuivre.

Le fauteuil fait de cette grande ombre d'ours.

La souris est toujours dans le mur, là, sous les roses noires de la tapisserie, près de là où tu mettais ta tête.

Tu vois bien ce que je veux dire.

Tu vois bien cette chambre-là.

Pitié !

Il est à moi ce visage si plein de bonne humanité où je voyais la chair de mon contentement et de mon souffrir.

Laisse-le !

Cette lèvre, je la prenais dans ma main, elle y était vivante comme un bord de fontaine en argile.

C'est à moi, c'est ma terre, c'est mon beau pays, ma douce terre à graine.

Ça me parlait des temps venants, avec des enfants faits de moitié, de bonnes souples caresses dessus le vieillir de mes joues.

Ça me donnait la compagnie pour la longueur de ma vie sans jamais plus ni sanglier, ni épine.

On aurait tiré son chapeau à toutes les meules de foin, heureux de notre humblesse tranquille, sous la lampe que tu avais allumée entre tes deux doigts.

Je n'ai jamais sali.
Jamais...
Ah ! pleurer, pleurer...

SCÈNE IX

JEAN, LA GRAND-MÈRE.

Depuis un moment la porte de la chambre s'est ouverte. La grand-mère est sur le seuil. Elle a la lourde jupe de futaine mordorée et fleurie des ancêtres. Elle est toute dorée et toute en fleurs d'or et de bleu comme un vieux rêve.

LA GRAND-MÈRE : Qui parle de pleurer ?

JEAN : Moi, grand-mère.

LA GRAND-MÈRE : Qui tu es, toi ?

JEAN : Un petit.

La grand-mère s'avance jusqu'à Jean. Il s'est dressé ; elle lui prend les mains.

LA GRAND-MÈRE : Qu'est-ce que tu as, mon petit ?

JEAN : Je suis tout sec d'espérance.

LA GRAND-MÈRE : Tu as perdu quelqu'un ?

JEAN : Oui.

LA GRAND-MÈRE : Moi aussi. On est du même bord donc. Attends : on va se mettre ensemble. C'est la nuit, on voit bien plus clair. Fais-moi asseoir.

Il avance l'escabeau.

Il y a beaucoup de choses que tu ne sais pas et que moi je sais. Et depuis que je sais, c'est la bonne fête grande et calme. Regarde. *(Elle se fait voir dans ses atours.)*

Le dimanche matin est venu et il n'est plus parti. *(Elle s'assoit.)*

Viens, petit.

Assieds-toi là, par terre, près de moi.

Jean s'assoit par terre et s'appuie par côté à la grand-mère.

Tu as beaucoup parlé, depuis que tu es là.

JEAN : J'avais bu du lait.

LA GRAND-MÈRE : Je t'ai écouté tout du long, et depuis pas mal. Je voulais te crier : fais-toi paisible, je connais la bonne source d'eau, tu verras.

Mais toujours quelqu'un là, de ces vivants.

Ma bru, ou la petite. *(Elle se penche vers Jean.)*

Voilà ce que c'est l'une et l'autre.

Ce que j'ai à dire, ça se comprend à cœur écrasé.

Pas plus.

Celui qui bourlingue un plein ventre de soupe à l'os, on peut pas lui parler de la regardelle.

Lui faut de la matière.

Nous...

Tu vas voir.

C'est une fille que tu as perdue ?

JEAN : Oui.

LA GRAND-MÈRE : Moi aussi. Tu la vois ?

JEAN : Oui.

LA GRAND-MÈRE : Comme vivante ?

JEAN : Oui.

LA GRAND-MÈRE

: C'est bon, hé, petit !

JEAN : Non, c'est pas bon. C'est terriblement pas bon. Elle est toujours à côté de moi, elle envenime, elle me fait du mal.

LA GRAND-MÈRE : Elle ne peut pas te faire de mal, mon petit. Puisqu'elle est morte.

JEAN : Elle est plus que morte, grand-mère, elle est morte rien que pour moi.

Silence.

LA GRAND-MÈRE : Savoir si tu serais seulement capable de te rappeler ses faits et gestes.

JEAN : Capable ! Mais, elle est là sur moi, plus terrible qu'a jamais été l'aigle le plus mauvais et c'est tout le temps déchirements où j'entends craquer mon foie et s'affouiller le trou de sang au fond de quoi elle cafouille à pleines griffes. Savoir, grand-mère ! Vous avez le mal moqueur !

LA GRAND-MÈRE : Savoir, mon gars, si tu peux la voir, hors de toi, tout est là.

Faut plus avoir souvenance de ton corps d'homme où, à l'évidence, elle doit être marquée dur je le crois sans toi par ma propre science.

Ah ! Si tu veux parler que ton foie s'en souviennne, je sais.

Ton foie et ton poumon et tes cuisses.

Connu, mon petit garçon.

Je parlais de la regardelle et tu pensais à la soupe.

Mais, moyen de s'entendre, je sais que ça existe rien que d'avoir entendu tout au long ta parole. Ecoute voir !

La voir hors de toi.

Avec ton amour, rien qu'avec ton amour.

Ton amour, ça a ni cuisses, ni poumons.

Avec ça, mon gars !

Silence.

LA GRAND-MÈRE

: Elle avait un petit bavolet...

JEAN : Le grand lit chaud comme le ventre d'une bête...

LA GRAND-MÈRE : Hors de toi, mon gars...

On a accouché.

On a jeté l'eau sanglante.

On ne souffre plus.

Le petit miaule sur le drap neuf.

Silence. Jean reste muet.

LA GRAND-MÈRE : Elle avait un petit bavolet et elle montait la colline en jouant avec des pommes.

JEAN : L'étang !...

LA GRAND-MÈRE : Trois pommes rouges et elle les essayait toutes les trois à sa petite bouche.

JEAN : On s'en allait tous les deux dans la brume comme au travers des murs.

LA GRAND-MÈRE : Elle venait par le chemin des buis et je la guettais de la porte. J'appointais l'oreille, je l'entendais chanter et puis je la voyais, entre les buis verts.

Sa robe dansait et le pompon de son bonnet roulait au fil des haies comme une prune.

JEAN : Notre chemin du point du jour.

Le brouillard roux sautait les haies comme un renard.

L'étang était dans l'herbe.

Plat comme s'il coupait.

Là-bas dedans, des branches noires étaient tranquilles sur les eaux.

Avec le reflet de nos deux visages.

Un petit canard plongeait, vers nos yeux verts qui luisaient comme des merises.

LA GRAND-MÈRE : Elle revenait du bois avec des tabliers pleins d'alises.

Au pas de sa chèvre Boulà.

Elle faisait des bouquets avec de longues fleurs bleues.

Et pas un ne connaît le nom de ces fleurs.

JEAN : Elle courait dans la pluie et la nuit.

Et le vent avait cassé des branches d'arbres.

Elle m'a donné son visage.

Et ma bouche a glissé sur la pluie comme sur de l'huile froide.

LA GRAND-MÈRE : Elle se lavait à la fontaine.

JEAN : Elle m'a nourri de blanc de poulet, et je n'aime pas le blanc de poulet.

LA GRAND-MÈRE : Elle avait du cresson plein les doigts.

JEAN : Nous étions perdus. La nuit tombait.

Rien que l'hiver autour de nous.

Mais le chemin était souple comme une corde.

Et l'enchanteur nous tirait à pleines mains.

Il nous a ouvert sa maison.

Dans tous les couloirs, des pendules jouaient de la musique.

Il y avait deux mètres de feu dans la cheminée.

Un lit plus grand que trois rivières.

L'enchanteur se frisa la barbe et dit :

– Tout est-il à votre convenance ?

LA GRAND-MÈRE : Elle est morte.

JEAN : Oui, vous avez raison, grand-mère, elle est morte.

LA GRAND-MÈRE : Elle est donc née celle avec qui, maintenant, tu vas vivre. Tu sais où elles sont, les mortes ?

JEAN : Loin.

LA GRAND-MÈRE : Non, avec nous. Autour, contre, mélangées, et plus de morts que de vivants dessus la terre. (*Elle se tourne vers l'ombre :*)

– N'est-ce pas, Marthe ?

JEAN : Si j'en avais la certitude !

LA GRAND-MÈRE

: Certitude, mon petit.

Pleine et grande certitude.

Sans ça, on aurait fait comment, pour vivre, nous autres ?

J'ai longtemps cherché sans bouger, comme une pierre.

J'attendais le froid.

Et, tout continuait à marcher dans moi, au pas de l'horloge.

Alors, je me suis dit : Alors c'est pareil.

Rien ne change.

J'ai tourné la tête et j'ai appelé doucement : « Marthe ! »

JEAN : Alors ?

LA GRAND-MÈRE : Elle était là !

Silence. Lentement, Jean accoudé aux genoux de la grand-mère, enfonce sa tête dans la robe d'or.

JEAN : La robe d'or !

L'étang.

La pluie sur ton visage.

Le chemin dans le grand bois, le chemin tordu autour des arbres.

Me faire un petit jardin.

Des carottes, des choux.

Ça pousse bien, il paraît.

Dormir dans ma chaleur.

Comme un chien.

Il pleure.

LA GRAND-MÈRE : Là, mon gars, là, mon petit.

Laisse-toi pleurer. Ça pardonne.

RIDEAU

ACTE II

PREMIER TABLEAU

Le four banal. Large mur du fond. A un mètre du sol, une tablette de pierre noire qui tient toute la largeur. Au milieu, gueule du four, fermée. Le toit est porté par deux piliers qui tiennent des poutres en potences. Appuyées aux poutres de longues pelles de boulanger. Portes à droite et à gauche. Fagots de bois sec. Sacs de blé. Les murs sont nus et noirs. Le plein jour. Près de la porte du four, une petite lampe allumée en veilleuse.

SCÈNE I

MINA, MARIETTE

MINA, *entrant brusquement une rose à la main.* Jean !

MARIETTE, *entrant derrière elle.* Ça n'était pas beaucoup la peine de courir comme on a fait. Il n'y est pas.

MINA : Il avait dit qu'il venait tout de suite et j'ai regardé par les prés tout le long du chemin. On n'a vu personne, pas vrai ?

MARIETTE

: Non.

MINA : Regarde, du côté du torrent où il va quelquefois ?

MARIETTE : Oui, les pierres, le soleil, rien de lui. (*Elle chantonne :*)

J'ai fait des chapeaux de lierre

A mon petit veau.

J'ai donné du lait bourru

A la chèvre blanche.

MINA : L'inquiétude est de le savoir porté à s'en aller toujours vers ces côtés où la montagne est pourrie.

MARIETTE, *elle touche la porte du four.* Le four est chaud. La pâte était prête. Vénéraude et la mère Jaume ont enfourné tout à l'heure. Il a dit, et elles en ont parlé à ta mère si tu te souviens, il a dit : laissez-moi la place du milieu, je vais enfourner sitôt le midi passé. Alors... (*Elle chantonne :*)

Et la lune a fait le veau

Toute humide,
Toute humide,
Et la lune a fait le veau
Elle pleure du museau.

MINA : Tu chantes tout le temps.

MARIETTE : Je languis de danser.

MINA : Il devrait être là.

MARIETTE : Oui, il devrait être là, s'il est parti comme d'habitude ce matin vers les six heures.

MINA : Vers les six heures ?

MARIETTE : Oui, pour descendre de là-haut, faut en aligner des pas, et des souples !

MINA : Tu parles de qui ?

MARIETTE : D'Albert, pardi, puisqu'il descend pour cet après-midi de fête. Avec son accordéon.

MINA : Ah ! d'Albert. Oui. Mais, Jean, je veux dire. Il devrait être là.

MARIETTE : Voilà sa veste, là, pendue.

MINA : Ça n'indique rien.

MARIETTE : Ne t'inquiète. Il aura tout simplement fait le tour par le second pont.

MINA : C'est de ces pas qu'il fait sans voir, que je m'inquiète. Il a l'air de penser à la lune des fois, et c'est si vite fait, surtout en longeant la rive, de mettre le pied sur le pourri des bords, et puis d'y aller. C'est de ça. Oh ! (*Elle fait signe à Mariette de venir près d'elle.*) (*A voix basse :*) Il est peut-être au fenil, là derrière.

MARIETTE, *à voix basse*. C'est vrai !

MINA, *à voix basse*. A nous écouter.

MARIETTE, *à voix basse*. Et à rire !

MINA : Caché. Va voir. Tu passes par-derrière. Fais le tour par le chêne, il te verrait du fenestron. Ne lui dis rien. Tu viens me le dire, et puis après qu'est-ce qu'on va lui chanter, tu verras, va.

Mariette sort avec précaution.

Mina s'approche de la veste de Jean – elle est pendue à un clou au bas de la porte – et elle met la rose dans une poche.

VOIX DE MARIETTE, *qui chante :*

On a mis le joug
A la jeune vache.
Elle laboure avec le cheval.
Elle fait trois pas
Quand il en fait quatre.

Mina, un doigt sur les lèvres, écoute en regardant la veste – c'est une épaisse veste en peau de mouton, avec tous ses poils.

VOIX DE MARIETTE

: Il n'y est pas !

Viens !

VOIX DE MARIETTE : Mina ! Ils sont tous là-bas, sur le chemin, à venir en gros tas.

MINA, *vers la porte, affolée*. Quoi ? Quoi ? Un malheur ?

VOIX DE MARIETTE : L'Albert arrive.

Mina sort.

SCÈNE II

JEAN, BARNABÉ

VOIX DE JEAN : Ouvre la porte !

VOIX DE BARNABÉ : Peux pas, ça me tient les mains.

VOIX DE JEAN : Tes pieds, alors.

La porte s'ouvre. Barnabé entre à reculons. Il boite. Il porte avec Jean un long pétrin.

JEAN, *il a le torse nu – beaux muscles longs*. C'est un jour d'or ! Le signor Barnabé a enfin compris ! Allez... sur les tréteaux... un, deux, trois...

Ils mettent le pétrin sur les deux tréteaux.

Là, Barnabé ?

BARNABÉ : Quoi ?

JEAN : Ta mère a dû faire le mal sous un sorbier.

BARNABÉ : N'invente rien !

JEAN : Je n'invente rien. Je te dis : sous un sorbier. Toi, tu seras bon à quelque chose quand tu seras pourri comme les sorbes. Tu es une sorte de sorbe. Voilà.

BARNABÉ : Je cherche.

JEAN

: Quoi ?

BARNABÉ : Je cherche ce que tu veux dire... Ah ! En parlant de ça, ça me fait penser, quoique ça n'a pas de rapport – comment tu appelles ce grand long – qui est venu avec sa blouse – pour acheter des bœufs. Tu sais qui je veux dire ? Non ! Si ! Le grand. Ah ! J'ai su son nom mieux que le mien.

JEAN : Donne-moi le tranchoir, va.

Barnabé donne le tranchoir.

BARNABÉ : Enfin, ça n'a pas d'importance. Alors, tu sais, celle qui tient le caboulot des « Deux lous ». Pas la grande, la petite. Comment on y dit à celle-là ? Ah ! tu sais bien, enfin ! Ah ! J'ai su son nom mieux que... Enfin, ça n'a pas d'importance.

JEAN : Oh ! Barnabé !

BARNABÉ, *soudain arrêté*. Quoi ?

JEAN : Fais toucher ton front.

Il lui touche le front.

BARNABÉ : Quoi ?... Qu'est-ce que j'ai ?

JEAN : La fièvre des femmes enceintes.

BARNABÉ : Pas possible !

JEAN : Je te le dis.

BARNABÉ : Et alors ?

JEAN : Tu vas mourir.

BARNABÉ : Pas possible !

JEAN : Je te le dis.

BARNABÉ : Je le crois pas.

JEAN : Bon. A ton aise.

Il choisit une longue pelle, il va ouvrir la porte du four. Il prend la lampe. Il regarde dans le four.

Entre la Vénéraude, la Catelan, et la Bonnefoy, elles ont pris tout le four.

Ou presque.

La place qui reste ! Juste un peu vers le fond.

Ah ! Les malines. Elles le connaissent, le côté qui sent la résine.

De ce temps, Barnabé s'est assis sur les sacs de blé et il se repose.

Ho ! Barnabé ! Ho ! Garde champêtre de mon cœur !

BARNABÉ : Quoi ?

JEAN : Alors, il se fait d'assis, le travail ?

BARNABÉ : Je suis malade.

JEAN : Qu'est-ce que tu as ?

BARNABÉ : La fièvre des femmes enceintes.

JEAN : Pas possible ?

BARNABÉ : Je te le dis.

Jean commence à trancher la pâte, à la mettre sur la pelle et à enfourner.

Barnabé s'étire.

Ah ! Je vais t'aider, va.

JEAN, *sérieux*. Non, mon vieux. Reste assis.

Laisse faire.

La fatigue, ça me soulage. *(Un temps de travail.)*

Maman Rosine sera contente.

BARNABÉ : La pâte est fine comme du sable.

JEAN : Je l'ai travaillée pour ça.

BARNABÉ : Plutôt trop.

JEAN : Jamais trop.

BARNABÉ : Sûr et certain, si c'est question de légèreté, de souplesse. Mais, question de fatigue, un moment vient où ça paye plus ; pour te faire une bulle de mie, il te faut cinquante ronds de bras et ça te coûte trop en tranquillité quand tu veux, après, boire ton vin sans crier : « äie de mes reins ! »

JEAN : J'aime bien savoir que j'ai des reins. Ça m'y fait penser.

BARNABÉ

: Pas besoin, aujourd'hui ; les filles s'en occuperont.

JEAN : De mes reins ?

BARNABÉ : Oui, de tes reins.

JEAN : Qu'est-ce qu'elles pourraient bien en faire de mes reins, vieux Kroumir ?

BARNABÉ : Elles ne les prendront pas sans toi, ne t'inquiète, elles ne te prendront pas les reins sans ton grand nez en sabre et tes yeux d'eau, ne t'inquiète, ni ton dessus de tête en pain cuit...

JEAN : Hé là, tonnelier !...

BARNABÉ : Elles te prendront tout ça à la fois, et elles te feront danser.

JEAN : Comment danser ?

BARNABÉ : C'est la fête d'automne.

JEAN : Quand ?

BARNABÉ : Aujourd'hui, pardi.

JEAN : Qu'est-ce que tu chantes ?

BARNABÉ : Je ne chante pas. Si je chantais, la vache se mettrait à couvrir le nid des poules. Je te dis. Je fais l'instruction de la jeunesse.

JEAN : Quelle jeunesse ?

BARNABÉ : Toi, pardi. Quand le hameau fait le pain d'hiver, une goutte de travail sur la terre autre que le travail du four, et ça met une amertume pour tout l'an dans la pâte. Le travail du four est presque fini. Alors, la fête !

JEAN : Qu'est-ce que c'est, cette fête ? On joue aux trois sauts ?

BARNABÉ : Que non ! La belle gloire, les trois sauts ! Pour te démancher les machines ! C'est pas des jeux, ça. Non, à la paisible. On n'est pas des travailleurs nous autres, on est plutôt porté sur les choses de l'allongement et de la tranquillité. T'as jamais compris combien ça comptait les femmes, dans la vie, toi ?

JEAN

: Non.

BARNABÉ : Beau temps qu'on en tient compte ici. Alors, pour une fois qu'on a l'occasion de se frotter le lard... Je parle pas pour moi. Le mien de lard, il y a trois lorettes et demie qu'il est rance. Non. Je parle de la belle jeunesse.

JEAN : Parlons-en.

BARNABÉ : Pas toi, comme disait le juge de paix de Saint-Maurice. C'est-y nous qui jugeons votre affaire ou c'est-y moi ? Pas toi. Tu y es en plein.

JEAN : Dans quoi ?

BARNABÉ : La jeunesse, foutre sort ! Rien qu'à voir ta viande de dessus de pantalons, ça fait si bien pas mal, qu'on se dit : garçon !

JEAN : Rien à faire. Moi, après le four, je vais arroser le jardin.

BARNABÉ : Que non pas, tout grosse tête que tu sois.

JEAN : Je ne sais pas danser.

BARNABÉ : On t'apprendra. Ça n'est pas difficile. C'est pas précisément du dansage comme aux basses terres. C'est une chose à notre mode. Une sorte d'amour de cuisses.

Faut l'avoir fait pour le savoir.

JEAN : C'est bien toujours un peu ça.

BARNABÉ : Oui, mais en mieux !

JEAN : Tu en as déjà des yeux de cochon.

BARNABÉ : A vraisemblance, j'en serais pour les frais. Passé l'âge. Notre rôle, à nous, les vieux, pour cette fête d'automne, sitôt que la musique est là-bas sous le chêne, c'est de venir ici. C'est le seul moyen de nous chauffer les fesses.

JEAN : Et alors...

BARNABÉ : Eh bien, on parle.

Jean replace la longue pelle.

JEAN

: Voilà.

BARNABÉ : Fini ?

JEAN : Oui.

Né du dimanche, tu vas me reprendre le bout du pétrin avec les mains du bras, et on le remporte.

Ils sortent en emportant le pétrin.

SCÈNE III

ALBERT, MINA

Albert entre, il regarde partout. Il parle à quelqu'un qui est encore en dehors.

MINA, *entre, bras pendants*. Il doit être allé se cacher.

ALBERT : On le trouvera, ma chérie... on le trouvera, ma petite lune.

MINA : Ça n'est pas de le trouver, c'est d'être d'accord avec son vouloir. Ça n'est pas pour rire qu'il se cache.

ALBERT : Pourquoi ça sera donc, mon petit lapin ?

MINA : On lui plaît pas.

ALBERT : Que si, mon petit chardonneret. Regarde un peu quand il me voit à chaque descente, si ce n'est de bon cœur qu'il crie : ho Albert ! Regarde un peu à la grand-mère, toutes ces chatonneries, et comme il a bien mis le bon pied sur ta mère, et comme il nous adoucit tous.

MINA : On lui plaît pas. Si je lui parle, il fait son œil d'innocence pour regarder loin, là-bas, sans écouter ce que je lui dis. Si je lui dis : « Vous êtes mouillé, mettez vos souliers secs », il me dit oui, et il le fait. Je lui sers la soupe, il me dit merci. Je lui dis : « Chauffez-vous bien. » Il me dit oui, et il se chauffe. Je lui dis d'aller chercher du bois, il y va. On lui plaît pas. Qu'est-ce qu'il faudrait faire ?

ALBERT, *naïf et enthousiaste*. Tu l'aimes ?

MINA : Non. Non.

ALBERT, *fâché*. Tu ne l'aimes pas ? Pas possible !

MINA : Pourquoi tu dis aimer ?

ALBERT : Je dis aimer, parce que moi je l'aime, parce que tout le monde l'aime. Parce que depuis qu'il est là, tout le hameau dit : ho Jean ! quand il passe dans le chemin et qu'il crie : ho l'ami ! à tous, et que c'est vrai. Regarde-le, Mina,

regarde-le, tu verras, c'est de beaux gestes, tout ce qu'il fait, et c'est tant inspiré de sa bonté naturelle que tout le monde l'aime. Et alors, toi...

MINA : Non. Non.

SCÈNE IV

ALBERT, MINA, MARIETTE

MARIETTE : Alors, qu'est-ce qu'il fait, l'homme-musique ? Voilà trois heures de tantôt, on n'a plus qu'un quart du soleil. C'est pour quel an cette danse ?

ALBERT : On y va. J'ai laissé l'accordéon sous le chêne.

MARIETTE : Venez d'emblée, ils sont tous là-bas, à attendre.

MINA : Jean y est ?

MARIETTE : Non. Mais je l'ai vu. Il remportait le péttrin avec le vieux Barnabé. Il nous a fait signe avec la main.

Ils sortent.

SCÈNE V

LA GRAND-MÈRE, ARSÈNE

LA GRAND-MÈRE, *entre, toujours vêtue d'or et de bleu luisant*. Vous traînez une belle jambe.

ARSÈNE, *qui entre après*. J'avais meilleur allant ce matin. Le temps va changer de gîte. Tout compte fait, j'ai tenu pied tout le long. Y a pas à tant se flatter.

Ils vont se ranger au fond, debout, dos au four, mains derrière le dos.

LA GRAND-MÈRE : C'est pas de flatteries, c'est de constatation. J'ai trois ans de plus que vous.

ARSÈNE : Le travail vous a jamais étouffée.

LA GRAND-MÈRE : Le travail !

Quand je tenais l'auberge !

C'est vous qui étiez sur vos pieds à quatre heures, et monter, descendre de la cave, le jour durant, que j'en étais le soir comme un ange, sans pieds ni fesses, c'est vous, dites un peu ?

SCÈNE VI

LES MÊMES, *plus* ROSINE

Entre Rosine. Elle va se mettre à l'alignement.

ROSINE, *à la grand-mère*. Ah, vous étiez là, vous. Je vous ai cherchée par les chambres.

LA GRAND-MÈRE

: Bien sûr, je suis là. N'est-ce pas le pain d'automne aujourd'hui.

ROSINE : Vous nous avez tant saoulés de votre gémir.

LA GRAND-MÈRE : Le dur, c'est d'être seule, de se taire.

Un temps.

SCÈNE VII

LES MÊMES, JEAN

Jean entre. Il a passé un tricot de marin, blanc à rayures bleues.

ROSINE : Où vas-tu ?

JEAN : Ici.

ROSINE : Quoi faire ?

JEAN : Garder le pain.

ROSINE : On le garde assez.

LA GRAND-MÈRE : Va danser, mon gars. Ça n'a pas d'importance.

JEAN : Qu'est-ce qu'ils ont donc mangé aujourd'hui, mes beaux vieux ? Les voilà tout aigres, moi qui croyais les trouver miel et fleur et qui avais déjà composé tout mon soir à rester doucement avec eux, à la paisible.

ROSINE : J'ai déjà remarqué qu'avec toi faut soigneusement mettre les points sur les i. Je te dis, va danser. Deux mots. Tu entends ? *Va danser.* Ça veut dire ce que ça veut dire. Pas plus. Mais ça le dit bien.

JEAN : Carrément ?

ROSINE : Carrément.

LA GRAND-MÈRE : Ça n'a pas d'importance, je te dis.

ROSINE : Importance ou pas...

Ecoute, un peu, garçon, d'un temps déjà, la chose à dire bout sous le couvercle. Tant vaut ce jourd'hui.

A ton gré tu m'as appelée maman Rosine. C'est fait. J'ai donc le droit de faire la maman.

Je t'ai regardé et je t'ai vu.

JEAN : Qu'est-ce qu'elle a vu, maman Rosine ?

ROSINE : Un gars qui est sur l'herbe du monde comme un poisson : bâiller, mourir.

Comme si l'alentour n'était pas à toi.

Je ne t'ai pas gardé, garçon, pour m'ensemencer un nouveau champ de peine. J'ai déjà fauché une belle moisson de douleur. Je laisse tout en éteule désormais. Pas pour relabourer avec toi.

Ecoute-moi, Jean :

C'est le temps de te recimenter une volonté et une adresse.

C'est le temps de participer.

Tu es le premier à qui je puisse parler avec les mots de mon haut pays.

Tâche de les comprendre.

Je vois clair, et tu me fais beaucoup de peine.

J'attendais autre remerciement.

(*A un geste de Jean.*) Je sais. Je sais, tu donnes amitié à tous, et contentement, et plaisir, et heureusement ça t'est facile de par ta nature. Car s'il fallait encore souffrir de te voir faire des grimaces...

Et c'est justement pour ça, que moi, qui vois plus loin que les autres, je veux te voir dans la vie.

Tu en vaux la peine.

LA GRAND-MÈRE : Puisque je te dis que ça n'a pas d'importance.

ROSINE : A qui le dites-vous, à lui ou à moi ?

LA GRAND-MÈRE : A tous les deux. A lui, parce que tu l'engages mal. A toi, pour que tu ne fasses pas trop d'espérance.

ROSINE

: Le fait est que...

JEAN : Maman Rosine !

Me voilà tout bouleversé de vous sentir si sensible, si affectueuse, si inquiète pour moi.

Mais, inquiète de quoi ?

Vous avez vu votre jardin ?

Cherchez à la ronde de plus belles carottes et de plus beaux navets !

Et le pain !

J'ai fait la pâte avec tant d'amour.

Et vous avez vu la crèche des chèvres, les beaux grillages pour les poules, le harnais neuf, pour le mulet, tout clouté de vos initiales, et les petits sabots de bois que j'ai creusés pour Mina.

C'est la vie, tout ça.

ROSINE : Et l'essentiel ?

JEAN : Mais, le voilà.

ROSINE : Mon petit, je croyais que c'était plus facile de tout te dire, mais, je vois que le mal est plus gros...

Tu es grandement diminué du bon côté.

Va danser.

S'il te reste encore quelque chose d'un homme, là, ça se verra.

Ou alors, tu sais ce qui va arriver ?

JEAN : Mais, c'est arrivé.

ROSINE : Savoir ! Je parle de ce qui viendrait de mon côté.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, *plus* MINA, *puis* ALBERT, MARIETTE

MINA, *entre essoufflée*. J'ai couru.

ROSINE : Ça se voit.

MINA

: Ah ! il est là.

JEAN : C'est mauvais de courir à l'automne, Mina, les ombres sont froides.

VOIX D'ALBERT : Mina !

MINA, *à Jean, le prenant par le bras*. Venez, Jean, venez danser, venez là-bas sous le chêne. Il fait beau temps. On vous attend. Venez. Si vous voulez on ne dansera pas, nous resterons assis par terre comme vous aimez. Venez.

ALBERT, *entre*. Ah ! le voilà, l'homme perdu. Bonjour mon vieux. Tout à l'heure une heure que je suis ici et tu me glisses dans la main comme un poisson. Alors ça va, cette santé ? Dix jours qu'on t'avait pas regardé. Tu vieillis pas mon vieux, toujours pareil. Alors, et alors... Tu viens ?

JEAN : Bien sûr que je viens. Vous croyez que je vais rater une fête d'automne, moi, j'ai l'air d'un empêcheur, moi ?

Mariette vient d'entrer.

MINA : Viens, Mariette, viens, on le prend par le bras et on le traîne. Il faut qu'il danse.

JEAN : Volontiers. Avec qui la première ?

MINA : Avec moi ?

Elles l'ont pris chacune par un bras. Ils sortent. On entend jouer de l'accordéon. Danse qui s'éloigne.

SCÈNE IX

LA GRAND-MÈRE, ROSINE, ARSÈNE

Tout le long de la scène on entend la musique de la danse tantôt faible, tantôt forte et de temps en temps des cris de filles, de garçons.

LA GRAND-MÈRE

: Ça n'a vraiment pas d'importance.

ROSINE : S'il se mettait un peu à penser avec autre chose qu'avec sa tête. Il a encore le corps tout plein de cette femme.

LA GRAND-MÈRE : De sa fille, tu veux dire.

ROSINE : Vous déparlez. Vous savez bien qu'il n'a pas de fille. Tout plein de cette femme qu'il aime.

LA GRAND-MÈRE : Je m'entends. Je dis qu'il pense à celle qu'il a bâtie avec son corps et sa souffrance, avec son sang et sa douleur comme nous, les femmes, nous faisons les enfants.

ARSÈNE : Le fait est, à bien regarder...

ROSINE : Vous déparlez moins qu'on ne croit.

LA GRAND-MÈRE : Je ne déparle pas. Regarde ces épaules qu'il a, sous la veste ! ample comme des sacs, cette poitrine nouée, ces bras... Je l'ai regardé, ce matin qu'il brassait la pâte. C'était souple et fort comme de l'eau, ce qu'il montrait. Il peut garder sa fierté à côté d'un chacun, ce qui est rare ; ce qui fait cette glu d'amitié qui nous colle tous à lui. Raisonne, ma fille. Dis-moi, s'il s'agissait de

femmes, tu crois que ça serait pas toujours capable d'en prendre, ça ? Tu crois que ça aurait besoin d'indication, et qu'on lui guide les mains ?

ROSINE : Je me le dis aussi. Et je me demande s'il ne faudrait pas lui attacher une fille nue contre la peau et la laisser là jusqu'à ce qu'il devienne un homme.

LA GRAND-MÈRE : Ils pourriraient tous les deux, avant ça.

ARSÈNE : En fait d'idées, vous autres, le fait est que vous avez plutôt l'air d'en avoir.

ROSINE : Le corps est bien resté, j'en conviens, mais ça n'a pas d'animation. Il est là dans notre air à se balancer, tout mort, comme un noyé.

ARSÈNE

: En parlant de ça, un jour que j'avais vingt ans et que j'avais plongé...

ROSINE : Taisez-vous, Arsène, il n'est pas question de vision ici, il est question des choses les plus simples et les plus claires du monde. Il est question de mon égoïsme, tout uniment. Vous vous demandez pourquoi je suis à l'engager et à lui guider les mains, comme vous dites. Parce qu'il m'a prise par l'affection, par le bon côté, par toute cette justesse qui est son fond de nature. Il est devenu :

Un qui compte, pour moi.

Moins on en a, moins on souffre.

Mais qu'y faire ?

D'autant qu'il est trop tard. Celui-là je l'ai et je l'ai bien.

J'ai assez souffert.

Je ne veux pas encore souffrir, de sa part.

Je me protège.

Il faut le mettre à l'école du monde, ce gars-là.

ARSÈNE : Le fait est, Rosine...

LA GRAND-MÈRE : Je crois, ma fille, que ton champ est labouré dès maintenant, et même que tu as jeté la première poignée de graines.

ROSINE : Parlez clair !

LA GRAND-MÈRE : Je veux dire que tu as ensemencé ton champ de douleur et il te faut de nouveau faucher et mettre en grange et moudre, et pétrir, et manger.

ROSINE : Ma faute ?

LA GRAND-MÈRE : Ta faute !

Pourquoi avez-vous tous les mains si dures pour les morts ?

Pourquoi êtes-vous là à les traverser de votre pas plein de colère, et à les bousculer, et à leur donner la pâture de votre marmite ?

Ils ne vous demandent rien.

Ils sont là, paisibles, autour de vous comme de grandes herbes.

ROSINE : Vous êtes bien de la race du bas pays.

La crasse des nuages.

Vous en avez tant sucé avec le lait de vos mères que le dedans de votre tête est comme le nid des brouillards.

Ah ! grand-mère, tant vaut que je vous le dise aujourd'hui parce que vous avez dû souvent me trouver dure et coupante, et qu'au début de mon mariage avec Hector. – Dieu adoucisse son mal de mort – vous m'avez, je le sais, appelée entre

vos dents : « la sauvage. »

Eh bien, oui, grand-mère, la sauvage !

Je suis de là-haut, moi !

Mon berceau, comme tous les berceaux des miens, il a eu le ciel clair pour couverture et j'ai sucé des tétines de glace. Ça fait les poumons.

Tous vos jeux de cervelles, ça compte comme un crachat.

Je lui en trouverai une, moi, de femme.

Je-ne-veux-plus-souffrir ! de le voir mort avant son temps.

LA GRAND-MÈRE : C'est bien ce qu'on essaye de faire aussi.

ROSINE : Quoi ?

LA GRAND-MÈRE : Ne plus souffrir.

ROSINE : Il faut qu'il aime.

LA GRAND-MÈRE : Il aime.

ROSINE : Clarisse, Mariette, les filles, Mina !

Une maison, une table, des soucis, de la chair, du sang. Du sang, oui, du bon sang rouge.

Comme celui qui pisse du sanglier troué.

Eh oui, ça fait de beaux bouillons en fin de compte.

Du beau sang rouge.

Plus de ce sang de poix qui pue comme du poisson mort.

Une femme de viande.

Des enfants !

LA GRAND-MÈRE : Celle qu'il aime ne lui fera jamais d'enfants.

SCÈNE X

LES MÊMES, *plus* BARNABÉ

On entend toujours la musique.

BARNABÉ : C'en est un de frotti-frotta !

Il vient se mettre à l'alignement à côté de la grand-mère.

ROSINE : Tu as passé près du chêne ?

BARNABÉ : Je suis resté un bon peu à les regarder. Ils sont collés les uns aux autres pire que des pierres maçonnées. Ça vous en donne de l'allant rien qu'à voir ça.

La Mariette en faisait des yeux de perdue.

ROSINE : Elle danse avec qui ?

BARNABÉ : Le Charles. Il soufflait comme un lézard.

ROSINE : Mina ?

BARNABÉ : Bien sage. Trop sage. Assise à côté de son Albert qui musiquait. Je comprends bien qu'elle se doit à son promis, mais – respect à part – si elle se frottait un peu à l'André ou au Paul, tu crois que ça lui ferait du mal, si j'ose dire. Ça la préparerait.

LA GRAND-MÈRE

: Vous avez des yeux de verrat, mon pauvre.

ROSINE : Tu as vu Jean ?

BARNABÉ : Oui.

ROSINE : Il danse avec qui ?

BARNABÉ : Je l'ai vu, je veux dire, tout à l'heure, quand on enfournait. Mais à la danse, il n'y est pas.

SCÈNE XI

LES MÊMES, *plus* JEAN

On n'entend plus la musique.

JEAN, *entre*. Vous voilà bien tous alignés et paisibles. On dirait que le Bon Dieu vous a prévenus, et que vous attendez.

Alors, grand-mère, vous avez chaud ?

Du temps qu'il parle, il prend sa veste et la passe.

LA GRAND-MÈRE : Aux mains, oui mon petit.

ROSINE : C'est fini la danse ?

JEAN : Que non pas. Mais sous le chêne c'est mal commode. Je les ai envoyés au clos des bouleaux. C'est plus épais d'herbe.

ROSINE : Et toi ?

JEAN : Moi, eh bien... Voilà :

Il s'avance à l'alignement des vieux.

Poussez-vous un peu s'il vous plaît.

Ils se poussent, il se met à l'alignement, mains au dos entre la grand-mère et Rosine.

Un temps de lait aujourd'hui !

On entend sonner la cloche des villages et les chardonnerets commencent à chanter le rassemblement.

Un temps.

Jean met la main dans la poche de sa veste. Il tire la rose. Il la regarde.

Barnabé, général des andouilles.

BARNABÉ : Présent pour lui.

JEAN : Article premier : mettre des roses dans la poche de son copain : mort avec dégradation militaire.

BARNABÉ : Je n'ai rien mis, moi.

JEAN : Qui ça serait ?

ROSINE : Une fille !

JEAN : Maman Rosine !

ROSINE : Je dis, une fille. Où tu vois l'extraordinaire ? C'est pas naturel ? C'est pas plus naturel – tête de fer – de penser à une fille que de penser à Barnabé ?

JEAN : Maman Rosine, voyons, un peu de calme et de raisonnement, et puis un

peu de cette bonne tendresse pour le garçon à l'ancienne habitude. Faut pas lui faire de mal à cet homme. Pourquoi une fille ? Je suis bien tranquille, moi.

ROSINE : Et alors, elles ont des yeux. T'es assez beau pour ça.

JEAN : Je n'ai rien fait.

ROSINE : Pas besoin de faire.

JEAN : Je ne demande rien.

ROSINE : Pas besoin de demander.

JEAN : Vous ne m'avez pas habitué à tant de dureté et de choses méchantes.

ROSINE

: Où tu vois de la méchanceté là-dedans ?

C'est tout simple.

C'est tout beau.

JEAN : D'abord je n'ai pas porté ma veste à la danse. Elle est restée ici pendue.

C'est quelqu'un de vous.

ROSINE : Une sera venue avant nous jusqu'à ta seule veste et elle aura mis la fleur dans ta poche pour te faire dire qu'elle pense à toi.

JEAN : Barnabé !

BARNABÉ : Non, ça n'est pas moi.

LA GRAND-MÈRE : C'est moi, petit.

JEAN : Grand-mère ! Si c'était vrai !

LA GRAND-MÈRE : C'est vrai.

Un cadeau de vieille.

Pour te remercier de ta gentille jeunesse dont tu me fais cadeau tous les jours.

De bonne part, mon fils.

ROSINE : Menteries.

LA GRAND-MÈRE : J'ai entendu dire que les filles du haut pays ne perdaient jamais la noblesse, et qu'elles savaient, au plus juste, le compte dû à chacun.

ROSINE : C'est vrai, mère.

JEAN : C'est vous.

LA GRAND-MÈRE : C'est moi, petit. De bonne part.

JEAN : De la meilleure part du monde, grand-mère, et merci bien. Si vous saviez comme ça fait un bel aplomb.

LA GRAND-MÈRE : Je sais, petit.

Silence. Ils sont tous alignés.

JEAN : On est bien ici.

LA GRAND-MÈRE : Oui, on est bien.

JEAN : Il fait chaud.

LA GRAND-MÈRE

: Oui.

JEAN : On ne pense à rien.

Le rideau descend dans le silence sur les cinq personnages immobiles.

DEUXIÈME TABLEAU

La nuit. Un grand arbre devant la maison. Façade à droite. A gauche, lisière du bois. La lune.

SCÈNE I

Mina entre d'une petite danse glissée. Elle cueille deux petites pierres et les lance dans une fenêtre.

JEAN, à la porte.

MINA : Bonsoir.

JEAN : Bonsoir, Mina.

MINA : Bonsoir le monsieur qui n'y voit pas.

JEAN : Bonsoir la petite fille qui devrait être couchée.

MINA : ... et qui rôde dans l'herbe.

JEAN : ... et qui finira bien par avoir froid aux pieds.

MINA : Vous dormiez ?

JEAN : Non.

MINA : Vous m'avez entendue venir ?

JEAN : Non.

MINA

: Qu'est-ce que vous avez dit quand vous avez entendu taper aux vitres ?

JEAN : J'ai dit : il doit faire froid, les chardonnerets veulent entrer.

MINA : Alors vous avez ouvert pour les oiseaux ?

JEAN : Oui.

MINA : Eh bien, c'est un gros oiseau.

JEAN : Et il ne veut pas entrer.

MINA : Qui sait ?

JEAN : Il ne fait pas froid.

MINA : Vous vous souvenez de la danse ?

JEAN : Laquelle ?

MINA : On n'en a fait qu'une.

JEAN : Oui, je m'en souviens bien.

MINA : Vous avez de belles épaules.

JEAN : Pas mal.

MINA : Solides.

JEAN : Oui, très solides.

MINA : Quand vous êtes parti, j'ai dansé avec le grand Charles. Une fois, rien qu'une fois. Juste pour voir la différence. On le dirait plus grand que vous, et ça n'est pas vrai. J'ai mesuré. Autour de vous, ma main vient jusque-là. Autour de lui, elle va bien plus loin. Et quand je m'appuyais sur lui, il soufflait. Il avait l'air

de dire que j'étais lourde. Vous, non.

JEAN : On ne doit jamais dire aux petites filles qu'elles sont lourdes. Par politesse d'abord, et puis, parce qu'elles ne sont jamais lourdes.

MINA : Je danse bien, Jean ?

JEAN : Très bien.

MINA : Vous avez remarqué ce petit pas que je fais de temps en temps comme ça ?

Elle le fait en chantonnant.

JEAN : Oui.

MINA

: C'est agréable ?

JEAN : Très agréable.

MINA : C'est agréable comment ?

JEAN : On dirait que vous voulez vous échapper et en même temps on sent que vous ne vous échappez pas.

MINA : Comment ?

JEAN : Oui, ça donne peur, et puis ça rassure.

MINA : Vous avez eu peur ?

JEAN : Bien sûr.

MINA : Peur que je m'en aille, loin, bien loin, que je parte, que je vous laisse ?

JEAN : Non, j'avais peur que vous glissiez sur les feuilles.

MINA : Jean, vous avez vu mon corsage ?

JEAN : Lequel, Mina ?

MINA : Celui-là.

JEAN : Je ne le vois pas.

MINA : Celui de cet après-midi.

JEAN : Oui, je l'ai vu.

MINA : Vous le trouviez comment ?

JEAN : Très bien.

MINA : Il ne fait pas trop « ville » ?

JEAN : Non.

MINA : Je l'ai bien échantonné et j'ai eu peur qu'il soit trop échantonné. Il n'est pas trop ?

JEAN : Non.

MINA : Vous ne faites jamais attention à ce que je mets.

JEAN : Si, Mina.

MINA : Laquelle vous préférez de robe ?

JEAN : La bleue.

MINA : Je n'en ai pas de bleue.

JEAN : Si, celle-là qui est serrée, là, derrière, et puis qui blouse.

MINA : La noire vous voulez dire ?

JEAN

: Elle est noire ?

MINA : Oui, elle est noire. Vous voulez dire celle que je mets avec un petit

corsage de soie blanche et qui a des cordonnets pour serrer la fente de devant ?

JEAN : Je ne sais pas. Oui, ça doit être ça. Oui, des cordonnets je crois.

MINA : Je la mettrai dimanche.

JEAN : Oui.

MINA : Il fait bon ce soir.

JEAN : Oui.

MINA : Ça sent la pomme.

JEAN : J'en ai mis sécher le plein grenier.

MINA : J'aime bien les bonnes nuits.

JEAN : Moi aussi.

MINA : C'est dehors tout calme et tout tranquille. Ça a plus de bonne épaisseur que le jour.

JEAN : C'est très familier, la nuit.

MINA : C'est ce que je voulais dire, sans le savoir.

JEAN : Quoi ?

MINA : Ce familier de la nuit, cette amitié, cette bonne tranquillité de grosse bête souple. C'est comme une grosse vache noire bien aimable qui se frotte doucement contre moi.

JEAN : Oui, vous savez ce que c'est, la nuit ?

MINA : Je suis toute changée et j'ai bien plus d'audace.

JEAN : Oui, il faut oser toucher la nuit, tout est là. Quand c'est fait, ça va beaucoup mieux.

MINA : On n'y voit pas. On sent seulement que quelqu'un est là.

JEAN : Oui.

MINA : On a confiance pour dire tout ce qui est dans le cœur.

JEAN : Oui, même ce qui est bien caché.

MINA : Des choses qu'on n'oserait même pas dire du coin de l'œil, on le dit du plein de la bouche avec tous les mots véritables.

JEAN : Comment savez-vous ça, petite fille ?

MINA : Tu vois bien que je le sais, Jean.

Silence.

MINA : Venez, Jean, j'ai laissé la bougie allumée sur la table.

JEAN : Je suis trop fatigué.

MINA : On restera assis, là, sous l'arbre. On parlera avec gentillesse. On aura la nuit contre nous. Elle s'est tant frottée contre la montagne qu'elle sent la pierre froide et la belle fleur.

Silence.

Venez, Jean !

JEAN : J'ai peur que vous soyez fâchée avec Albert.

MINA : Non, pourquoi ?

JEAN : Pour savoir au juste ce que c'est, la nuit, il faut avoir du mal.

MINA : Venez.

JEAN : C'est sûr que vous n'êtes pas fâchée avec Albert ?

MINA : Sûr.

JEAN : Je suis rassuré, petite fille, j'ai une bien grande confiance en vous. Si vous le dites, c'est que c'est vrai. On ne ment pas avec vos yeux.

MINA, *troublée*. Ça indique.

JEAN : Oui, petite fille. Je suis bien content. Si j'étais moins fatigué, je descendrais. Mais j'ai le gros sommeil qui monte, et c'est tard. Bonsoir, Mina.

Silence.

MINA

: Bonsoir, Jean.

Il ferme sa fenêtre. Mina reste là. Il allume sa lampe.

RIDEAU

ACTE III

Décor du premier acte. Bruit de la pendule. Devant l'âtre allumé, Jean et Mina jouent aux dames. Le damier est entre eux deux sur un escabeau. Près de la table, Rosine tricote. Albert taille un manche de hache. De temps en temps, il essaye le fer. (Au lever du rideau, jeu de dames silencieux.)

SCÈNE I

JEAN, ROSINE, MINA, ALBERT

MINA, *vive comme un oiseau*. Soufflé !

JEAN : Non !

MINA : Soufflé ! Ça vous donnera un peu de tête au jeu.

JEAN : Un coup préparé depuis un temps. J'ai poussé celui-là exprès. Je savais qu'il fallait le prendre. Ça n'est pas de jeu.

MINA : Ça vous apprendra. Ça vous fera penser que vous êtes au jeu avec moi, et non pas avec d'autres. Et puis, si je ne souffle pas, je ne gagne pas. C'est ma seule chance. Souffler n'est pas jouer. Je joue.

JEAN : Petite fille, quand c'est vous qui oubliez, moi je vous dis : « prenez. »

MINA : Oui, d'une voix drôle comme un couteau, et puis ce petit geste du doigt.

Je prends.

Ça s'embrouille :

Un, deux, trois, quatre, cinq, et vous allez à dame.

Quand on a intérêt à dire « prenez », on dit « prenez ».

Quand on n'a pas intérêt, on souffle. Voilà le jeu.

Soufflé.

Et j'ai joué. A vous.

JEAN : Bien sûr, comme ça.

Il pousse un pion.

MINA, *elle joue*. Voilà.

JEAN : Prenez.

MINA : Où ?

JEAN : Là.

Il montre.

MINA, *regarde*. Non, Jean, ça n'est pas de jeu. Ça non. Ecoutez, pourquoi ? Vous allez m'en prendre six.

JEAN : Sept.

MINA, *elle compte*. Oui, sept. Eh bien, c'est pas de jeu. Soufflez-moi.

JEAN : Non. Je n'ai jamais de pitié qu'une fois.

MINA : Bon, voilà, alors. Puisque vous êtes si dur.

JEAN : Je ne suis pas dur. Je joue le jeu. Pas plus. Je me défends. (*Il sort une primevère de sa poche.*)

De mon côté il y a des primevères.

MINA : Déjà ! Faites voir.

JEAN : Je l'ai prise à Chabre, là-haut. Ça reçoit depuis longtemps le plein du soleil. Tu sais, Albert ?

ALBERT : Oui.

JEAN : J'ai pensé à toi, Albert. Je me suis dit, il sera content, ça fait signe que le printemps monte.

MINA : Jouez.

JEAN : Et avec lui, la noce.

MINA : Vous m'agacez, jouez.

JEAN : Voilà, Mina, voilà, lune des bois, je joue avec délicatesse et décision.

MINA, *joue en silence*.

JEAN : Ah ! Demoiselle, du moment que, la rose aux joues, vous vous avancez, belle et candide, vous pensez bien que le vieux roublard va vous roublarder en première.

MINA, *regarde et réfléchit*.

JEAN : C'est tout réfléchi.

Il est là comme un roc et il fait éclater la tête des béliers...

MINA : Taisez-vous.

JEAN : ... comme disait le poète...

Mina le regarde.

Jean se tait.

Il se tourne vers Albert.

JEAN : Ho, Albert. Je t'en ferai des chansons à ton mariage, va, tu verras. J'étais assez renommé dans le temps.

MINA : Jouez.

JEAN : Et avec des gars comme toi, des filles comme Mina.

Ça va être facile.

Le beau chêne tout frisé.

La bardane simple.

Le cheval bleu.

Le bon loup.

Tout ça c'est pour toi, Albert.

Le bouleau.

L'osier frais...

MINA : Jouez donc.

JEAN : La bonne petite fontaine.

Pour vous, Mina.

MINA : Jouez !

JEAN : Voilà.

Il joue.

Il faisait éclater la tête des béliers.

Il tape du doigt sur le damier.

Ça, voyez-vous, cette figure, ça s'appelle le carré de Lancelot.

C'est invincible.

Vous pouvez le prendre d'où vous voudrez.

Rran ! Feu de tous les mousquets.

Trois morts chaque fois.

Si vous m'en prenez un, alors, je pousse ici, et ça devient le trèfle enchanté.

Ça, quand ça paraît,

saluez.

C'est la mort.

MINA, *petite voix étranglée*. Je ne sais plus où j'en suis.

JEAN : Vous en êtes là, petite fille.

Vous vous êtes avancée la neige aux dents.

Deux coups et vous étiez à dame.

En plein dans mon cœur.

Mais !

« Éclaté la tête des béliers. »

Et j'ai joué franc jeu.

MINA : Moi aussi.

JEAN : Non.

MINA : Je joue franc jeu. Je ne cherche pas à me cacher.

JEAN

: C'est pas franc jeu de souffler.

MINA : Je ne joue plus.

JEAN : Quoi, Mina ?

MINA : Non, vous êtes trop méchant.

Elle pleure.

JEAN : Méchant !

Mina, vous pleurez. Petite fille, vous pleurez ?

Pour un jeu de dames !

Un jeu !

Ça a si peu d'importance.

Albert, mon vieux, viens la consoler un peu, toi.

MINA : Pas besoin d'Albert.

Albert n'a pas bougé. Maman Rosine non plus.

Ça n'est pas son affaire.

JEAN : Pas son affaire !

Voyez-moi ces yeux perdus.

MINA : C'est affaire entre vous et moi. Pas plus. Je joue franc jeu, moi, plus que les autres. Je suis honnête, je suis sûre, plus franche que les autres, moi. Vous en

avez peut-être rencontré d'autres. Moi, non. Moi, c'est de tout mon cœur.

JEAN : Petite fille !

MINA : De tout mon cœur !

C'est pas cherché. C'est pas calculé à l'avance. Il n'y a jamais eu de choses plus franches que moi sur votre route. Vous n'y faites pas attention.

JEAN : Et l'autre, là-bas, qui taille sa hache. Albert !

Tu les vois ces yeux ?

Si tu étais à ma place, si tu les voyais comme je les vois, tu n'y pourrais pas tenir.

Perdus, noyés, éteints !

Allons, vieux, tu vas pas la laisser pleurer.

ALBERT : J'y peux rien.

JEAN : Mina.

C'est moi, alors, qui dois consoler ?

Séchez vos yeux. Séchez-moi ces beaux yeux-là.

Amitié, faites amitié, et jouez.

Ils jouent en silence un moment.

JEAN : Ah ! La maline.

Fille de sa mère, voyez comme elle sait embarrasser.

Et comment faire pour sortir de là, oui.

C'en est une fille, ça, oui, Madame !

Essuyez votre nez.

ROSINE : Ne parle pas tout le temps avec ta fausse voix.

JEAN : Vous allez voir ce qu'elle va gagner, cette enfant-là. Vous allez voir.

Et qu'on va être obligé de lui chanter un chant de gloire où ses yeux seront comme des mers, avec des bateaux de feu, chargés de musiques.

MINA : Ne parlez plus, Jean.

JEAN : Dernier espoir.

MINA : Vous le faites exprès.

JEAN : Voilà comment meurent les cosaques du Tzar ! Vous avez gagné.

Pas encore sèches, ces larmes ?

MINA : Ce sont des neiges.

JEAN : Raisonnablement, petite fille.

MINA : C'est plus fort que moi.

JEAN : Si c'était dans la vie, je comprendrais.

Si vous perdiez dans la vie, je comprendrais ce grand pleuré. Mais, vous gagnez. La vie vous donne tout ce que vous voulez. Allons, petite fille. Vous avez vu la primevère tout à l'heure. Voilà la pointe du printemps. Sa petite cloche sonne le commencement du carillon.

La noce arrive.

Silence.

Albert et Rosine muets.

Mina baisse la tête.

JEAN, *il se dresse.* Maman Rosine, c'est l'heure du lait pour la grand-mère. Je le lui monte.

ROSINE : Oui.

Jean va au seau de lait et emplit un bol.

Mina range les pions.

Albert se dresse et range la hache.

Jean aux escaliers du fond : d'une main le bol, de l'autre la bougie. Il monte.

JEAN : Je te la rends, Albert.

SCÈNE II

MINA, ROSINE, ALBERT.

Albert marche vers la porte.

ROSINE : Tu pars ?

ALBERT : Oui.

ROSINE : Encore de la neige là-haut ?

ALBERT : Oui.

ROSINE : Beaucoup ?

ALBERT : Deux mètres.

ROSINE : Dure ?

ALBERT : Craquée.

ROSINE : Méfie-toi.

ALBERT : Oui.

ROSINE : Tu as tes raquettes ?

ALBERT : Là-dedans.

ROSINE : Du chocolat ?

ALBERT : J'en ai encore.

ROSINE

: De la viande ?

ALBERT : Aussi.

ROSINE : Tu as chassé ?

ALBERT : Non.

ROSINE : Et il te reste encore de la viande ?

ALBERT : Oui.

ROSINE : Tu n'as guère mangé.

ALBERT : Non.

ROSINE : Faut manger.

ALBERT : Faut l'envie.

Un temps.

ROSINE : Et de la graisse ?

ALBERT : J'en ai encore.

ROSINE : Prends des fromages.

ALBERT : J'en ai encore.

ROSINE : Confiture, caillat ?

ALBERT : J'ai de tout.

ROSINE : Tu avais peu porté.

ALBERT : Ça me suffit.

ROSINE : Le ventre plein, tu m'entends ?

ALBERT : Oui.

ROSINE : Ça aide la tête.

ALBERT : Bon.

ROSINE : Je t'ai arrangé tes moufles. Elles sont là-bas, sur le banc.

ALBERT : Merci.

ROSINE : Ecoute, Albert.

Un silence.

J'ai pas grand-chose à dire et on va se comprendre.

Tu es un brave gars, voilà.

Tu as du courage, tu as de la bonté.

C'est beau, garçon.

Au revoir, mon petit.

ALBERT

, *il a mis son manteau.* J'attends que Jean redescende. J'ai quelque chose à lui dire.

Il reste debout au milieu de la pièce, sans parler, sous son manteau.

SCÈNE III

LES MÊMES, *plus* JEAN

Il redescend en sifflant

JEAN, *tenant le bol dessus-dessous.* Elle a tout bu !

Elle était sous sa couette ; soufflait pas mot.

Paraissait juste le bout de son nez.

J'ai fait clite clite sur le bol avec mon ongle, et la voilà avec des yeux grands ouverts !...

– Mon lait, elle a dit.

Une nourrissonne, cette grand-mère ! (*Il remarque Albert immobile et déjà vêtu du manteau.*)

Tu pars, vieux ! Sacré sort !

Je languis plus que toi que le printemps monte.

Chaque fois que je te vois partir et que je pense à ta maison des neiges, tout seul...

Elles ont commencé à sonner, les primevères, va.

ROSINE : Albert.

Parle !

ALBERT : Je t'attendais. Je voulais te parler.

JEAN : Vas-y, mon vieux.

ALBERT : Voilà : je ne suis pas fort pour expliquer.

JEAN : Tu sais que je comprends.

ALBERT : Justement c'est ça.

JEAN : Quoi ?

ALBERT : Je veux te faire bien comprendre.

JEAN

: Dirait-on pas qu'il faut tout m'expliquer.

ALBERT : Voilà donc : je voulais te dire que je suis ton ami. Voilà, tu entends, Jean ?

JEAN : Oui, et après ?

ALBERT : Pas plus.

JEAN : Pas plus ? Je le savais, ça.

ALBERT : Ton ami, quoi qu'il arrive.

JEAN : Oui.

ALBERT : Je voulais te le dire, ce soir, maintenant, précisément ce soir. Il y a beaucoup de choses dans l'air et pour que rien te gêne, je veux que tu saches que je suis ton ami, quoi qu'il arrive.

JEAN : Oui.

ALBERT, *lentement*. Tu as compris ?

JEAN : Non.

ROSINE : Tu as compris ce qu'il te dit, ce gars ? Tu crois qu'ils sont foule ceux qui te diraient ça ? C'est quand même ton ami.

JEAN : Pourquoi quand même ?

ALBERT : Adieu.

Il marche vers la porte.

JEAN : Hé là, mon vieux !

ALBERT : Quoi ?

JEAN, *regarde Albert et puis Mina*. Maintenant je ne comprends plus rien du tout.

Mina !

Vous laissez partir Albert comme ça ?

Et toi, tu t'en vas comme ça ?

Il imite en clownerie le départ d'Albert.

Un coup de manteau et, allez : « C'est moi qui suis Don César de Bazan ! »

Allons, les petits amis, c'est ça, des amoureux ?

Faut tout leur apprendre alors à ces gars-là !

Il s'approche de Mina, il lui prend la main, et la fait se dresser.

Debout, Mina !

En même temps qu'il parle, il la fait venir près d'Albert et lui fait faire tout ce qu'il dit.

Les gants de laine. Les mains dedans. Là !

Le manteau, vous aussi : que ces épaules n'aient pas froid.

Vous avez vos gros souliers, bon.

Toi, sors ton bras. Donne.

Votre bras, demoiselle.

Il noue les bras en faisant comme avec deux cordes.

Là, un bon nœud, bien solide.

Voyons, avec ces yeux ! Ces bons, beaux yeux verts tout pleins de vagues, cette bouche mûre !

Allons, il va falloir que je vous apprenne l'amour, maintenant.

Il ouvre la porte. On voit l'hiver.

En avant !

Accompagnez-le un bout, sur sa route.

Il les pousse dehors.

A partir du buisson, vous vous embrasserez.

Il ferme la porte.

SCÈNE IV

JEAN, ROSINE

JEAN, *se secouant les mains comme après un travail.* Et voilà.

Je ne sais pas si c'est une idée, mais, de mon temps il me semble qu'on n'avait pas besoin de tout nous expliquer. Nous comprenions ça tout seul. L'amour ! c'est si facile.

Maman Rosine, ouvrage posé, regarde Jean par-dessus ses lunettes pendant qu'il parle.

Vous les avez vus, tous les deux ! Vous avez vu ces deux enfants ? Il en avait la gorge toute trouble, lui. C'est à peine s'il pouvait parler. Et votre fille. Eh bien, votre fille, Maman Rosine, en voilà une qui n'a pas hérité de sa mère. Beauté, ça c'est une affaire à part. Mais pour ce qui est du plein de la tête, ça alors, non, plus rien de commun.

Enfin, quoi, ils étaient là à se faire la dent de chien ?

Ah ! Jeunesse !

ROSINE, *toutes les répliques deviennent soudain très brutales.* Il te reste encore un peu de foie et de cœur ?

JEAN : Comment parlez-vous, Maman Rosine ?

ROSINE : Regarde ma bouche.

Elle ouvre la bouche toute grande.

Tu vois, des dents, encore, oui. Les sauvages gardent les dents longtemps. Parce qu'ils mangent de la viande. La langue, tu as vu, et puis un trou qui descend dedans. Dedans...

Elle se tape la poitrine du plat de la main.

C'est encore plein de sang. Et puis c'est tout en place : le foie, le cœur, et tout. Ça mange la vie à plein, encore, oui. Malgré l'âge. C'est ça la sauvagerie. Attends un peu, je vais te parler, moi. Tu sais ce que c'est, l'Amour.

JEAN : Non.

ROSINE : Je vais te l'apprendre.

JEAN

: Trop tard. Je l'ai su. Je l'ai oublié. Ça empêche de réapprendre.

ROSINE : Il n'y a donc plus rien là-dedans ?

JEAN : Plus rien. L'étonnant, c'est qu'on soit obligé de vous le dire.

ROSINE : Qu'est-ce que tu es ?

JEAN : Rien.

ROSINE, *un doigt sous le nez*. Rien ?

Je regarde. Je vois un visage et de la peau. Je connais l'odeur de la viande. J'en ai mangé. Des épaules, un coffre, des jambes, des bras...

Elle fait bouger les bras de Jean. Ils volent mous.

JEAN : Poupée de son, je vous dis.

ROSINE : Alors, qu'est-ce que tu fais là, parmi nous, les vivants, à nous manger le cœur ?

JEAN : J'attends.

ROSINE : Quoi ?

JEAN : La mort.

ROSINE, *rire*. La mort ! Imbécile ! La mort !

Ah ! Tu crois comme ça qu'on peut attendre la mort, là, tel que tu es, et rester parmi les vivants. Dire : j'attends et puis promener toute cette santé et cette force à faire envie. On peut pas. Il y a des devoirs. Attends, mon petit garçon. Je vais te dire, moi. Doucement, je vais te le dire, doucement, mais ça va compter. C'est plus avec un jeu de ta tête qu'il faudra essayer de comprendre ça. Les têtes, ça n'a jamais existé. Tu vas me faire le plaisir de comprendre ça avec tes reins, tu entends. Avec ta force d'homme. Avec quoi qu'il t'a fait, ton père ? Tu m'entends ? Bon, c'est avec ça qu'il va falloir que tu m'écoutes.

JEAN : Je n'entends pas.

ROSINE : Ecoute quand même. (*Silence.*)

Ah ! Il y a beau temps que j'en ai mon plein sac d'attendre et que je tourne tout ça.

Beau parleur !

JEAN : Je ne me mettrai pas en colère.

ROSINE : Tu peux te mettre en colère. Frappe. Casse la table. Frappe-moi à coups d'escabeau, que je voie un bouillon de sang.

JEAN : Plus de sang.

ROSINE : Je vais te la dire la vérité, moi. Voilà des arbres, voilà des bêtes, voilà la terre, voilà des hommes, et toi ? Et toi, qu'est-ce que tu fais dans tout ça ? Où est ton travail ? Ton travail d'homme. Le seul qui compte. Alors tu crois que tout ça a été mis autour de toi pour t'amuser.

JEAN : Ça ne m'amuse pas.

ROSINE : On est mort ou on est vivant... Pas de milieu... Mort. Bon. J'en ai enterré des gens que j'aimais. Après, la vie continue. On est vivant : autre affaire. La terre sait ce qu'elle fait. Si tu es vivant, c'est que tu dois faire ton travail. C'est l'ordre. Et l'ordre, mon petit gars, quand on est bâti comme tu l'es, c'est la

femme. C'est l'enfant. Les enfants. La vie. Tu es un sac de graines. Il y a dans toi deux, quatre, dix enfants, peut-être plus. Faut que ça soit. Tu m'entends, garçon. Voilà.

JEAN : Vous y tenez tant que ça aux enfants ?

ROSINE : Oui.

JEAN : Pourquoi ? Vous les mangez ?

ROSINE, *rire méprisant*. Oui, je les mange. Oui. Je suis peut-être capable de parler à ta tête. Ecoute un peu. Au fond de toi tu veux dire : vous en vivez donc de ces enfants. Vous en faites donc du sang et de la graisse comme ce que vous mangez ? C'est ça. Eh bien, oui. Tu le sais, toi, qu'on ne mange pas qu'avec sa bouche ?

JEAN : Je ne le sais plus.

ROSINE

: Tu le sais qu'on prend aussi nourriture avec ses yeux, ses oreilles, son nez, tout. Ça c'est la nourriture du bonheur, mon gars, quand on a établi sa vie ronde comme un cercle de roue. Alors, mon petit, on peut parler de la mort. Et ça devient beau à mesure qu'on s'avance. On la voit bleue comme le ciel. Tes enfants sont de chaque côté de toi. Ils te portent. Le grand monde qui a fini de toi t'accompagne doucement, et tu passes la porte, déjà prêt à la résurrection des choses.

JEAN : Belle parleuse !

ROSINE : Là-haut, chez moi, on chasse l'ours et on garde les brebis. Ça va ensemble.

JEAN : Bon. Et dans tout ça : l'amour ?

ROSINE : L'amour ? Ça y est là-dedans.

JEAN : Je n'ai pas entendu.

ROSINE : Parce que tu as écouté avec ta tête. La femme qui te fera des petits, tu l'aimeras.

JEAN : Celle que j'aime ne me fera jamais de petit.

ROSINE : Elle n'est pas seule au monde.

JEAN : Elle est seule.

ROSINE : Regarde autour de toi, regarde ces hanches, regarde ces ventres neufs. Ces grands corps, prêts à porter le corps que tu leur donneras, ces santés nourricières, ces sources de lait que tu peux ouvrir. Les enfants qui naîtront de tous ces enfants. Cette grande rivière de lait et d'enfants qui doit couler de toi. Si celle que tu aimes ne veut pas être le porche, tant pis pour elle. Elle n'est pas seule.

JEAN : Elle est seule. C'est ça, l'amour.

Fébrilement, Maman Rosine allume sa bougie. Elle souffle la lampe. La scène reste éclairée par les flammes de l'âtre. Sans mot, Rosine va à l'escalier. Elle monte.

ROSINE

, *le doigt tendu vers Jean*. Cadavre ! Et encore ! Une charogne sert plus que toi, dans l'herbe.

JEAN, *geste des bras* : « *Que voulez-vous que j'y fasse.* » Je croyais que vous le saviez : (*un temps*) et que vous m'aimiez quand même.

SCÈNE V

JEAN, *seul*

Flammes de l'âtre. Grandes ombres. Balancement de la pendule. Jean se promène un moment en silence.

JEAN : Tu ne sais pas où j'ai mis ma pipe ?

Il va tâter sur la table.

Elle est là, ne te dérange pas.

Il bourre sa pipe à un paquet de tabac gris. Il s'étire.

– Ah ! ma chérie, mon loup chéri. On est bien comme ça, viens. Un peu de repos. Quelle douceur !

– Ne t'inquiète pas. Je suis seulement un peu fatigué.

– Rien, ma chérie, absolument rien, tu vois bien.

– oui, je t'aime, oui, tu le sais. Comment je ferais sans ça ?

– On sera peut-être obligé de quitter cette maison.

– Pas grand-chose. On n'est pas toujours d'accord avec les patrons.

– Non, d'ailleurs, si on partait ça viendrait seulement de moi.

– Oui, on était bien habitué, toi et moi, ici dedans.

– La grand-mère ! La bonne femme !

– Même Maman Rosine. Tu vois, je ne sais pas si je n'irai pas jusqu'à dire « surtout » Maman Rosine. Il y a plus de vérité que ce qu'on croit dans ce qu'elle dit. Et ça part d'un bon et solide cœur, vieux comme les chênes, fiable, tu sais, fiable.

– Elle a raison.

– Non, je dis ça pour rire...

SCÈNE VI

Pendant les derniers mots, Mina est entrée sans bruit.

MINA : Quoi, pour rire ?

JEAN : Rien. Déjà de retour, Mina ?

MINA : Vous n'avez pas langui ?

JEAN : Non.

MINA, *elle s'avance les bras ballants, toute abandonnée jusqu'auprès de Jean*. Jean, je vous aime.

JEAN, *indifférent*. Je sais, Mina.

MINA, *cri d'oiseau*. Ah ! Enfin ! Vous savez !

JEAN : Bien sûr je le sais. Vous êtes tous là à me le dire. Moi aussi je vous aime.

MINA : Jean ! Jean ! Je suis folle ? Je vous ai bien entendu ? Jean, vous venez de me dire que vous m'aimez ?

JEAN : Qu'est-ce qu'elle a, la petite fille ? La voilà toute écartelée... Bien sûr, je vous aime, beaucoup... tous... je faisais le compte, là, tout seul ! La grand-mère, la maman.

Mina glisse doucement à terre.

JEAN
, se précipite. Il s'agenouille. Il la tient dans ses bras.

Mina ! ma petite fille !

MINA, *égarée*. Votre petite fille !

JEAN : Mina, ma chérie, Mina, mon petit agneau. Mina, ma sœur. Qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce que tu viens d'avoir ? Pourquoi tomber ? Où as-tu mal ? Où as-tu froid ? Tu as glissé. Mal ? Où ? Dis vite. Dis, mon petit, parle.

MINA : A quoi bon parler. J'en ai tant dit, déjà. Ah ! Je suis fatiguée.

JEAN : Veux-tu boire ? J'appelle ?

Il va pour se dresser.

MINA : Non, Jean, reste là. Ne bouge pas. Ne fais venir personne. Reste comme tu étais, à côté de moi. Par terre. *(Elle le regarde.)*

Ma beauté ! Mon Janeton chéri ! Ma Jeanette ! Maintenant, je peux te dire tout ce que je te disais doucement dans moi. Ça fait du bien quand même de savoir où on en est. De ne plus avoir à courir.

JEAN : Mina !

MINA : Ah ! Tu comprends, maintenant ? C'était facile.

JEAN : Tu m'aimes ! Comme ça !

MINA : Comment voulais-tu que je t'aime, ma beauté ?

JEAN : Il ne fallait pas, Mina.

MINA : On ne commande pas, ni toi, ni moi.

JEAN : Mais tu ne voyais pas...

MINA : Je te voyais, toi.

JEAN : Tu ne savais pas que je suis mort !

MINA : Tu n'es pas mort, Jean.

JEAN : Vous n'avez donc rien compris !

MINA : Je ne sais pas ce qu'ils ont compris, les autres. Moi j'ai compris que tu mangeais ta soupe,

que tu portais les arbres sur tes épaules, que tu respirais quand tu te reposais avec tes mains à plat sur les genoux. J'ai compris qu'il me fallait être à côté de toi et respirer en même temps que toi.

JEAN : Je ne vous demandais qu'un peu de charité.

MINA : Il ne fallait pas faire semblant de vivre.

JEAN : Je croyais que la route pouvait s'arrêter de ce côté-ci de la terre et que j'avais enfin permission.

Mina !

MINA : Oui.

JEAN : Il faut que tu saches pour qu'au moins tu puisses avoir un peu de pitié,

toi.

MINA : Je n'aurai jamais pitié de toi, Jean, puisque je t'aime.

JEAN : Quand je suis arrivé ici, Mina, vous avez eu tous pitié de moi, parce que c'était ma première nuit de tombe. Si tu savais comme c'est froid, plein de peur. Comme c'est terrible d'être seul.

MINA : Je vais savoir.

JEAN : Il ne faut pas garder rancune.

MINA : Il n'est pas plus question de rancune que de pitié, mon petit. Tu es mon petit. Depuis que je t'ai dit que je t'aime, là, bien en face en regardant ta bouche et tes yeux. Tu es devenu comme mon petit enfant. Il n'y a pas de rancune, Janot. Je t'aime, il y a seulement ça.

JEAN : Alors, Mina, tu vas peut-être comprendre.

Silence.

MINA : J'ai tout compris.

JEAN : Je ne t'ai rien dit, Mina.

MINA : Je viens de sentir que tu t'étais tout retiré de moi. Je n'ai pas eu besoin d'autre chose. (*Elle le regarde.*) Je viens de comprendre la peur et le silence et comme c'est terrible d'être seule.

JEAN

: Tu me regardes !

MINA : Je suis en train de te faire, mon petit.

JEAN : C'est vrai, tu as compris.

Silence.

MINA : Alors, elle est là ?

JEAN : Oui.

MINA : Toujours ?

JEAN : Toujours !

MINA : Tu la vois ?

JEAN : Oui.

Mina se blottit dans les bras de Jean. Elle regarde avec frayeur autour d'elle.

MINA : Où ?

JEAN : Là, devant.

Silence.

MINA : Je ne la vois pas.

JEAN : Parce que tu ne l'aimes pas. Moi je la vois.

MINA : Qu'est-ce qu'elle fait ?

JEAN : Elle nous regarde.

MINA : Qu'est-ce qu'elle pense ?

JEAN : Que c'est bien.

MINA : J'ai peur.

JEAN : N'aie pas peur. C'est moi tout seul qui suis sa nourriture.

MINA : Je suis là dans tes bras.

JEAN : Elle sait pourquoi tu y es.

Silence.

JEAN : Et je l'ai faite douce et bonne, sans jalousie.

Silence.

JEAN : Elle sait que je ne peux aimer personne en dehors d'elle. (*Silence.*)
Et que mon cœur, c'est sa maison.

Mina court en gémissant se réfugier près du feu.

MINA : Jean !

JEAN : Voilà, petite fille, tu sais maintenant.

MINA : Cette fois, je sens que tu es mort.

JEAN : Enfin !

Alors, ça va être tout simple.

MINA : Oui, tout simple.

JEAN : Pense à cette cabane des neiges où Albert est tout vivant.

MINA, *qui suit son idée*. J'aime mieux la mort véritable.

JEAN : Il est courageux et il est bon.

Tu l'attendras le soir, paisiblement.

La paix. Le bonheur.

Tu ne peux pas savoir ce que c'est bon, le silence où celui qu'on aime respire, tout vivant.

Il te dira : oui, non, et tu verras comme ce sera beau d'entendre une bouche de chair te dire : oui, non, avec des mots de chair.

MINA : Ce n'est plus possible.

Mina court aux escaliers et monte.

Jean, Jean !

JEAN : Petite fille !

MINA : Sauve-moi. Sauve-moi. Je ne peux pas.

JEAN : Je peux bien, moi.

Elle disparaît en courant.

SCÈNE VII

JEAN

JEAN : Trop de vivants. Il faut partir tout de suite. Le bout de la route, ma chérie, c'est un peu plus loin, du même côté. Je ne regretterai personne... Viens, qu'on soit là ou ailleurs ; pourvu qu'on soit ensemble.

RIDEAU

Lanceurs de graines

PIÈCE EN TROIS ACTES

PERSONNAGES DRAMATIQUES

Louis Raymond

Auguste Boverie, 60 ans

Mady Prael

Marguerite, 25 ans

Sylvia Baillante, 18 ans

Maria-Serls

QUATRE OUVRIERS AGRICOLES

}

Yves Forget

Georges Rollin

Pierre Assy

Sylvain Poirier, 60 ans

La scène est de nos jours, dans cette partie mystérieuse et déserte des Hautes-Collines.

Lanceurs de graines a été joué à Paris en novembre 1932 sur la scène du *Théâtre Montmartre* par la Compagnie des 15.

Décors d'André Barsacq.

Costumes dessinés par MM. Gautier.

Mise en scène de Michel Saint-Denis.

Lanceurs de graines a été créé le 30 septembre 1932 à Genève, puis joué à Paris, successivement au *Théâtre de l'Atelier* (octobre 1932) et au *Théâtre Montmartre* (Compagnie des 15) (novembre 1932). Après Paris, des représentations avec des distributions diverses ont été données à Londres (en français et en anglais), à Bruxelles, à Oslo, à Francfort.

ACTE I

Le hall d'une vaste ferme solitaire. Au fond un large escalier monte en pente douce, tourne et se perd dans l'ombre. Sous le tournant de l'escalier, la porte d'entrée, large à deux battants, assez grande pour laisser passer une charrette tout entière. Elle est fermée.

A gauche et à droite, petites portes d'intérieur. Dans le hall un fauteuil en bois, un banc. Contre le mur de droite un clavecin. Au-dessus, pendue au mur, une guitare.

SCÈNE I

Les trois servantes descendent l'escalier en courant et vont à la porte de droite.

CATHERINE, *penchée vers la porte. Elle crie à voix étouffée.* Madame !

Silence.

CATHERINE, *même jeu, elle crie un peu plus haut.* Madame !

Silence.

LES TROIS SERVANTES

, *penchées toutes trois et criant ensemble d'une voix sourde, plus forte.* Madame !

SCÈNE II

La porte s'ouvre.

MADAME DELPHINE, *debout dans l'embrasement de la porte.* Quoi ?

CATHERINE : Il part !

Presque en même temps les deux autres servantes disent :

Il part !

MADAME DELPHINE : Je sais.

Elle s'avance dans le hall ; les servantes reculent devant elle.

Je sais. Et pourquoi faire tout ce bruit ? Ça se sentait venir. On sentait ça tous ces jours-ci. Et pourquoi toutes les trois ? Où étais-tu, toi ?

CATHERINE : Là-haut.

MADAME DELPHINE : Et toi ?

PREMIÈRE SERVANTE : Là-haut.

MADAME DELPHINE : Et toi ?

DEUXIÈME SERVANTE : Là-haut.

MADAME DELPHINE : Toutes les trois ? (*Elles font « oui » avec la tête.*) Qu'est-ce que vous faisiez ?

CATHERINE : Madame, je passais la peau dans le couloir.

MADAME DELPHINE : Bon, je sais, mais toi ?

PREMIÈRE SERVANTE : Moi ?

Elle mord passionnément son poing.

DEUXIÈME SERVANTE

: Moi, j'étais allé chercher des noix à la resserre, et puis des pommes...

MADAME DELPHINE : Comment savez-vous toutes les trois qu'il part ? (*Silence.*) Parlez.

CATHERINE : Madame... j'ai regardé... par la chatière.

MADAME DELPHINE : Par la chatière ? Tu t'es couchée par terre pour regarder ?

CATHERINE, *baisse la tête.* Oui.

MADAME DELPHINE : Qu'est-ce qu'il fait ?

CATHERINE : Il a déjà deux musettes pleines. Elles sont pendues au dos d'une chaise. Il a sorti sa houppe. Il a mis les trois tiroirs de l'armoire par terre. Il a pris un petit sac, un de ces petits sacs pour les olives...

MADAME DELPHINE : Il n'ira pas loin.

CATHERINE : Si, il a arrangé le sac comme font les bergers, vous savez : une corde, de la gueule aux deux oreilles du bas.

MADAME DELPHINE : Qu'est-ce que ça veut dire ?

CATHERINE : Ça veut dire qu'il veut se l'arrimer sur le dos et avoir ses mains libres pour le bâton, et puis pour balancer l'autre bras. Quand on va loin...

MADAME DELPHINE : Il fait semblant.

CATHERINE : Non. Il a pris le petit portrait de son père.

Silence.

MADAME DELPHINE, *index tendu vers une servante.* Toi, va à la cuisine, prends un couteau, monte à la vieille éteule et ramasse-moi de la salade, des pimprenelles surtout, et avec la racine, tu entends ? C'est le meilleur. Et un plein panier, tu entends ? Si des fois demain il pleuvait on aurait la provision. Va. (*A l'autre servante.*)... Toi, la soupe de midi. Mais avant de la mettre, nettoie l'âtre. Ramasse les cendres dans un panier. Enlève bien les morceaux noirs. Rien que le blanc des cendres. Passe-le doucement à la passoire, que ça soit bien fin, comme du plâtre. On peut avoir besoin pour la lessive.

LA SERVANTE : On en a déjà un plein baquet.

MADAME DELPHINE : Je te dis : passe-moi celui-là comme du plâtre. Et sans attendre.

Elles s'en vont. A Catherine.

Toi, reste là.

Elles sortent.

SCÈNE III

MADAME DELPHINE, CATHERINE

MADAME DELPHINE : Approche-toi. Tu es jolie, Catherine. Non, tu es très jolie, Catherine. Je n'avais pas encore remarqué combien tu étais belle. Tu comprends, j'ai eu des soucis tous ces temps, comme des barres sur les yeux. Ça me faisait regarder mes pieds, je ne te voyais pas. Et puis, la beauté, à ton âge, on allume ça tout d'un coup. Non, tu es très belle. Tes joues sont juste larges comme ton cou et ton menton est comme un osselet. Cette coiffure te va bien, tu as de petites oreilles. *(Elle se dresse. Elle touche le corps de Catherine.)*

Tu es dure. Tu as des muscles comme un garçon, des épaules sans creux. Et chaudes. On sent ta chaleur à travers la toile. Tu as une chemise dessous ? Des hanches. Ah ! c'est fait pour la fontaine, ça, c'est prêt pour l'eau. Tu ne te serres pas ? Non, de belles hanches, ma fille. On ne dirait jamais que ça puisse s'arrondir avec tant de volonté. Et je n'avais jamais vu tant de volonté que dans les tiennes. Tu dois avoir de beaux seins larges. *(Elle met sa main en coquille sur un sein de Catherine.)* Et sensibles. C'est bon signe, ça.

Silence, elle se rassoit.

Dis-moi, il a pris le portrait de son père ?

CATHERINE : Oui.

MADAME DELPHINE : Tu l'as vu ?

CATHERINE : Oui.

MADAME DELPHINE : Tu l'as regardé longtemps alors ?

CATHERINE : Oui.

MADAME DELPHINE : Tu es restée longtemps couchée par terre pour le regarder ? Par la chatière ? Mais dis-moi, cette chatière, elle était clouée, si j'ai bon souvenir ?

CATHERINE : Je l'ai déclouée.

MADAME DELPHINE : Quand ?

CATHERINE : Il y a du temps. J'ai laissé rien que le clou d'en haut.

MADAME DELPHINE : Ah !

CATHERINE : Oui.

MADAME DELPHINE : Et tu regardes ?

CATHERINE : Oui.

MADAME DELPHINE : Ma fille, tu devrais lisser tes cheveux un peu avec de la brillantine, ça leur donne une profondeur, un beau reflet. Essaye. Tu verras. Tu n'as pas de fichu ?

CATHERINE : Non.

MADAME DELPHINE : Achètes-en un. Quel jour sommes-nous ?

CATHERINE : Vendredi.

MADAME DELPHINE : Lève-toi de bonne heure et va attendre le colporteur. Il suit la route des cerfs,

tu sais, puis quand il est aux sources, il remonte toujours par le val-chaud, dans les pierrailles. On l'entend chanter. Il te suffit d'arriver sur les hauts de Bourne dès cinq heures. Dis-lui que tu veux un fichu comme le mien. Il t'en montrera. Je te donnerai les sous.

CATHERINE : Qu'est-ce qu'elles diront aussi ?

MADAME DELPHINE : Qui ?

CATHERINE : Les autres deux.

MADAME DELPHINE : Si tu l'aimes, qu'est-ce que ça peut te faire qu'elles disent ?
(*Silence.*)

Je te ferai voir comment on met le fichu sur la peau, sans cette chemisette. C'est bon pour moi qui passe ; mais toi, sur la peau. Les bras nus. On le serrera juste un peu là derrière sur cette taille d'osier. Tu es toute en fleur, Catherine.

CATHERINE : Il va partir.

MADAME DELPHINE : Tu vas le laisser partir ?

CATHERINE : Oui.

MADAME DELPHINE : Catherine, écoute-moi. Ecoute-moi bien, ma fille : Aubert, c'est mon fils. Il a ma nature. Je sais que son père a eu beaucoup d'influence sur lui, je sais. Ils allaient toujours ensemble par les collines, les bois. C'est Aubert et son père qui ont fait à eux seuls le chemin de Baumas. Il mettait le petit devant lui sur la selle. Après, il a préparé pour lui le petit cheval. Un peu avant le malheur, ils s'en allaient encore tous les deux du côté de l'étang, tous les deux seuls, je sais, et c'est pour ça qu'il est dressé contre Maître Antoine. Mais approche-toi, viens ici tout près. Aubert, c'est ma nature. Ce que je sens, il le sent. Je connais ce qui peut être sa domination. Tu es belle, Catherine. Souviens-toi de ça. Si tu l'aimes, il n'y a pas de sacrifice.

CATHERINE : Je le laisse partir parce qu'il a raison.

MADAME DELPHINE

: Non.

CATHERINE : Il a raison.

MADAME DELPHINE : Tu es un enfant comme lui.

CATHERINE : L'étang, Madame, les bois, la petite, toute petite fontaine là-bas sous les osiers. Tout à l'heure, un grand vol de canards virait contre la fenêtre. J'écoutais chanter les pluviers. Et les geais. Et le grand chêne plein de mésanges.

MADAME DELPHINE : Il vous a tous pourris.

On entend là-haut une porte se fermer.

Le voilà.

Pendant que le pas descend l'escalier, Catherine s'en va sur la pointe des pieds.

SCÈNE IV

MADAME DELPHINE, AUBERT

MADAME DELPHINE : Bonjour Aubert.

AUBERT : Bonjour. J'ai entendu que tu étais là. Je veux te parler à toi d'abord. A toi toute seule.

MADAME DELPHINE : Oui, j'étais avec Catherine. Tu as vu comme elle est belle ?

AUBERT : Oui.

MADAME DELPHINE : Je le lui disais. Ça m'a frappé ce matin. Ça m'a éblouie. J'en ai les yeux pleins de lunes d'or comme si j'avais regardé du soleil dans l'eau.

AUBERT : Tu te souviens des leçons de mon père ?

MADAME DELPHINE : Fils, je me souviens du père tout entier, des leçons et de tout ce qui n'était pas leçons, mais courant de vie. Ses gestes, ses paroles ; quand il se baissait de son cheval pour te relever : « Houpe, fiston ! »

AUBERT

: Alors, il faut mieux te souvenir, ma mère, et tout comprendre. Ne pas comprendre seulement ce qui était sa douceur et sa tendresse (dont nous avons tous les deux profité, toi plus que moi encore). Mais comprendre aussi ce qui était sa joie, son orgueil, ce qu'il savait du monde.

MADAME DELPHINE : Oui, mon petit, je ne demande pas mieux. Il y a bien longtemps Aubert, que tu ne m'as donné le plaisir que tu me donnes ce matin. Te voir là, sage, avec ta raison, ta voix calme, sans cris, sans gestes ; t'entendre m'appeler « mère » comme tu m'appelais dans le temps...

AUBERT : C'était un homme, mon père. C'était un grand homme.

MADAME DELPHINE : Oui, mon petit.

AUBERT : C'était un homme : une bête, un cerf, tiens, voilà ce que je veux dire, solide et têtu comme un cerf, et ces larges yeux qu'il avait !... Quand nous montions à la colline du Fayard, à cheval sur le même cheval, nous arrivions au sommet sur pas plus gros qu'une table, le cheval mettait ses quatre sabots. Je me souviens, je dressais la tête et je regardais ; je sentais qu'il me serrait dans ses deux bras, plus qu'aux moments ordinaires. Il serrait les rênes en même temps. Ah ! ses yeux débordaient de la tête. Toute la terre se reflétait paisiblement dans ses yeux. Il regardait tout, il vivait de tout. Il respirait tout avec son large nez de bête.

MADAME DELPHINE : Il n'avait pas de large nez. Il avait un beau nez droit et régulier.

AUBERT : Tu sais comment il aimait notre domaine...

MADAME DELPHINE : Antoine l'aime aussi.

AUBERT : Oui, il l'aime, comme il t'aime toi, pour sa jouissance.

MADAME DELPHINE : Aubert !

AUBERT

: Oui, je dis. Tu as peur des mots ? C'est avec ça qu'on fait la vérité. Si l'on dit l'un pour l'autre, ça n'est pas juste. Je dis celui qu'il faut : sa jouissance. Il veut faire avec notre terre ce qu'il a fait de toi : tout dévaster. Ah ! laisse-moi parler, maman. Laisse-moi. Je veux te parler à toi toute seule et bien te dire, et tout te dire pour que tout soit expliqué entre nous deux. Tout dévaster. Il me souvient de toi, aussi. Quand nous allions tous les trois aux fontaines blanches, tu criais, tu battais des mains, tu sautais comme on saute à la corde. Maintenant, tu ne sais même pas que le gros marronnier est à moitié brûlé par la foudre. Tu n'as plus que tes quatre murs.

MADAME DELPHINE : J'ai la vie qui me plaît, Aubert.

AUBERT : Bon.

MADAME DELPHINE : Tu es rongé d'injustice. Tu ne comprends plus rien qu'à travers ta maladie d'injustice.

AUBERT : Savoir si ça n'a pas plutôt affiné la peau, cette maladie-là, et que je sente mieux au moindre vent si c'est le goût de violette ou de pourriture.

MADAME DELPHINE : Ce qu'Antoine a fait...

AUBERT : Maître Antoine.

MADAME DELPHINE : Antoine. Je dis Antoine, moi.

AUBERT : Toi, la toute première, tu devrais dire : Maître Antoine. Il est d'abord ton maître à toi, au fond de toi, où il s'est attaché de toutes ses racines comme un chêne. Il est planté dans toi droit et profond. Tu vis dans son ombre. Si tu bouges, c'est parce qu'il a bougé, lui, au fond de toi. Si tu dis qu'il fait du vent, c'est que tu l'as senti craquer dans toi. Si tu dis qu'il pleure, c'est que tu as entendu la pluie tomber sur lui, glisser sur lui. Et tu dis qu'il fait beau quand tu sens qu'il se gonfle

en toi. Il est ton maître. Il faut qu'il soit ton maître d'abord pour être le maître du reste. Il savait bien où il fallait planter la racine. Il est le maître de tout ici. Sauf de moi.

MADAME DELPHINE : Dévoré d'injustice. Dévoré comme un amandier qui étouffe sous le lierre. Il ne va plus rester de toi que du bois mort.

AUBERT : Je fleurirai seul au contraire.

MADAME DELPHINE : Aubert, comment fais-tu pour ne pas comprendre que ce qu'il a ordonné, l'œuvre de sa tête et de ses mains c'est la sagesse, l'équilibre, la raison, la vie ! Et pourquoi ne pas comprendre, Aubert, mon petit garçon, qu'il m'aime bien, tout simplement, et que je l'aime... bien, tout simplement...

AUBERT : Parce qu'il dévaste tout, comme un orage.

MADAME DELPHINE : Il n'a rien dévasté, au contraire.

AUBERT : Ma mère, nous perdons un temps qui me fait besoin. Tout ce que je veux dire, c'est qu'avec mon père, tu comprenais ce que te montrait mon père. Avec Maître Antoine, tu comprends ce que te montre Maître Antoine. On ne pourra pas s'entendre toi et moi. Tu es une femme. C'est le mâle qui fait de toi ce que tu es. Je ne t'ai pas dit ce que je voulais te dire, mais ce que je voulais garder pour moi, je te l'ai dit. Puisque tu as du goût pour l'équilibre, ça fait le compte.

Il remonte l'escalier quatre à quatre.

SCÈNE V

MADAME DELPHINE, *appelant*. Catherine ! Catherine !

Venant du dehors, entre Maître Antoine.

MAÎTRE ANTOINE : Ce n'est pas Catherine. C'est moi. Bonjour, Delphine.

MADAME DELPHINE : Bonjour Antoine.

MAÎTRE ANTOINE, *la prenant par les épaules, la serrant contre lui*. Bien dormi ?

MADAME DELPHINE : Et toi ?

MAÎTRE ANTOINE : Oui.

MADAME DELPHINE : Levé de bonne heure ?

MAÎTRE ANTOINE : Quatre heures. Une grosse envie de pousser ta porte et d'aller un peu me mettre dans ton chaud. Et puis, j'ai dit : Elle dort.

MADAME DELPHINE : Je me serais réveillée de bon goût.

MAÎTRE ANTOINE : J'ai eu tort ?

MADAME DELPHINE : Tu as eu tort.

Catherine entre.

CATHERINE : Madame ?

MADAME DELPHINE : Non, ma fille, j'ai réfléchi. Va seulement demander à Joseph s'il a pensé à mettre du sel dans la jattée des petits cochons.

Catherine sort.

MADAME DELPHINE : Tu vois, mon grand, je pense à ce que tu dis. Tu as bu ton café ?

MAÎTRE ANTOINE : Oui, je le boirai bien encore une fois.

MADAME DELPHINE : Je vais t'en chercher.

MAÎTRE ANTOINE : J'irai assez moi.

MADAME DELPHINE

: Non, reste là, repose-toi, ça me fait du bien de me bouger le sang.

Elle sort.

Resté seul, Maître Antoine se carre lourdement dans le grand fauteuil, pose ses bras sur les appuis et allonge ses jambes. Il regarde lentement tous les murs en virant doucement la tête. Il tapote du creux des mains le bois du fauteuil.

MAÎTRE ANTOINE : Allons, ça va.

On tape à la porte.

Entrez !

Quatre ouvriers à la porte.

LES OUVRIERS : Salut !

MAÎTRE ANTOINE : Salut. Avancez un peu ici dedans.

Ils entrent.

Vous êtes combien ? Quatre. Où est celui qui fait marcher le tracteur ?

UN OUVRIER : Moi, je le fais marcher.

MAÎTRE ANTOINE : Et la défonceuse ?

UN OUVRIER : Moi.

MAÎTRE ANTOINE : Bonhomme ! Vous êtes venu de plein aise, ou bien...

UN OUVRIER : Non, pas de plein aise ; s'en faut de beaucoup.

MAÎTRE ANTOINE : A cause ?

L'OUVRIER : On avait tout contre.

MAÎTRE ANTOINE : On peut rien avoir contre quand la tête veut.

L'OUVRIER : Savoir !

Madame Delphine entre avec la tasse de café.

MADAME DELPHINE : Je dérange ?

MAÎTRE ANTOINE : Non, Delphine. Ça sera bon que tu écoutes un peu, d'autant que j'ai besoin d'être bien avisé sur tout et tu comptes, toi, dans tout ça. Donne.

Il prend la tasse.

MADAME DELPHINE : Deux morceaux de sucre et un peu de rhum.

MAÎTRE ANTOINE : Merci, ma grande.

Il boit.

MAÎTRE ANTOINE : Alors tu disais...

L'OUVRIER : Je disais : savoir ! Ça fait pas toujours un compte rond, les prévoyances. On est parti de bon allant. Ça n'a commencé qu'en vos bornes. C'est bien à vous cette première colline si bien fourrée qu'on dirait un chien-mouton ?

MAÎTRE ANTOINE : Oui.

L'OUVRIER : Ça a débuté là.

MAÎTRE ANTOINE : Quoi ?

L'OUVRIER : Ça dérapait.

MAÎTRE ANTOINE : Le tracteur ?

L'OUVRIER : Le tracteur.

MAÎTRE ANTOINE : Alors, ça, si le tracteur dérape ! Avec les crampons ?

L'OUVRIER : Avec les crampons.

MAÎTRE ANTOINE : Alors ?

L'OUVRIER : Alors, on a pu marcher en faisant mâcher des branches de chêne. J'ai dit à Alphonse : « Coupe des branches. » Il en a coupé... On faisait prendre ça dans les patins ? Alors, ça ripait pas mal. Ça réussissait à lever sa bosse. On a fait comme ça le chemin.

L'ALPHONSE : Seulement c'est dégoûtant.

MAÎTRE ANTOINE : Quoi ?

L'ALPHONSE : Tout ce mâchurage-là. D'abord pour les branches. C'était un mal au cœur. Et puis pour la terre. Ça va bien en colline (et quand je dis : ça va bien, je veux dire : ça va pas bien) mais, en terre grasse, vous voyez ça, ce hachis.

MAÎTRE ANTOINE : Bon, mais dans tout ça, moi, je cherche toujours le bout de la raison, en tirant là-dessus tout le peloton vient. Dans tout ça, pourquoi ça dérape ?

L'OUVRIER : Pourquoi ? C'est bien simple. On fait l'outil pour la plaine. Ou bien pour un peu de montueux, si vous aimez mieux, mais on le fait pour une terre qui a de l'assise. En parlant d'assise, je veux dire au moins 80 de gras, et puis dessous du poudingue. Alors, là ça mord et ça résiste. Ici vous pensez bien que moi aussi j'ai cherché le pourquoi – j'ai gratté avec le pied, ça tenez, quatre doigts, et tout de suite du tuf. Alors.

MAÎTRE ANTOINE : Alors quoi ?

L'OUVRIER : Alors, le tuf...

MADAME DELPHINE, *voyant que la tasse vide gêne Antoine*. Donne, mon grand.

MAÎTRE ANTOINE : Ecoute, c'est important ce qu'il dit.

L'OUVRIER : Le tuf, voilà ce qu'il fait, le tuf. Le tuf, sauf votre respect, il bave une sorte de petite bave froide (*il explique avec les gestes de sa main*) ça reste dessus. Le gras, surtout s'il y en a peu, il est sur ça comme un soulier sans clou sur du lard... Tant plus on appuie, tant plus ça glisse. Si on force, ça se déchire. J'ai vu des terres, moi, vingt jours de travail, il ne restait plus un lambeau de gras, plus que le tuf, le noyau. (*Silence.*) Ah ! quand ça veut, la terre, ça a plus de méchanceté que tout le ciel réuni. Et vienne la pluie...

MAÎTRE ANTOINE : Bon ! Approchez ce banc, asseyez-vous là, tous les quatre.

Vous êtes arrivés ? Oui. Bon. Vous avez mis vos machines sous le hangar ?

L'OUVRIER

: Oui.

MAÎTRE ANTOINE : Bon. Alors, maintenant, je vais vous dire ce que je veux faire. Vous avez vu le val, d'ici au clos des Chats ?

L'OUVRIER : Où c'est le clos des Chats ?

L'ALPHONSE : Là où quand on est passé les arbres criaient comme des petits Chats. Je te l'ai dit.

MAÎTRE ANTOINE : Ah ! tu as entendu ?

L'ALPHONSE : Certes ! Pour des choses comme ça !

MAÎTRE ANTOINE : Ça vient de ce que tous les trembles sont fendus plein cœur.

L'ALPHONSE : Ça ou le reste.

MAÎTRE ANTOINE : Donc, tu vois le val. D'un côté, colline de Chabre. De l'autre côté, colline des Courlis. Au fond, Barre de Saint-François. C'est les noms. Alors, d'abord, je dis d'abord : défoncer tout ça.

L'OUVRIER : Répétez un peu.

MAÎTRE ANTOINE : Colline de Chabre.

L'OUVRIER : Défoncer tout ça ?

MAÎTRE ANTOINE : Oui.

L'OUVRIER : Collines ?

MAÎTRE ANTOINE : Oui. (*Silence.*) C'est tout ce que tu dis ?

L'OUVRIER : Oui. Je dis : bon. On verra ça après.

MAÎTRE ANTOINE : C'est tout en genêts et en petits genévriers ; ça les arrachera bien, ta mécanique ?

L'OUVRIER : Oh ! question d'arracher, ça arrachera.

CELUI DE LA DÉFONCEUSE : Il y a des arbres.

MAÎTRE ANTOINE : On les coupe pendant que vous défoncerez les fonds.

L'ALPHONSE : C'est des chênes.

MAÎTRE ANTOINE : On les fera sauter à la poudre.

L'OUVRIER : Alors, tout rasibus ?

MAÎTRE ANTOINE

: Tout.

L'OUVRIER : Je demande excuse, j'ai pas à entrer dans vos intentions, mais en parlant, on parle. C'est pourquoi faire ?

MAÎTRE ANTOINE : Il n'y a guère à parler, c'est dit, c'est dit, mais j'aime qu'on prenne goût à ce qu'on fait et pour ça, faut savoir. Donc voilà. Les fonds, tu les défonces à 90 : c'est pour l'orge. Les hauts, tu les défonces à 60 : c'est pour du blé noir sur les plans et des truffières sur les pentes.

L'OUVRIER : Bon.

MAÎTRE ANTOINE : Tu as quelque chose à dire ?

L'OUVRIER : Non.

MAÎTRE ANTOINE : Je le vois.

L'OUVRIER : Non.

MADAME DELPHINE : Dites-le. Ici, vous savez, on est pour s'entendre.

L'OUVRIER : Non. J'ai rien à dire.

MAÎTRE ANTOINE : Eh, ce n'est pas pour s'entendre sur ça, Delphine. C'est tout vu, c'est tout entendu ; je sais ce que je fais.

MADAME DELPHINE : Oui, mon grand.

L'ALPHONSE : Pour ce qui est des fonds, c'est bien une fontaine, là-bas sous la poignée des saules.

MAÎTRE ANTOINE : Oui.

L'ALPHONSE : Et un ruisseau, ce long pissotis de fleurs jaunes.

MAÎTRE ANTOINE : Oui.

L'ALPHONSE : Et un étang là-bas dans les vernes où on entend les canards.

MAÎTRE ANTOINE : Oui.

L'ALPHONSE : Alors ?

MAÎTRE ANTOINE : Alors, il ne faut pas long à la pioche, pour creuser au fil de la fontaine jusque là-bas au fond, à la veine, et d'y mettre une dalle sur la gueule. Elle trouvera bien d'autre chemin par là-dessous. Le ruisseau près, on l'aplanit. L'étang, avec le déblai des collines, on le comble. Avant, on le saigne d'un bon saignement vers le torrent de Blaye. Et puis on vide les déblais dedans.

CELUI QUI N'A ENCORE RIEN DIT : Foutre !

L'OUVRIER : On sera combien pour ça.

MAÎTRE ANTOINE : Six, moi sept. (*Il se tourne vers Delphine.*) Sept, Delphine, parce qu'Aubert...

MADAME DELPHINE : Oui, mon grand, sept.

L'OUVRIER : Bon, somme toute s'agit de tout dévaster ?

MAÎTRE ANTOINE : Quoi dévaster ?

L'OUVRIER : Non, je dis ça rapport à l'ombre et à l'eau. Tout refaire, quoi ?

MAÎTRE ANTOINE : Oui, tout refaire.

MADAME DELPHINE : Vous avez mangé ?

Les quatre ouvriers se dressent ensemble.

L'OUVRIER : On refuse pas, Madame.

MADAME DELPHINE : Alors venez. (*Arrêtant son élan et tournée vers Antoine.*) Si rien ne souffre ?

MAÎTRE ANTOINE : Non, rien.

SCÈNE VI

MAÎTRE ANTOINE, *seul*

MAÎTRE ANTOINE, *après un moment de silence où il tapote doucement les bras du fauteuil.* Non, rien.

On entend de nouveau, là-haut, une porte qui se ferme, puis quelqu'un qui descend lentement l'escalier.

SCÈNE VII

Aubert apparaît, descendant l'escalier avec sa charge : deux musettes, le sac au dos, sa houppebande jetée sur son épaule gauche, un bâton pendu à son poignet droit par un lacet de cuir. Maître Antoine ne le regarde pas ; le front bas, il dit seulement :

MAÎTRE ANTOINE : Non, ça va marcher.

AUBERT, *devant lui*. Ça commence à peser rudement le massacre, hé ?

MAÎTRE ANTOINE, *réveillé*. Quoi ? Quel massacre ?

AUBERT : Celui-là que tu prépares, celui des arbres et de la terre. Je ne parle pas de l'autre. Elle pouvait se défendre. Mais celui-là, ça pèse ?

MAÎTRE ANTOINE : Quoi ? Quel autre ?

AUBERT : C'est clair. Je ne t'ai jamais parlé, je l'ai gardé tout bien profond, je t'ai laissé faire avec elle ce que tu as voulu. Elle en porte le responsable avec toi, toute seule.

MAÎTRE ANTOINE : Jaloux ?

AUBERT : Pas de la jalousie que tu crois. Ça me fait mal quand on se lave les pieds dans la cuvette, voilà tout. Il y a des seaux pour ça.

MAÎTRE ANTOINE : Tu te crois le seul propre ?

AUBERT : Non, d'autres aussi, avant moi.

MAÎTRE ANTOINE : Toi et ta famille, je veux dire. Tu crois que je n'ai pas le droit comme tous ? Tu crois que je suis fait d'autre viande ? Si tu as la force de prendre, prends et c'est à toi. J'ai pris et c'est à moi.

AUBERT : Je t'ai dit, elle en sera la responsable.

MAÎTRE ANTOINE : Elle m'aime.

AUBERT

: Bon.

MAÎTRE ANTOINE : Elle sait ce que je vau.

AUBERT : Bon.

MAÎTRE ANTOINE : Elle est d'accord avec moi pour tout (*à voix plus sourde*), à croire qu'elle a été faite pour moi et non pour un autre et que rien ne compte d'autre que moi et que rien n'a été avant moi.

AUBERT, *criant*. Bon, ne parle plus. (*Plus bas.*) Je ne t'ai pas parlé d'elle, je ne te parlerai jamais d'elle. Elle sera responsable du compte le jour du règlement.

SCÈNE VIII

Entre Madame Delphine.

MADAME DELPHINE : On parlait fort.

MAÎTRE ANTOINE : Non.

MADAME DELPHINE : Je l'entendais du fond de la cuisine. Où vas-tu, mon petit ?

AUBERT : Je pars.

MAÎTRE ANTOINE : Où.

AUBERT : Je me commande.

MADAME DELPHINE : Il ne faut pas partir, Aubert. Il ne faut pas me laisser. Tu as

été dur pour moi et tu t'es renfermé en toi-même, et je n'ai jamais de toi des choses bonnes.

AUBERT : Je me suis pendu à ton cou, maman.

MADAME DELPHINE : Quand tu étais tout petit enfant, oui ; plus depuis que tu es homme. Je ne sais pas, moi, que tu es un homme. Laisse-toi faire, mon petit. J'ai besoin de ta tendresse. On n'a pas tout coupé avec le ciseau.

AUBERT

: Si.

MAÎTRE ANTOINE, *il parle calmement*. Je ne comprends pas. Il vient de descendre, juste sur le moment, avec ses paquets. Je n'ai pas encore eu le temps de demander : où vas-tu, Aubert ?

AUBERT : Je t'ai dit : ça me regarde.

MAÎTRE ANTOINE : D'accord. Je ne te demande pas ça pour te gêner. Tu es assez grand garçon pour savoir ce que tu as à faire, et tu le sais. Je veux seulement savoir.

AUBERT : Je ne dirai pas où je vais.

MAÎTRE ANTOINE : Bon. Alors, pourquoi pars-tu ? Ta mère et moi nous avons...

AUBERT : Non, vous n'avez pas. (*Silence.*) Tout compte fait, c'est peut-être justice. Je crois que ça va être bon de dire un coup tout ce qu'on veut.

MAÎTRE ANTOINE : C'est mon avis.

MADAME DELPHINE : Laisse ton bâton, mon petit.

AUBERT : Ne t'inquiète pas, je ne l'ai pris que pour m'aider à marcher.

MAÎTRE ANTOINE : Je te le conseille.

Et il se dresse lentement.

AUBERT : Tu viens de me demander où je vais. Je t'ai répondu, c'est mon affaire. Ça te met à ton aise. Je vais te poser une question, moi aussi. Tu es libre de répondre pareil.

MAÎTRE ANTOINE : Parle.

AUBERT : Qu'est-ce que tu vas faire ici ?

MAÎTRE ANTOINE : Où ?

AUBERT : Dans le domaine.

MAÎTRE ANTOINE : Ce n'est un secret pour personne. Tu as regardé sous le hangar. Tu as vu le coutre à vapeur. Je vais faire payer ce qui ne paye pas. A quoi nous sert ce grand vallon. La fontaine ? L'eau a le goût de fer. Et nous avons assez de puits.

L'étang ? Ça nous empoisonne d'oiseaux. Je vais faire donner des sous à ce qui n'en donne pas.

AUBERT : Le voilà, ton grand souci. Tu as des sous jusqu'à la gueule. Tu en craches.

MAÎTRE ANTOINE : Non, ce n'est pas le grand souci. Ça donnera des sous par surcroît, mais l'affaire est plus profonde.

AUBERT : Je le sais, mais c'est donc un poison les oiseaux ?

MAÎTRE ANTOINE : Oui.

AUBERT : Ça te brûle, tous ces beaux arbres ?

MAÎTRE ANTOINE : Oui.

AUBERT : Ça t'inquiète quand la fontaine parle ?

MAÎTRE ANTOINE : Non. Ça m'embête. Pourquoi veux-tu que ça m'inquiète ?

AUBERT : Plus fort que toi.

MAÎTRE ANTOINE : Non, pas plus fort. J'en ai maté d'autres, de terres. Mais tu as peut-être touché l'endroit où l'affaire s'attache. Tu l'aimes, la terre. Moi aussi. Voilà une partie de la chose. Tu l'aimes d'une façon, moi d'une autre. Voilà le reste.

AUBERT : Les oiseaux, ça donne une grande chaleur. Les arbres sont beaux. La fontaine, c'est comme une fille vivante.

MADAME DELPHINE : Ton père...

AUBERT : Oui, mon père, et puis ce que j'ai compris par moi-même.

MAÎTRE ANTOINE : Moi, je la crève ! Savoir, au bout du compte, lequel des deux elle aime mieux ? Si elle n'aime pas mieux mon poids que le tien. Tout à l'heure je suis allé passer la main sur le tranchant du grand soc. Une lame de cette hauteur ! Droite comme un rai de soleil ! Ça va entrer comme dans du beurre. J'en ai maté, je te dis, j'en ai maté, j'en ai fait beugler sous mes sabots. Et des plus libres que la tienne. Plus fort que moi ? Tu vas le voir à l'œuvre, l'Antoine. Je vais te la domestiquer, moi. Longtemps qu'elle a envie d'un bon coup de poigne. Je crois qu'elle l'a trouvé, son patron, cette fois.

MADAME DELPHINE : On dirait que vous vous disputez une femme.

AUBERT : Peut-être !

MAÎTRE ANTOINE : Sûr. Sûr qu'on se dispute une femme, Delphine. On se dispute plus que ça, ma grande, mais ça peut s'appeler femme, si on veut.

MADAME DELPHINE : Je ne sais pas, je ne comprends pas, j'ai peur que tout recommence.

MAÎTRE ANTOINE : Quoi ? De quoi as-tu peur ?

MADAME DELPHINE : Du temps ancien.

AUBERT : Ma mère, je suis là, et j'écoute. Je n'ai pas à donner de conseil, mais va doucement si tu dois parler de mon père.

MADAME DELPHINE : Le temps ancien, Antoine ! Tu ne peux pas savoir... Tu ne peux pas savoir, Aubert, ni l'un, ni l'autre, parce que vous êtes des hommes. Vous ne pouvez pas savoir ce que j'ai appelé, appelé, appelé et qui n'est pas venu. Vous ne pouvez pas savoir ce que nous, femmes, nous appelons de toute notre faim, de toute notre force. *(Elle se passe la main dans les cheveux, comme égarée, elle regarde les deux hommes, l'un après l'autre. A voix basse, triste et brisée :)* Qu'est-ce que je vous dis là ? Pourquoi ? A quoi ça sert ? Je sais bien que vous ne pourrez pas le comprendre. Et pourtant je vous aime tous les deux.

AUBERT : Ma mère !

MADAME DELPHINE : ... Tous les deux, oui, Aubert, je peux lui dire aussi que je l'aime à celui-là.

AUBERT : Tais-toi !

MADAME DELPHINE : Non, il n'y a pas de mal. Il y a du mal dans toi parce que tu es un homme, mais moi je sais que j'ai le droit et

que c'est juste. Et que j'ai fait en toute justice, parce que quand ton père est mort, je suis restée vivante. Tout simplement.

AUBERT : Vivante pour garder le goût de sa vie à lui, vivante pour savoir et tous les jours savoir qu'il a été ton homme et ton soutien et qu'il t'a ensemencée...

MAÎTRE ANTOINE : Voilà.

Silence.

MADAME DELPHINE : Vivante pour vivre, Aubert, tout simplement.

AUBERT : Il faut que je parte.

MAÎTRE ANTOINE, *doucement*. Oui, garçon, il faut que tu partes. Tu vois, je te parle sans colère. Il n'y a pas besoin de colère. Ce qui s'est passé ici, c'est la loi. Ne pense ni à ton âge, ni à ce que tu appelles ton droit, ni à ce que tu appelles ta mère. Ne pense pas à mon âge, à moi. Je suis arrivé ici. J'ai trouvé des arbres, de la terre, une maison, une femme. J'ai eu envie de cette terre, de cette femme. Toi, tu avais tout ça, pourquoi ? Parce que ton père avait couché avec cette femme et t'avait fait avec elle. Qu'est-ce que ça prouve ? J'ai tout pris, et c'est tout à moi. Il n'y a pas place pour deux. Et si je te parle doucement, posément à te faire entendre raison, c'est parce que tu viens de dire le mot qui éclaire.

MADAME DELPHINE : Quoi ?

MAÎTRE ANTOINE : Ensemencée !

Silence.

MADAME DELPHINE, *comme en elle-même*. Non, non. Comme c'est loin, là où ils sont.

AUBERT : Il l'a ensemencée, elle.

MAÎTRE ANTOINE : Il n'y a pas que celle-là de semence.

AUBERT

: Elle m'a fait.

MAÎTRE ANTOINE : Et tu es sorti d'elle. Moi, ce que je sème, ça reste. Celle-là de semence, dont tu parles, ne crois pas que ton père seul en avait la grange. Si j'avais voulu, elle aurait porté de moi aussi. Ecoute, petit, et ne te flatte pas si je te dis petit, c'est parce que je vais t'apprendre quelque chose : je suis le maître.

AUBERT : Je sais. Tu veux que je t'apprenne quelque chose, moi aussi ?

MAÎTRE ANTOINE : Si c'est possible.

AUBERT : Je ne suis pas le maître. J'aime, pas plus.

MAÎTRE ANTOINE : Qu'est-ce que ça veut dire.

AUBERT : Tu n'es jamais monté au sommet de Baumas ?

MAÎTRE ANTOINE : Non.

AUBERT : Dommage, tu aurais vu. Tu aurais vu sous toi tout le domaine, notre terre. La terre, et là-bas, dans les fonds bleus, la terre des autres. Là-bas, là-bas, au fond, on fait du blé, il est peut-être juste qu'on fasse du blé. Ici, ici, entre les longs rebords de nos collines, c'est une jattée épaisse d'arbres paisibles, d'oiseaux, de sources fraîches. Dans l'ordre, il était dit que l'odeur des tilleuls fumerait de nos tilleuls, de tes tilleuls ; que le ruisseau de Blaye viendrait de notre étang, et que les hirondelles du village bâtiraient leurs nids avec le mortier vert de ces sèves d'arbres. De ce que toi tu dis *mes arbres*. Je suis l'ami de tout ça. Toi tu veux raser

ce qui existe et semer des graines pour ton plaisir. Tes graines, tes arbres, ta terre, ta femme ! Tout arracher ce qu'est la nature naturelle et lancer tes graines à toi. Asservir ? Je suis le maître. Voilà tout ce que tu sais dire.

MAÎTRE ANTOINE : Ça dit beaucoup.

Silence. Maître Antoine passe le bras autour de la taille de Madame Delphine et la serre contre lui. Ils sont deux en face d'Aubert, tout seul. Delphine serre Maître Antoine à la taille. Aubert regarde autour de lui. Il est seul.

AUBERT : Ça dit beaucoup, mais pas tout. Je te préviens, Maître Antoine, je vais défendre tout ça, tout ce qui peut être sauvé encore, tout ce qui mérite qu'on le défende contre toi.

MAÎTRE ANTOINE : Avec quoi, petit ?

AUBERT : Avec rien.

MAÎTRE ANTOINE, *il fait tourner Delphine comme pour aller vers la porte.* Viens, ma grande. Allons un peu dormir tranquilles.

AUBERT : D'un plus gros sommeil que tu crois.

Maître Antoine et Delphine marchent vers la porte, lentement. Avant de sortir, Delphine tourne la tête.

MADAME DELPHINE, *elle crie.* Mon petit !

D'un coup d'épaule, Maître Antoine la force à regarder la porte vers laquelle ils s'avancent. Elle parle en marchant.

Aubert, couvre-toi. Prends des mouchoirs. Mets tes souliers. Prends ton cabas, n'aie pas froid.

Maître Antoine la fait passer devant lui. Il se retourne alors, il emplit la porte.

MAÎTRE ANTOINE : On va pouvoir dormir tranquilles.

AUBERT : Tranquilles, et très longtemps.

Maître Antoine sort.

SCÈNE IX

Pendant qu'Aubert regarde ses paquets, Catherine entre de la porte de droite et le regarde.

AUBERT, *sans la regarder.* Catherine.

CATHERINE : Oui.

AUBERT : Monte à la chambre de Maître Antoine. Sa veste de chasse est pendue. Fouille dans la poche de gauche. Prends son paquet de tabac. Et tu me l'apportes.

Catherine va aux escaliers et commence de monter.

AUBERT : Le papier à cigarettes, aussi.

Il la regarde monter.

SCÈNE X

AUBERT, *prend la guitare*. Prends la guitare, mon vieux, les soirs sont longs. Il faut que je me fasse donner des allumettes.

Il tape du doigt sur trois notes du registre grave : Silence. Catherine descend l'escalier. Aubert tape encore une fois sur le si bémol.

SCÈNE XI

AUBERT CATHERINE

AUBERT : Catherine, ça ne te rappelle rien ce son-là ?

Il tape encore une fois sur la note.

CATHERINE : On dirait quand l'orage va commencer.

AUBERT : Oui, qu'il est là-bas dans le vallon du Largue, et qu'il se dresse.

CATHERINE : Et qu'il dépasse doucement la colline avec sa tête bleue en beuglant un petit coup comme ça. Voilà le tabac et le papier à cigarettes.

AUBERT : Merci Catherine. Il me faudrait aussi des allumettes. Beaucoup.

Catherine sort une boîte d'allumettes de cuisine de la poche de son tablier.

CATHERINE : En avez-vous assez de celles-là ?

AUBERT : Oui, merci. Dis-moi, Catherine, tu te plais ici ? Tu ne languis pas après les villages ?

CATHERINE : Non, Monsieur Aubert.

AUBERT : Ça devait être gentil de danser au Bal de Corbières ?

CATHERINE : Nous étions sept filles à la maison, et puis trois petits garçons qu'il fallait moucher des deux côtés, et moi l'aînée.

AUBERT : Tu préparais tout ça de tes mains ?

CATHERINE : Oui, Monsieur Aubert.

AUBERT : Ta mère ?

CATHERINE

: Elle était morte de tout ça, vous comprenez bien.

AUBERT : Ton père ?

CATHERINE : Il est berger.

AUBERT : J'aurais dû te demander ça depuis longtemps, et à dire vrai, Catherine, il y a longtemps que je voulais te le demander. Seulement ça n'était pas commode. Comprends-moi. On a pris l'habitude de m'appeler ici Monsieur Aubert ; ça m'a enlevé le pouvoir de parler gentiment.

CATHERINE : Vous parlez toujours gentiment.

AUBERT : Voilà : je t'ai vue un jour, près de la fontaine. Un dimanche après-midi. Tu avais fait une couronne avec des ronces et tu l'avais posée sur l'eau. Ne baisse pas la tête, Catherine, je fais aussi ces choses-là.

CATHERINE : Je sais, Monsieur Aubert. Je vous ai vu quand vous alliez arroser la petite hysope en portant de l'eau dans votre bérêt.

AUBERT : C'est toi, Catherine, qui a fait ce petit nid d'osier, où pas plus tard qu'hier, j'ai vu dormir une mère crapaud et ses trois petits ?

CATHERINE : Non, ça n'est pas moi.

AUBERT : Dis la vérité.

CATHERINE : Non.

AUBERT : La vraie vérité.

CATHERINE : Oui, c'est moi, mais...

AUBERT : Pourquoi ne voulais-tu pas le dire ?

CATHERINE : Des crapauds : j'ai fait ça sans y penser. Et puis, après, en y pensant. Des crapauds.

AUBERT : Il ne faut jamais penser, Catherine. C'est quand tu n'as pas pensé que tu as vu clair, c'est en y pensant que tout s'est troublé.

CATHERINE : Alors, ça n'était pas mal les crapauds ?

AUBERT : Rien n'est mal, quand on soigne. Je suis bien content que tu aies fait ça. Ecoute : il va te falloir soigner plus grande bête. Je pars.

CATHERINE : J'ai envie de vous dire qu'il faut rester.

AUBERT : Non, tu sais bien qu'il faut que je parte. Seulement, je voulais te dire deux choses, à toi, ou plutôt te dire une chose et te demander un service.

CATHERINE : C'est offert avec les mercis de l'offreuse, Monsieur Aubert.

AUBERT : Je pars parce que je veux défendre ma terre et que je serai plus libre.

CATHERINE : J'ai bien compris que l'orage allait venir.

AUBERT : Ecoute, Catherine, tu seras seule à savoir. Je m'en vais jusqu'à la Grotte de Chabre. Je resterai là. Tous les soirs, laisse la porte de la cuisine ouverte et prépare-moi à manger. Je viendrai le prendre.

CATHERINE : Je vous attendrai. Vous voulez quelques cigarettes ?

AUBERT : Des bleues ordinaires.

CATHERINE : J'en ferai prendre par le colporteur.

AUBERT : Et maintenant, Catherine, écoute-moi. C'est le plus important de tout. (*Silence.*)

Ça va être la bataille avec Maître Antoine. Seulement, lui, il a une grosse arme. Il a une femme. Ainsi il est mieux de l'équilibre. Tu ne réponds pas, Catherine ?

Silence. Aubert se charge de ses paquets.

CATHERINE : Je calcule. Je connais les chemins. Je peux faire l'aller-retour de Chabre en une nuit et il restera encore du temps.

AUBERT : Merci, Catherine. Il y a bien longtemps que je t'aime. Ouvre-moi la porte, chérie.

Il s'appuie de son bras gauche à l'épaule de Catherine. Ils vont tous les deux à la porte. Catherine l'ouvre et Aubert sort pendant que le rideau tombe.

ACTE II

La cuisine de la ferme. Un âtre. Une grosse marmite pendue à la crémaillère. Feu lent. Au fond, une porte qui donne de plain-pied dans la colline. A gauche, une grande table et un long banc de chaque côté. A droite, longue horloge et, à côté, une porte vers l'intérieur de la ferme.

SCÈNE I

CATHERINE

Elle porte un châle croisé pareil à celui de Mme Delphine. Elle relève le couvercle d'une grande marmite. Puis elle regarde l'horloge.

CATHERINE : Cinq heures ! On dirait que tout s'est détraqué ce coup-ci. Cet orage est monté tant épais qu'on n'y voit plus, déjà. Voilà à peine septembre cependant. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire, ce gros temps lourd, hors de saison.

Elle va regarder l'horloge.

C'est bien cinq heures ! Ça sent comme qui dirait le feu tassé. *(Elle écoute.)*

Ça ne bouge pas. Ça serre. *(Elle fait le geste avec sa main.)*

Ça serre sans compassion.

SCÈNE II

LE COLPORTEUR, *sur le pas de la porte.* Du monde à la maison ?

CATHERINE : Moi.

Il entre et ferme la porte.

LE COLPORTEUR : Un temps du tonnerre de Dieu.

CATHERINE : Qu'est-ce qu'il a d'autre ?

LE COLPORTEUR : Quoi, d'autre ?

CATHERINE : De plus que ce que je sens moi ici ; toi qui viens du large des collines.

LE COLPORTEUR : Rien. Rien d'autre, moi qui viens du large des collines. Rien, un goût de soufre comme si tu mangeais des allumettes. Une sacrée main de plomb qu'il nous met sur l'épaule, le camarade.

CATHERINE : Tu as les cigarettes ?

LE COLPORTEUR : Oui, cinq paquets.

CATHERINE : Le tabac gris ?

LE COLPORTEUR : Trois paquets.

CATHERINE : La pipe ?

LE COLPORTEUR : Oui, elle est courbe.

CATHERINE : Tant pis, donne.

LE COLPORTEUR : Il ne fumait pas tant que ça, dans le temps.

CATHERINE : Qui ?

LE COLPORTEUR

: J'ai rien dit.

CATHERINE : Le verre de vin, et l'assiette de soupe, à l'habitude, et l'abri quand le temps est lourd. Tout ça, de mes mains seules. Personne ne sait ici. Mais je croyais que ces grandes marches dans les arbres, ça t'avait donné du silence.

Un temps.

LE COLPORTEUR : Ça m'en a donné.

Il lui donne les paquets de cigarettes, de tabac, et la pipe.

Compte, ça fait vingt francs et sept sous.

Catherine relève sa jupe, fouille dans sa poche et paye.

CATHERINE : Voilà.

Un temps.

LE COLPORTEUR : Ça va le châle ?

Catherine qui marchait, s'arrête et le regarde, en silence. Un temps.

LE COLPORTEUR : Ma mère disait toujours que la méchanceté du bon Dieu, c'était la langue, la charnière de la langue et le mouvement de langue.

Silence. Catherine va vers l'âtre et arrange le feu.

CATHERINE : Oh ! ce temps me pèse aux reins comme un sac.

LE COLPORTEUR : Ils ont coupé le chêne ?

CATHERINE : Oui.

LE COLPORTEUR : J'ai pataugé dans les branches tout à l'heure.

CATHERINE : Ils l'ont renversé et puis laissé là.

LE COLPORTEUR : Les salauds.

CATHERINE : Les hommes font ce qu'on leur dit de faire.

LE COLPORTEUR

: Je peux parler ?

CATHERINE : Oui.

LE COLPORTEUR : Un salaud. Il n'y en a qu'un, mais il compte.

CATHERINE : Ce temps-là va en sauver pas mal d'arbres, pour quelques jours. J'avais beaucoup d'attirance pour celui-là, le grand.

LE COLPORTEUR : C'est à quelle heure qu'il est mort ?

CATHERINE : Au moment où le grand coup bleu a tonné, du côté de l'étang du Large.

LE COLPORTEUR : Et dis-moi, on l'a coupé salement comme les autres, à la poudre ?

CATHERINE : Oui.

Catherine dispose sur la table cinq grosses écuelles.

LE COLPORTEUR : Je suis pas riche. Mais un temps comme celui qui s'annonce,

je donnerai vingt francs pour qu'il soit passé.

SCÈNE III

MARTHE, *au seuil*. Catherine ! J'ai peur !

CATHERINE : De quoi ?

MARTHE : Je ne sais pas.

CATHERINE : Alors ?

MARTHE : Je n'irai pas fermer l'étable. Je n'irai pas toute seule. Je n'irai pas.

CATHERINE : Appelle Berthe.

MARTHE : Elle est allée au pigeonnier.

Voix de Berthe au-dehors.

Catherine ! Catherine !

Elle ouvre violemment la porte du fond et elle reste là à souffler.

BERTHE : Non ! Non !

CATHERINE : Qu'est-ce que vous avez donc dans la tête toutes les deux ?

LE COLPORTEUR : Je te dis vingt francs ; en or !

BERTHE, *comme Catherine s'approche d'elle*. Non, non, Catherine, ne me force pas. Je suis allée jusqu'au pigeonnier. Tous les pigeons tournent, tournent ; si tu entendais comme ils se plaignent, là-dedans !

On entend taper de grands coups contre le mur puis des hennissements de chevaux.

LE COLPORTEUR : Les bêtes, c'est cent fois moins bête que les hommes.

CATHERINE : Viens avec moi, Berthe, on va y aller. (*A l'autre servante qui n'a pas bougé :*)

Avance, toi Marthe, et marche. On y va toutes les trois, au pigeonnier d'abord, puis à l'étable. Allons, ensemble, je suis là. N'ayez pas peur.

Elles sortent.

SCÈNE IV

LE COLPORTEUR, *seul* : Ça ne va pas tarder à être en plein milieu. Le plus mauvais, c'est le silence. L'autre mauvais, c'est la lourdeur. Le pire, ce goût de poudre sous la langue. Tout à fait comme en 1908.

SCÈNE V

La porte de l'intérieur s'ouvre. Les quatre ouvriers agricoles entrent. Ils vont s'asseoir à la table sans parler.

LE COLPORTEUR : Salut. Ne parlez pas tous à la fois.

PREMIER OUVRIER : Tu es encore là, toi.

LE COLPORTEUR : Reproches ?

PREMIER OUVRIER : Pas aujourd'hui, avec ce temps.

DEUXIÈME OUVRIER : Où sont les femmes ?

LE COLPORTEUR : Elles ont des difficultés avec les bêtes. Paraît que ça ne va pas du côté des pigeons et des chevaux.

PREMIER OUVRIER : Et la soupe ?

LE COLPORTEUR : Tu penses à la soupe ?

PREMIER OUVRIER : J'ai besoin de sentir du chaud et du solide dans le ventre.

DEUXIÈME OUVRIER : Tu dis que les bêtes ça ne va pas ? Depuis qu'on a renversé l'arbre, ça a l'air de cafouiller dans les écuries.

LE COLPORTEUR : C'est vous qui avez coupé l'arbre ?

PREMIER OUVRIER : Oui, nous quatre, service commandé. Voilà, c'est dit, c'est fini, assez parlé de l'arbre. Cet arbre, depuis qu'il n'est plus planté droit, on l'a dans la tête. Assez. Oui, c'est nous quatre. Je veux la soupe, moi. Qu'on soit nourri, au moins.

LE COLPORTEUR : T'appelles ça gagner ta soupe, toi ?

PREMIER OUVRIER

: Non, mais puisqu'on l'a fait, qu'on mange.

DEUXIÈME OUVRIER : La vérité, c'est que d'abord, l'arbre est tombé du côté des étables et que tout le feuillage est appuyé maintenant sur le toit, et que ça doit faire craquer les étais, et que les bêtes doivent s'apeurer de ce bruit de foudre. Ou bien...

PREMIER OUVRIER : La vérité, c'est que tu fermes ta gueule. La vérité, c'est qu'au moins après, on s'en foute la paix les uns aux autres. Voilà la vérité.

SCÈNE VI

Voix des femmes dehors.

VOIX DE CATHERINE : Les hommes !

LES TROIS OUVRIERS, *se dressent.* Quoi ?

La porte s'ouvre. Paraît Catherine décoiffée, couverte de plumes blanches comme d'une neige. De la paille plein sa jupe et son corsage.

CATHERINE, *elle parle calmement.* C'est la grande colère. Mes pigeons se sont sauvés. J'en ai retenu tant que j'ai pu dans mes bras. Ils m'ont battue et griffée et je n'ai rien pu dire.

LE COLPORTEUR : Il n'y a plus rien à dire, ma fille.

CATHERINE : Je savais les mots pour les faire rester.

LE COLPORTEUR : Quelqu'un parle plus fort que toi.

PREMIER OUVRIER : Catherine ! Les pigeons, dis-moi : ils te connaissent bien les pigeons ; c'est toi qui leur donnais le grain.

CATHERINE

: Oui, toujours moi. Rien que moi. Ils me connaissent bien. Je levais la mère de dessus les couvées pour compter les petits. Elles n'ont jamais eu peur de moi. Ce soir c'était comme un dégoût.

PREMIER OUVRIER : Dégoût de toi ?

CATHERINE : De moi. (*Silence.*)

Dégoût de tout ça, ici, ça semble. Ils s'en allaient dans la nuit comme pour un coup de soif. On les entendait tourner là-haut dans la grande place vide que l'arbre a laissée. Je crois qu'ils sont partis vers les hautes collines.

Silence.

Oh, maintenant le pigeonnier est tout vide. J'ai appelé parce que je crois qu'il faut vite fermer l'étable si on veut garder les chevaux.

Coups dans le mur. Hennislements de chevaux. Tumulte de chaînes à côté.

La cavale blanche est déjà dehors. Elle reniflait la nuit.

On entend galoper un cheval.

Vite, vite.

Les trois hommes se précipitent vers la porte

et sortent avec Catherine.

SCÈNE VII

Tout le temps de cette scène on entend dehors des galops et des hennislements de chevaux, des ruades dans les portes et les mangeoires.

QUATRIÈME OUVRIER : Ça va servir comme un lavement à un râteau.

LE COLPORTEUR

: Tu vois juste.

QUATRIÈME OUVRIER : Sûr que je vois juste ; et pas d'aujourd'hui. J'ai dit un mot tout à l'heure ? J'ai bougé mon cul d'une ligne sur ce banc quand elle est venue crier ? C'est clair. C'est net. C'est recta. J'ai prévu ça depuis qu'on a écrit le A de la chose. Alors ? Eux autres ils ont discuté, avec le patron. Couper ou pas couper. Faire ou pas faire. Moi, je l'ai bouclée. Arracher ? J'arrache. Défoncer ? Je défonce. Casser la gueule à la source ? Je casse la gueule. Si t'es fou, c'est pas ma faute. L'emmerdement de ce que je faisais, je l'ai gardé en moi-même. Ça me tient aigre, mais ça fait clair. Du moment qu'on fait la saloperie, faut s'attendre à passer à la caisse.

LE COLPORTEUR : Mon avis sur tout ça, je l'ai dit tout à l'heure à la fille. Il y a un salaud, et un qui compte. Le chêne ! Tu peux pas savoir, toi. Tu arrives. J'ai dormi, moi, sous cet arbre. Et pourtant, le premier patron, c'était un homme qui te donnait le grenier à bras ouverts. Ça portera pas chance au domaine, crois-moi.

Silence.

QUATRIÈME OUVRIER : En attendant, toi qui as les bras longs, sers-nous la soupe.

Il tend son écuelle. LE COLPORTEUR : Oui, tant vaut prendre ça d'abord.

Il lui sert deux louchées de soupe. Il se sert aussi. Le bruit se calme. On entend une grande porte qui grince puis se ferme lourdement. Bruit de verrous, silence.

SCÈNE VIII

Les trois ouvriers entrent sans parler. Puis Berthe et Marthe, puis Catherine.

QUATRIÈME OUVRIER : Alors ? ça a marché ? Vous avez fait les mousquetaires ?

PREMIER OUVRIER, *il s'approche de l'âtre et fait le geste de se chauffer les mains.* La cavale blanche est partie. Rien à faire. Les pigeons sont là-haut sur Baumas. On les entend.

LE COLPORTEUR : C'est de froid que tu te chauffes ?

PREMIER OUVRIER : Non, c'est d'ennui.

Il déboutonne le col de sa chemise et il enlève sa veste. Berthe et Marthe enlacées sont allées se cacher dans le fond d'ombre, à droite.

CATHERINE : D'où vient que ces deux-là sont servis de soupe ? Qui vous a dit de vous servir ? qui vous a donné permission ? Qu'est-ce que cette main que vous avez portée sur la louche ? Alors, c'est la maison à tout le monde ici ?

LE COLPORTEUR : Avec ces pigeons et ces chevaux !...

CATHERINE : Il n'y a pas de pigeons et de chevaux. L'ordre doit rester l'ordre. C'est moi qui dis « A la soupe » et quand j'y suis pas, on m'attend. Voilà que vous vous hâtez, comme les bêtes. Qui vous a donné le courage ? Je me demande. Qu'est-ce qu'il y a donc de changé ?

Silence. Un coup de tonnerre sourd coule dans l'écho des vallons. Tout le monde est immobile... Delphine entre par la porte de droite.

SCÈNE IX

MADAME DELPHINE : Où est mon mari ?

CATHERINE : Je ne sais pas, Madame.

MADAME DELPHINE : Personne ne sait ?

Silence.

CATHERINE : Madame, les pigeons se sont envolés.

Silence.

CATHERINE : La cavale blanche a coupé la lanière avec ses dents et maintenant elle galope dans les collines en gémissant comme une petite fille.

MADAME DELPHINE : Où est mon mari ?

CATHERINE : J'ai eu trop de soucis avec les bêtes, Madame.

PREMIER OUVRIER : Il était avec nous quand le coutre a cassé.

MADAME DELPHINE : Il n'était pas blessé ?

PREMIER OUVRIER : Non, il a dit de morfiler le câble, et de le tourillonner, et de l'étouper à la paille. On l'a fait. Il a dit de préparer l'entaille de droit fil à la pioche. On l'a fait. Il a guidé le couteau du coutre de ses propres mains. Il a dit de tout donner en vapeur. On l'a fait.

MADAME DELPHINE : Alors ?

PREMIER OUVRIER : Ça a recassé.

MADAME DELPHINE : Et puis ?

PREMIER OUVRIER : On a essayé de boucher la source.

MADAME DELPHINE : Il était là ?

PREMIER OUVRIER : Il ne nous perdait pas de l'œil.

MARTHE : On a crié dans la forêt !

MADAME DELPHINE : Qui ? Comment était ce cri ?

CATHERINE

: C'est la cavale, Madame. Depuis qu'elle est partie je l'entends.

MADAME DELPHINE : A cette source, dites-moi, homme ; n'est-il pas entré dans la boue, lui ?

PREMIER OUVRIER : Si.

MADAME DELPHINE : Il était mouillé ?

PREMIER OUVRIER : Jusqu'au ventre.

MADAME DELPHINE : Il n'avait pas dit qu'il avait froid, qu'il avait mal ? Quel air avait-il ?

PREMIER OUVRIER : Celui qu'il a depuis qu'on a commencé.

Silence.

QUATRIÈME OUVRIER, *relevant la tête*. Alors, on est allé à l'arbre ; ça avait l'air bien sauvage.

MADAME DELPHINE : Je sais de trop.

QUATRIÈME OUVRIER : C'est parfois bon de savoir plus.

PREMIER OUVRIER : Oui, l'arbre...

MADAME DELPHINE : Je vous dis que je sais. J'ai entendu. J'ai vu. Je sais. Dites-moi seulement ce qu'il a fait, lui, après.

PREMIER OUVRIER : Il a regardé un moment ; il a mis ses mains dans les poches, et il est parti dans le bois.

MADAME DELPHINE : Sans rien dire ?

PREMIER OUVRIER : Sans rien dire.

MADAME DELPHINE : Il a vu ce mauvais temps qui montait ?

PREMIER OUVRIER : Il l'a même bien regardé en face.

Delphine se dirige vers la porte pour sortir dans la colline.

MADAME DELPHINE, *à la porte*. Le curé de Vaucelles est resté longtemps, Catherine ?

CATHERINE

: Non, il n'est pas descendu de cheval. Je lui ai porté son verre de vin au montoir. Il a bu et il est parti au plein galop.

MADAME DELPHINE : Il n'a rien dit ?

CATHERINE : Il a dit : « Ça sera encore plus mauvais que tout ce qu'on peut croire. »

Delphine sort.

SCÈNE X

Silence. Les hommes s'assoient.

LE COLPORTEUR : J'ai dit que je donnerai vingt francs de ma poche, en or, pour être à demain. Je ne me dédis pas. Que ça éclate, à la fin, que ça bouge, qu'on

sache ! (*Silence.*)

MARTHE : Quelle heure est-il ?

CATHERINE : Vous êtes toujours à demander l'heure comme si vous étiez à l'agonie. (*Aux ouvriers.*) La soupe ?

PREMIER OUVRIER : Attends. Va voir un peu à quoi ça semble, dehors.

CATHERINE, *elle va à la porte et l'ouvre. Elle regarde, elle écoute.* Noir, pas plus. Et puis la paix comme si c'était déjà tout écrasé. A bien regarder, là, au fond, ça bouge un peu comme si on faisait couler doucement de la farine.

Elle ferme la porte.

QUATRIÈME OUVRIER : Voilà.

PREMIER OUVRIER : Qu'est-ce que tu dis ?

QUATRIÈME OUVRIER : Je dis : voilà. Ça te gêne ?

LE COLPORTEUR

: Fille, il y a des choses qui sont du profond de l'homme et que les filles ne comprennent pas. Fais excuse, mais regarde. J'ai laissé ma soupe. L'autre aussi. L'autre te dit d'attendre. Donne-nous une bouteille de vin.

CATHERINE : Je crois que c'est juste (*elle va au placard. Elle apporte une bouteille de vin puis des verres.*) Berthe, Marthe, venez boire. Ne restez pas là-bas comme des chiennes malades. Buvez ou bien il va vous pousser des boutons au plein de la figure. Et donnez-moi à boire aussi.

Les hommes se servent de vin. Berthe et Marthe s'approchent. Ils boivent tous. Catherine aussi.

CATHERINE : Versez sans crainte. J'en ai encore en réserve. Quelle heure est-il ? Voilà que moi aussi je demande l'heure. Ça va la lampe ?

LE COLPORTEUR : Oui, ça va comme lumière.

CATHERINE : Parce que j'ai aussi des bougies.

LE COLPORTEUR : Bon, on ne sait jamais.

CATHERINE : Mets-toi là, Berthe.

Elle tire de l'ombre un sac d'herbe.

Assieds-toi là-dessus. Toi aussi Marthe. Ne restez pas dans l'ombre.

Elle approche un escabeau.

Moi aussi, je vais m'asseoir.

Elle s'assoit.

Il n'y a plus qu'à attendre.

Silence. Ils restent un temps tous immobiles. On entend dans le silence les battements réguliers et sourds de la haute pendule.

LE COLPORTEUR : Une fois, dans le tunnel où je travaillais, il y a eu vingt-deux morts.

PREMIER OUVRIER

: Pourquoi tu parles de ça ?

LE COLPORTEUR : Ça s'accorde. J'étais à l'avancée. On avait un ingénieur brutal avec la pierre. On avait troué vingt fois la même masse de granit. C'était une grosse matrice bleu de sang, avec des veines toutes pleines.

BERTHE : Ecoute ! Dirait-on pas qu'une chose descend ?...

MARTHE : Les chevaux.

LE COLPORTEUR : On fait partir le premier coup de mine. Bon. Ça gémissait dans mon dos. La pierre. Je m'avance avec ma lanterne. Ça avait crevé une grande poche. J'y dis : « Venez voir. » C'était comme un nid plein de gros cristaux, verts, jaunes, rouges. Il y avait des arbres en pierre. Devenus de la pierre. Il y avait des arbres presque en pierre, mais pas tout à fait. Il y avait une dalle de la grosseur des deux mains, avec, gravée dedans, comme une grosse anguille tout entortillée. Il y avait – parole – un grand lézard, gros comme ma cuisse, entier, tout, les ongles et le bec, à moitié en pierre et presque moitié en viande. Parole !

MARTHE : On a crié ?

CATHERINE : Non.

MARTHE et BERTHE, *ensemble*. Si : on a crié.

CATHERINE : C'est la bouilloire.

PREMIER OUVRIER : Va voir.

DEUXIÈME OUVRIER, *se lève, va ouvrir la porte. Silence. Il regarde dehors et écoute*. Non, rien, absolument rien. Comme si on avait monté un mur de lave devant la porte.

Il ferme la porte, il revient s'asseoir. Silence.

TROISIÈME OUVRIER : Quelle heure ?

QUATRIÈME OUVRIER : Et ton histoire ? Parle ! Ça vaut encore mieux que d'attendre l'heure. Vas-y, tu m'intéresses, moi.

Berthe met sa tête dans ses mains et pleure doucement.

LE COLPORTEUR : Voilà.

QUATRIÈME OUVRIER : T'as rencontré des poches d'eau dans ton travail ?

LE COLPORTEUR : Souvent.

QUATRIÈME OUVRIER : C'est ma partie. A celui qui me dira que l'eau n'a pas d'intelligence, je lui tirerai ses oreilles d'âne. Là-bas, à la fontaine, j'ai tout de suite vu. Je suis sorti un des premiers soirs, tout seul en fumant ma pipe : « Voyons voir », j'ai dit. J'ai mis mon oreille par terre. J'ai entendu là-bas dedans que ça ballottait sourdement. Elle est prévenue, je me suis dit, et c'est une maline ; elle est plus costaud que ce qu'on croirait, à voir son fil d'eau. Il est têtù, je suis têtù. Il m'a dit : « Faut y casser la gueule. » J'ai essayé. En moi-même j'ai pensé : savoir si elle te la cassera pas à toi.

LE COLPORTEUR : ... Vingt-deux morts. Ils y sont restés vingt-deux. On n'a jamais rien retrouvé : une matrice en granit rouge comme un foie de mouton. Voilà.

QUATRIÈME OUVRIER : Hier, sur le moment, j'ai cru qu'on gagnerait. Celle-là, je veux dire, et provisoirement, je veux dire. Je dis ce que je veux dire, pas plus. Et je connais assez les choses, hé, compagnon ?

LE COLPORTEUR : Je vois bien.

QUATRIÈME OUVRIER : J'ai dit : « Cette fois, tu l'as, la gorge de l'eau. » Ça palpitait tout vif dans mes mains, comme une poule blanche ! J'ai enfoncé mon pieu là-dedans à grands coups de maillet. Elle a hurlé. Ah !

Silence.

PREMIER OUVRIER

: Va voir un peu.

DEUXIÈME OUVRIER : Quoi ?

PREMIER OUVRIER : A la porte.

DEUXIÈME OUVRIER : Vas-y, toi, je suis pas ton domestique.

TROISIÈME OUVRIER : Quelle heure est-il ?

CATHERINE : Il ne faut pas demander l'heure. L'heure n'a rien à faire. Il ne faut attendre que ce qui est dû.

PREMIER OUVRIER : Ce qui est dû, pour nous, c'est facile à compter : des sous. Et puis la paix. Moi, je réclame la paix. J'en ai assez.

DEUXIÈME OUVRIER : Oui, qu'on nous paye, et qu'on parte. Pas ce soir. Demain, quand le jour sera clair.

TROISIÈME OUVRIER : Oui.

QUATRIÈME OUVRIER : Tiens, tu te réveilles, toi, le fumeur de pipe. Alors, toi aussi tu veux partir ? Alors, toute la bande des froussards et des fesses en gousse d'ail est complète ? Un, deux, trois, par file à droite, et en avant. Ça te paraît naturel ? C'est ça ton courage. Alors, comme ça, tu viens ici, tu donnes partout des coups de pied en vache, et puis quand ça commence à bouillir, bonsoir, tu t'envoies. J'ai rien à te dire, parce que des gars comme ça, ça me dégoûte. J'en voudrais pas même pour cracher dessus. Mais moi je reste, moi je dis : présent. On demande Arsène ; je dis : présent. Je renie rien. Oui, c'est moi qui faisais le travail de casser la gueule à la source. Et puis après, s'il y a à payer, je paye. Je suis un homme, moi. (*Silence.*)

Je suis pas une bande de lapins.

LE COLPORTEUR : Voilà ; ça c'est parlé, et droit fil.

QUATRIÈME OUVRIER : C'est vrai ça. Moi, quand je vois des gars comme ça, qui font les fiers à bras et les torche-gueules... Et Monsieur ci, et Monsieur ça. Et ça défonce, et ça défoncera pas. Et puis après, dès que la ridelle leur tape un peu le croupion, c'est tout fou. Des gars comme ça, moi, c'est jamais des copains. (*Silence.*) Je dirai plus. Dans des cas comme celui-là ça devrait être permis de les étrangler, ça te foutrait la frousse au pape.

PREMIER OUVRIER, *il se dresse*. En fait d'étrangler, s'agit pas de dire, s'agit de faire.

QUATRIÈME OUVRIER, *il se dresse aussi*. Ça me dégourdirait les doigts pour quelque chose de propre en tout cas.

CATHERINE, *se dressant entre les deux hommes et parlant doucement*. Il va falloir vous taire et vous asseoir bien gentiment, comme des hommes. C'est l'orage qui vous travaille ; asseyez-vous.

PREMIER OUVRIER : Sors-toi de là.

CATHERINE : Ici, c'est l'endroit où je commande, moi.

PREMIER OUVRIER : Commande à ta soupe.

QUATRIÈME OUVRIER : Suffit. Faut que le plus vieux soit le plus raisonnable. Va t'asseoir, Paul. C'est pas ce soir qu'on s'étranglera. Ce que je voulais dire, je l'ai peut-être dit trop aigre. Va t'asseoir.

Le premier ouvrier retourne vers son banc.

QUATRIÈME OUVRIER, *il met la main à l'épaule de Catherine.* Ton commandement va plus loin que ta soupe, fille. Ça fait déjà du temps que je me le dis.

CATHERINE : C'est seulement un peu de raison, homme.

Elle se dégage de la main de l'ouvrier et marche doucement en regardant les hommes et les deux servantes.

Et je crois qu'il y a encore plus raisonnable, si on veut m'écouter. Puisque tout ça ne mange pas, puisque ça déparle, que ça pleure, ça serait d'aller se coucher. Qu'est-ce qu'il a d'extraordinaire ce temps ? Un orage. La nuit. Pas plus. Il ne fera peut-être rien. On est là ; à se gratter son mal, et plus on se gratte, plus ça cuit. Dressez-vous, Marthe et Berthe. Levez-vous droites mes petites. Tous ces hommes nous soulent avec leur parler. Et qu'est-ce qu'on est nous autres, pas vrai, à part deux petites pigeonnnes ?

Elle les prend dans ses bras et les touche.

A part deux petites pigeonnnes, tout juste. Quand ça sera déshabillé, ça sera gros comme deux sous de poivre. Ça tiendra au creux de la main. Où est l'orage qui n'aurait pas vergogne de faire mal à ça ? Ça va se mettre sous ses draps, ça va fermer les yeux, ça va boucher ses oreilles, ça va dormir, ça va dormir, je vous dis.

Elle marche vers la porte intérieure en emmenant les petites. Elle ouvre la porte, et les pousse doucement dehors, elle leur parle pendant que les petites s'en vont.

N'ayez pas peur, je reste là à la porte tant que vous ne serez pas dans la chambre. Vous n'avez qu'à vous mettre au lit.

Elle se tourne vers les hommes.

Je vous le demande de tout mon cœur, parce que c'est utile comme du pain, mes hommes. Il faut aller vous aussi à la paille, et me laisser seule ici maintenant. C'est nécessaire.

PREMIER OUVRIER : A cause ?

CATHERINE : Je ne sais pas, je ne sais pas plus que vous. Si vous l'avez cru, faut décroire.

Silence.

QUATRIÈME OUVRIER
, se dressant. La bonne nuit à tous.

Il marche vers la porte, les autres se dressent et le suivent.

CATHERINE, *elle les salue en dressant la main.* J'ai pensé à mettre de la paille fraîche. Vous serez dans la belle odeur et dans le chaud. La bonne nuit à tous.

Ils sortent.

SCÈNE XI

CATHERINE, *seule.* Je ne sais rien, sinon que je suis pleine d'une chose douce comme une sève d'arbre.

SCÈNE XII

MADAME DELPHINE, *entre, venant de la colline*. Je n'ai pas trouvé mon mari, Catherine.

CATHERINE : Buvez un peu de vin, Madame.

MADAME DELPHINE : Où est mon mari ? tu le sais, toi ?

CATHERINE : Je ne peux pas le savoir ; lui seul le sait où il est maintenant.

MADAME DELPHINE : Tu es devenue comme une maîtresse, Catherine, et quand on a besoin de savoir, on a envie de te parler.

CATHERINE : Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Je crois que vous devez vous asseoir et vous reposer, Madame. Et puis boire du vin, voilà.

MADAME DELPHINE : Je suis allée jusqu'au fond du val. J'ai appelé. S'il était là, il ne m'a pas répondu. S'il n'est pas là, il s'est donc enfoncé dessous ce temps. Pourquoi ? Je n'ai plus reconnu le chemin pour revenir.

CATHERINE : C'est que vous n'avez plus le bruit de la fontaine pour vous guider. L'eau ne parle plus depuis qu'on lui a fait tant de misères.

MADAME DELPHINE : J'ai bien su y aller, pourtant !

CATHERINE : Madame, il faut savoir reconnaître son chemin toute seule. Il faut apprendre, croyez-moi. C'est nécessaire. Ça va être nécessaire maintenant pour vous. En allant, vous cherchiez Maître Antoine. Ça vous faisait les pas en bonne alignée. En retournant vous étiez seule. Et puisqu'il a tué les arbres et bien massacré toute la terre, toute cette terre qui n'en pouvait mais... Celle-là d'ici, pauvre paysanne, juste capable d'apporter dans son tablier un étang à oiseaux, une fontaine pour les merles, une chênaie pour le repos et le plaisir du vent. Puisqu'il a tué tout ça, Madame, il faut, croyez-moi, apprendre à vous conduire toute seule.

MADAME DELPHINE : Tu as vu mon fils ?

CATHERINE : Tous les soirs. Je le vois tous les soirs, Madame. Je le vois et je le regarde, ce qui prouve que je ne le vois pas assez à mon gré, mais que j'appuie de force tout mon regard sur lui.

MADAME DELPHINE : Ma pauvre Catherine !

CATHERINE : Non, pas pauvre, Madame. Bien plus riche que vous. C'est pas les sous qui font la richesse. C'est le contentement.

MADAME DELPHINE : Ma pauvre Catherine ! Si tu savais que moi aussi, à ton âge, je suis allée à son père comme tu vas à lui. Et je te dis « pauvre » parce que je connais ton contentement et que je sais que tu vas te trouver bientôt avec un grand trésor de feuilles sèches.

CATHERINE

: On doit pas avoir le même cœur.

MADAME DELPHINE : On a le même cœur, ma petite fille, puisqu'on a le même corps, les mêmes seins sensibles comme des grappes de raisins, les mêmes hanches luisantes comme du blé germé.

CATHERINE : Je n'entends pas précisément, et je crois que ça n'y fait guère.

MADAME DELPHINE : Ça fait tout, ma pauvre petite. Tu n'es pas femme, ou si tu

l'es, d'hier.

CATHERINE : Gracieusement, maîtresse, je puis vous dire qu'il m'a faite femme depuis bientôt plus d'un mois, à son gré.

MADAME DELPHINE : Tu n'as pas eu le temps de te reconnaître, Catherine, de te connaître, je veux dire. Car celle-là que tu vas devenir, tu ne l'as jamais rencontrée et tu ne sais pas qui c'est.

CATHERINE : J'en connais une qui l'a regardé dormir. J'en connais une qui le tenait dans son bras. Et il était paisible. Son épaule sentait le vent et la nuit. Et il se défendait doucement contre la rosée comme un petit enfant, en cachant son menton dans mon épaule.

MADAME DELPHINE : Ce n'est pas celle-là, Catherine.

CATHERINE : J'en connais une qui se penche sur lui pour sentir son odeur d'homme. J'en connais une qui sait s'il a dormi sur le côté droit ou sur le côté gauche, parce que le côté où il s'est appuyé sent la terre et le thym. J'en connais une qui rêve d'une grande couverture en poil de mouton où on pourrait l'envelopper pour qu'il ait chaud.

MADAME DELPHINE : Ce n'est pas encore celle-là, Catherine.

CATHERINE : C'est fini. Je sens que je suis arrivée à ma ville, à ma maison, à mon lit. Je sens que j'ai terminé tout ce que j'avais à terminer et que je suis née pour qu'il m'embrasse.

MADAME DELPHINE : C'est celle-là, Catherine. Tu l'es donc déjà devenue ?

CATHERINE : C'est la même.

MADAME DELPHINE : Non, il commence. Et toi tu dis : c'est fini. Je me souviens bien moi ; j'ai été comme toi, plus que toi, puisque tout m'a été promis et que j'ai été enceinte de celui que j'aimais. Et moi aussi il me semblait que j'avais trouvé ma ville et mon lit. Ah ! ma fille, il n'y a pas dans l'homme de terminaison ni de repos.

CATHERINE : Faites excuse, Madame, sa terminaison et son repos, c'est moi.

MADAME DELPHINE : Ni toi ni personne, et ça n'est jamais le même que tu touches. Tu as déjà couché avec cent hommes.

CATHERINE : Vous parlez toujours de coucher. Et vous avez des détours pour revenir toujours à ce qui est votre souci.

MADAME DELPHINE : Parce que c'est la grande chose, Catherine. (*Silence.*) Où est mon mari ? (*Silence.*) J'ai peur de cette nuit.

CATHERINE : Elle veut vous donner le bon temps bien pesé, Madame. Dans les collines quelqu'un chevauche la cavale blanche et galope dans un vol de pigeons.

MADAME DELPHINE : Je veux Antoine.

CATHERINE : Buvez votre vin, et allez vous coucher, Madame, il va revenir.

MADAME DELPHINE : Couche-toi aussi et ferme la porte.

CATHERINE : Non, Madame, moi j'attends et j'ai dit que la porte serait ouverte.

SCÈNE XIII

Catherine, seule, enlève son corsage, puis le tablier. Elle déplie le châle sur sa

poitrine. Elle est vêtue comme une maîtresse maintenant, puis elle vient s'asseoir sur la pierre de l'âtre. Silence. On entend les battements de la pendule. La porte qui donne sur la colline est ouverte. Gémissement de femme.

CATHERINE : C'est Berthe. Marthe dort plus lourd. Elles se sont couchées ensemble. Serrées l'une contre l'autre. C'est Berthe qui a crié mais elle dort.

Silence. Les hommes qui s'étaient couchés, se lèvent, l'un puis l'autre et arrangent leur lit de paille.

CATHERINE : J'ai bien fait de mettre de la paille neuve. Ils vont se coucher dans du pain chaud.

VOIX DE MADAME DELPHINE : Catherine !

CATHERINE : Pas encore, Madame.

Silence. On entend les battements de la pendule.

SCÈNE XIV

Entre Maître Antoine par la porte de la colline. Il marche appuyé sur une branche d'arbre.

MAÎTRE ANTOINE : On pourrait pas avoir à boire ?

CATHERINE

: On peut tout avoir ici, Maître Antoine.

MAÎTRE ANTOINE : Tu me connais ?

CATHERINE : D'où venez-vous, avec votre vieille tête pleine d'herbes. Passez-vous les doigts dans les cheveux et faites tomber ces feuilles mortes.

MAÎTRE ANTOINE : Faudra rien dire. Je viens de loin, j'ai traversé tout le grand bois. Et toi, femme de la forêt ? C'est donc que je dois toujours avoir l'accueil des femmes. C'est plein de femmes qui attendent alors, dans ce bois-là ? Tu viens trop tard, toi, j'ai plus de courage.

CATHERINE : Asseyez-vous gentiment sur la chaise. Posez vos mains sur vos genoux.

MAÎTRE ANTOINE : J'ai jamais posé mes mains sur mes genoux. J'ai toujours lancé mes bras autour de moi, comme des crocs pour arracher. Qu'est-ce que tu as à me regarder ?

CATHERINE : Vous parlez comme un égaré.

MAÎTRE ANTOINE : Je risque pas d'être égaré. Où que je marche maintenant, c'est toujours ma route. Dis, toi qui es belle ; toi qui restes dans ce bois ; si un jour tu sais des nouvelles d'Arlane, mets tes mains comme ça autour de ta bouche, et crie pour que j'entende.

CATHERINE : Vous êtes à Arlane, Maître Antoine.

MAÎTRE ANTOINE : Ne me dites pas : Maître Antoine. C'est des choses qu'il faut cacher. Je me suis couvert la tête avec des feuilles. *(Il regarde les murs.)*

Tu dis ? Arlane ! Ça ?... Ça m'aurait donc suivi, derrière moi, comme un domaine crapaud qui saute sur son gros ventre de terres labourées... Non, ça aurait fait du bruit. Non, j'ai été seul dans ma route avec les arbres... Fais voir le

chemin du pays sans arbres, femme. Tu me regardes ?

CATHERINE

: Oui, je vous regarde, et je suis bien inquiète. Vous êtes malade, Maître Antoine ?

MAÎTRE ANTOINE : Je te dis, femme, si tu m'aimes, qu'il ne faut plus dire mon nom, même à toute petite voix ; ou bien ça va être tout plein de chênes et de fayards ici dedans.

CATHERINE : Comment parlez-vous, Maître Antoine, avec cette voix qui déforme tout ?

MAÎTRE ANTOINE : Pourquoi me regardes-tu avec ton reproche ?

CATHERINE : C'est de la compassion, Maître Antoine.

MAÎTRE ANTOINE : Je te dis de ne plus dire ici, Maître, ni Antoine, ou alors que ça soit en passant dans ta bouche comme le bruit des ailes d'une abeille. Il faut que les arbres s'y trompent.

CATHERINE : Quoi, les arbres ?

MAÎTRE ANTOINE : Ecoute, approche-toi, je vais te dire. Donne ton oreille. Il faut que ça coule dedans sans bavure. Il faut que de ma bouche dans toi ça fasse un saut sans toucher bord. Viens ça ; si tu disais tant soit peu fort « Maître Antoine », tu entendrais bouger la forêt. Tu verrais entrer ici les vieux roudres avec leurs grands pieds de racines, les fayards avec leurs tabliers rouges, les saules, tous les arbres. Ils viendraient : pouf, pouf, pouf, avec toute cette grosseur qu'ils ont, tu sais : des épaules comme ça, des pieds comme ça, une tête qui chante comme la soupe au feu.

CATHERINE : C'est doux, les arbres, n'ayez pas peur.

MAÎTRE ANTOINE : Je sais, ma fille. Et la preuve c'est que moi, là-bas, quand je suis parti d'Arlane, j'ai traversé tous les arbres qui me connaissaient... Ça n'a pas bougé. Et pourtant ils me connaissaient. J'ai fait beaucoup de mal, femme de la forêt.

CATHERINE

: Vous devriez boire. Pas tout d'un coup, mais à petites gorgées.

MAÎTRE ANTOINE : C'est de bien plus que j'ai soif. Ecoute. Comment fait-on pour parler aux arbres ? Où c'est l'endroit où je puis aller et où il y a celui qui dirige ? Pour que je dise, pour qu'on sache que ce n'était pas de méchanceté pure. C'était du travail. Je croyais bien faire.

CATHERINE : Quand on le reconnaît, à la fin !

MAÎTRE ANTOINE : Oh ! pour les gens je n'ai pas de craintes ; on peut dire : voilà, voilà ; et ça s'explique, mais les arbres ?... Le leur faire comprendre à eux ?... Que j'ai plus ces poitrines d'écorces serrées autour de moi et cet élan de grandes branches qui s'étirent avec leurs larges mains de fleurs pleines d'oiseaux. Je ne veux plus que les frênes gémissent comme ils gémissaient cette nuit. Je sais, maintenant, que toute cette forêt bouge d'un mouvement allongé sur du temps et sur du temps. Et que ça peut souffrir d'une souffrance lente, lente ; je sais. Je voudrais leur dire que je sais. Tu me fais mal avec ton regard.

CATHERINE : Je regarde votre cou qui est gonflé et tout dur, et où il faudrait mettre de la sédative.

MAÎTRE ANTOINE : C'est un regard que j'ai vu s'allumer à travers les buissons tout à l'heure. C'est-y que tu l'as chipé au vol comme une mouche de feu, ou l'as-tu ramené du bout de tes deux doigts dans l'arbre, comme un ver qui luit ?

CATHERINE : C'est de la gentillesse.

MAÎTRE ANTOINE : C'est le regard qui me suit depuis que je marche. Quelqu'un !... Derrière tout ça. Dans l'au-delà des arbres. Je le trouve partout, quelqu'un qui marchait derrière moi. J'ai pas fait de bruit dans le chemin pour écouter. Ça marchait dans mon pas. On respirait dans mon cou.

J'ai touché ta maison avant d'entrer. Les murs. Les murs en pierre. Pas un trou. Il est là. Il ne faut qu'un dé à coudre d'ombre. Il est dans tes yeux. Il est partout avec ses reproches.

Tes reproches.

Il faudrait te crever les yeux, et j'arracherai les langues.

Si je savais que ce sera la fin, je te les crèverais tes yeux, les yeux de tous ; j'irais les enterrer. J'y danserais dessus comme sur une portée de chatons, quand ça remue encore. Pas la peine. Il serait là. Il est toujours là, maintenant.

CATHERINE, *met sa main sur le front d'Antoine*. Vous avez la tête bouillante.

MAÎTRE ANTOINE : Laisse ta main toute fraîche sur moi.

CATHERINE : Fermez les yeux.

MAÎTRE ANTOINE : Ne t'en va pas, garde-moi comme ça.

CATHERINE : Je vous garde.

Silence. Antoine a fermé les yeux. La pendule sonne minuit.

SCÈNE XV

Aubert entre. Au moment d'enlever son manteau, il voit Antoine endormi et Catherine qui a laissé sa main sur le front d'Antoine.

CATHERINE, *un doigt sur les lèvres*. Ne fais pas de bruit.

AUBERT

: Qu'est-ce qu'il a ?

CATHERINE : Il vient d'arriver tout enflammé et il a déparlé.

Elle enlève doucement sa main du front d'Antoine et elle s'avance vers Aubert.

AUBERT : Je l'ai entendu marcher là-haut dans les collines.

CATHERINE : Tu l'as vu ?

AUBERT : Oui, je l'ai regardé à travers les buissons. Il s'en allait buté dans ses épaules comme un sanglier.

CATHERINE : Je crois que tu as gagné, Aubert. (*Silence.*) Je crois que tu as gagné parce que tu es parti. Je crois que tu nous as manqué, avec ton sifflet dans les couloirs ; tes histoires, ton regard qui léchait les bons endroits comme une douce langue de chien. Je ne parle pas pour moi, Aubert. Je t'ai et je te porte. Je parle de cette maison qui est devenue dure depuis que tu t'es retiré.

AUBERT : Il te l'a dit ?

CATHERINE : Non, mais j'ai compris beaucoup de choses depuis cinq heures, ce soir.

AUBERT : N'aie pas peur. Il n'y a pas d'orage. On le voit mieux du haut des collines.

CATHERINE : On n'est jamais sûr, Aubert, tant que ça traîne lourd dans les vallons. Ça peut venir tout d'un coup d'un endroit par-derrière.

MAÎTRE ANTOINE : Qu'est-ce qu'il fait celui-là, avec ses mains vertes ? Ne le laisse pas entrer, femme de la forêt. (*Il se dresse.*) Va à Arlane, toi, va à ta terre, je te les ai pas tous coupés, tes arbres. Lève-toi du milieu de mes grands chemins.

AUBERT : Il faut le soigner, Catherine.

CATHERINE : Il faut peut-être le laisser seulement dans sa terrible tranquillité.

MAÎTRE ANTOINE

: Va dans ta terre, homme perdu.

Va dans ta terre, petit morceau d'argile rouge tout sucé par la grande araignée des racines. Mais ne viens plus, quand je marche, m'attacher le jarret avec ta main en feuilles de bardanes.

AUBERT : Ecoutez-moi, et asseyez-vous. Ne regardez pas avec ces yeux de prisonnier. Catherine, il faut lui frotter les tempes avec du vinaigre.

MAÎTRE ANTOINE : Il faut me garder seul et ne pas laisser les enfants s'amuser avec le taureau.

Il marche lourdement à travers la cuisine.

Mais c'est Arlane, ici ! C'est ma maison ! c'est chez moi !

Qu'est-ce que je fais là dans la chaise ?

Pourquoi as-tu quitté le corselet bleu des servantes, toi ?

Il n'y a qu'une maîtresse, ici. C'est Delphine. Elle seule doit mettre le châle à fleurs.

Et toi ?

Tu la crois donc finie la grande bataille ? Tu es fatigué ?

Elle est trop dure sous ta hanche, ta colline ?

Montrant la porte

Va-t'en où tu as choisi. (*A Catherine.*)

Et ici c'est tard. Ferme la porte sur lui, et à la couche.

AUBERT : Pourquoi tout à l'heure caressais-tu le tronc des frênes ?

MAÎTRE ANTOINE : Je les tâtais, pour savoir l'âge.

AUBERT : Pourquoi as-tu dit – et ça chantait un peu dans la bouche : « C'est beau l'écorce » ?

MAÎTRE ANTOINE : Cache tes mains vertes.

AUBERT : Je n'ai pas les mains vertes, regarde.

C'est des mains d'homme. Si elles sentent l'herbe, c'est que j'ai touché le pré gentiment. Et je n'en ai point honte, comme toi.

MAÎTRE ANTOINE : Ça t'est difficile d'avoir honte. Les vieilles choses me remontent dans la gorge comme du mâché de bœuf. Quand je suis arrivé ici, ta mère triait des vieilles pommes pour les manger. Ton maquignon fumait sa pipe

devant la porte de l'étable.

AUBERT : C'était paisible.

MAÎTRE ANTOINE : Et pas gras.

AUBERT : J'aime mieux la paix que la graisse.

MAÎTRE ANTOINE : Une nuit, ta mère s'est réveillée. Elle m'a dit : Ecoute, qu'est-ce que c'est que ce bruit ? Et moi je me suis mis à rire. Tout doucement, au ras des draps. C'était le plancher du grenier qui craquait doucement son plein de blé.

AUBERT : Ma mère a toujours eu peur des bruits de la nuit.

MAÎTRE ANTOINE : Elle n'avait jamais entendu ça du temps de ton père.

AUBERT : Nous avions des moutons calmes et des bergers qui jouaient du flûtiau.

MAÎTRE ANTOINE : Et c'était la risée des gens de la plaine. Tu devrais avoir honte et ne jamais plus parler de ton chevaucheur de cavale, de ton père à la tête en lune, de ton balanceur de foulard. Quand je marchais entre les haies vers les grandes fermes qui craquaient du bruit des chars et des fléaux, et quand je demandais le chemin d'Arlane : rien que le nom ça faisait rire les filles.

CATHERINE : Ça ne faisait pas rire celles qui avaient de mauvaises maisons sombres.

MAÎTRE ANTOINE : Qu'est-ce que ça peut savoir, toi, femme de la forêt ?

CATHERINE : Ça peut avoir été petite fille, et avoir grandi avec de larges yeux dans un fenil, derrière une étable de boucs.

Ça peut avoir eu un grand appétit de bonheur calme et paisible.

C'est peut-être allé se coucher dans la paille fraîche et ça s'est répété : Arlane ! Arlane ! avec sa bouche dans la gorgerette et ça a vu devant ses yeux cet homme de la forêt qui galopait entre les arbres sur une cavale blanche en portant un petit garçon.

MAÎTRE ANTOINE : Voilà que ton regard est comme des feuilles fraîches et, sous ta langue, on dirait que des petits oiseaux se sont réveillés.

CATHERINE : Ce domaine de la forêt, c'était un doux souci pour les pauvres gens de la lisière, et quand les champs battaient les murs du village avec des blés, quand on en avait assez de penser aux sous et aux ampoules et au mal qui tient dans les reins, on disait : Arlane !

MAÎTRE ANTOINE : Tu manges du blé, femme de la forêt ?

CATHERINE : Vous n'avez pas pensé qu'il nous faut un peu de tendresse pour manger le pain sec.

AUBERT : Il n'y a pas que du blé, Maître Antoine, et il n'en faut pas tant pour être heureux, et on peut être heureux chaque jour avec tout ce que notre entour nous donne, elle te le dit.

MAÎTRE ANTOINE : Reste, là-bas, avec tes mains, ne t'approche pas de moi avec ta tête toute en feuilles, fils des arbres.

CATHERINE : Ecoutez-le, Maître Antoine, parce que c'est lui qui peut vous mettre dans le bon arroi paisible. S'il était resté là pour parler de la fontaine, vous auriez vu la fontaine, elle y serait restée pour vous et pour nous, et s'il avait dit :

les arbres ! tous ceux que vous avez coupés se seraient relevés sans craquer, avec leurs grands corps de brouillards.

Mais, on vous a vu, droit et dur comme un roc avec votre travail qui est de déchirer et de fendre.

Il n'était plus là pour son bon travail d'affection.

AUBERT : Antoine, écoute-moi. Je n'ai pas de colère. Je te dis la vérité. Si tu savais comme c'est doux, le sirop de bouleau, et comme elles sont belles les abeilles dans les tilleuls.

Si tu savais, dès que le soir arrive, le grand étang bat dans les herbes, et un bel oiseau sort des osiers, et il est bleu et rouge, et il fait pleuvoir de la pluie du bout de ses ailes. Alors, les hiboux s'éveillent avec les petites chouettes, et une grande sauterelle tout en fer se met à limer les herbes avec la râpe de sa jambe.

MAÎTRE ANTOINE, *il retombe dans sa chaise.*

Ça doit être bon d'être crapaud.

AUBERT : Il faut lui frotter du vinaigre, Catherine, je te dis.

CATHERINE : Il faut appeler Madame Delphine.

MAÎTRE ANTOINE : Non, il faut étendre cette herbe là-bas. (*Il montre le gros tas d'herbe dans le coin.*) Et puis venir à côté de moi tous les deux. Je veux rester là avec vous.

Catherine va étendre l'herbe. Aubert aide Antoine, en le prenant aux aisselles.

MAÎTRE ANTOINE, *la tête ballante.* Je ne veux pas qu'elle soit servante. Je ne veux pas que Delphine soit servante. Je veux qu'elle soit maîtresse. Du blé, son blé, son blé.

Silence. Antoine est couché sur l'herbe et dort.

AUBERT, *il se dresse, il prend un tabouret, s'assoit devant l'âtre et se met à tisonner le feu.* Il me faudra parler aux hommes, Catherine, tu m'aideras.

Un cri de femme.

VOIX DE BERTHE ET DE MARTHE

: Catherine, j'ai peur.

CATHERINE : N'ayez pas peur. C'est fini. Il va faire beau.

Bruit des hommes qui parlent entre eux.

CATHERINE : Dormez, vous autres, il n'y a plus rien à attendre.

VOIX DE DELPHINE : Quoi, Catherine.

CATHERINE : Dormez paisible, Madame, le Maître est là ; il se chauffe.

RIDEAU

ACTE III

Le hall. Il n'est éclairé que par la lueur qui descend du premier étage. Une porte est ouverte là-haut. Dehors, ce doit être le jour et le plein soleil.

SCÈNE I

VOIX DE MAÎTRE ANTOINE : Delphine, ta main !

Un temps, puis Catherine descend l'escalier. Aubert entre par la porte de droite.

AUBERT : Alors ?

CATHERINE : Il ne passera pas le jour.

AUBERT : Pourquoi veut-il que tout soit fermé ?

CATHERINE : Il est comme un petit enfant. Il a peur de tout.

AUBERT : Où est ma mère ?

CATHERINE : Elle est près de lui. Elle le garde.

Ils sortent.

SCÈNE II

Les deux servantes, Berthe et Marthe, entrent, enlacées. On entend venir les hommes.

BERTHE : Si je chantais, tu crois que ça s'entendrait ?

MARTHE : Oh oui !

BERTHE : Même à voix basse ?

MARTHE : Même.

BERTHE : Même si tu me mettais le tablier sur la tête et si tu serrais ma tête dans tes genoux ?

MARTHE : Oui, mais à quoi ça servirait, alors ?

BERTHE : A chanter, pardi. J'en ai envie. Pas pour qu'on m'entende. Pour chanter. Pas plus.

SCÈNE III

Les hommes entrent.

PREMIER OUVRIER : Je te dis qu'il y en a dans l'étang.

DEUXIÈME OUVRIER : Tu les as vues ?

PREMIER OUVRIER : Là où il y a les lentilles d'eau. Je connais bien les bulles. Et puis si tu regardes, tu les vois passer. C'est des noires.

TROISIÈME OUVRIER : Les pipes n'ont jamais été si douces que dans cette maison.

BERTHE : Quoi, des noires ?

PREMIER OUVRIER : Des tanches.

MARTHE : Du temps du premier, paraît qu'il en pêchait parfois.

Il allait là-bas, au bord, pour des heures. C'est mon père qui me l'a dit. « Un bon homme », qu'il m'a dit, « un bon homme pour les tanches ». Il y restait tant qu'il n'y en avait pas pour tous. Tout compris, trois pour chacun.

QUATRIÈME OUVRIER : Qu'est-ce qu'il faisait ton père, ici ?

MARTHE : Berger.

QUATRIÈME OUVRIER : Fallait donc lui porter le poisson dans la colline ?

MARTHE : Que non pas. Il gouvernait le troupeau là, autour. La pâture venait jusqu'au ras de la maison, sous l'ombrage.

PREMIER OUVRIER : Alors, il doit y avoir des lignes, quelque part, ici.

BERTHE : Au grenier.

PREMIER OUVRIER : Tu les as vues ?

BERTHE : Oui, et un petit sac en papier avec des hameçons, marqués « Le Terrible ».

PREMIER OUVRIER : C'est les meilleurs, dis-moi où c'est.

BERTHE : Je vais avec toi.

Ils sortent, le deuxième ouvrier aussi.

SCÈNE IV

VOIX DE MAÎTRE ANTOINE : Delphine, ta main.

TROISIÈME OUVRIER : Il fait bien de mourir, le vieux, et il fait bien de mourir lentement. Depuis qu'on a tout fermé, les portes et les fenêtres, il fait très frais ici dedans. Ça doit y faire pour les pipes parce que quand on les fume au frais, c'est meilleur.

QUATRIÈME OUVRIER

: Petite, viens t'asseoir sur l'escalier, j'ai à te demander quelque chose.

TROISIÈME OUVRIER : Vous me voulez, ou bien c'est des secrets ?

QUATRIÈME OUVRIER : On te veut. C'est une idée qui me démange.

Ils s'assoient.

QUATRIÈME OUVRIER : Il y a longtemps que tu es ici ?

MARTHE : Oui, parbleu. J'y suis venue toute petite. C'était une maison où on plaçait volontiers les enfants ici. Et ils y venaient volontiers.

QUATRIÈME OUVRIER : Qu'est-ce qu'il faisait ton père, ici ?

MARTHE : Je te l'ai dit : Berger.

LES DEUX OUVRIERS, *ensemble*. Berger !

MARTHE : C'est à force de parler de ça, et justement parce qu'il avait la bouche toujours pleine de ce mot que je suis venue ici. Il semblait que sa vie n'avait été heureuse qu'ici, il semblait que son bonheur il l'avait eu tout à la fois, ici ; quand il disait « du temps que j'étais berger à Arlane », c'était tout dire. Il en avait les yeux immobiles pour une heure. C'est à force d'entendre ça que j'ai voulu venir ici comme servante.

QUATRIÈME OUVRIER : Qu'est-ce qu'il te disait, au juste ?

MARTHE : Il disait : « du temps que j'étais berger à Arlane... » Il ne disait plus que ça, mais avant, il avait raconté cent fois et plus l'histoire.

QUATRIÈME OUVRIER : Laquelle ?

MARTHE : Dès que le jour pointait, j'ouvrais la porte de l'étable. Les brebis venaient manger le sel dans ma main. Les agneaux me sautaient entre les jambes. J'allais me coucher sous les châtaigniers et les deux béliers arrivaient ; j'en étais venu à comprendre ce que ces deux béliers me disaient. Ils se plantaient devant moi, et ils se mettaient à gémir du fond de la gorge. Je comprenais tout. Une fois, ils m'ont parlé de cette façon-là, et ils m'ont dit que le pré second de l'autre côté de l'étang était meilleur de goût que le pré premier, parce qu'il était tout tissu, sous l'herbe, d'une étoffe de lentilles d'eau bien serrées, et ça venait de ce que, dans le pré second, des grenouilles allaient s'y reposer, et de ce que les grenouilles emportaient entre leurs doigts de pattes, des graines de lentilles d'eau. Voilà ce que me disaient les béliers, et bien d'autres choses et des explications du monde, ils m'en donnaient tant et plus. Alors moi je prenais mon harmonica, et je jouais pour moi et pour les bêtes des histoires comme ça, de lentilles d'eau et de grenouilles. Et puis j'avais un chien qui s'appelait « Puma ». Et c'est seulement à partir de ce chien que j'ai eu de la fidélité sur mes genoux. Il y posait sa tête. Je mettais ma main dans ses poils. Le bonheur montait le long de mon bras comme un froid de fièvre. Je me mettais à pleurer. Voilà l'histoire. Je la sais par cœur, à force de l'entendre dire.

QUATRIÈME OUVRIER : Ça se passait ici ?

MARTHE : Oui, du temps de mon père.

QUATRIÈME OUVRIER : Qui était berger ?

MARTHE : Oui, qui était berger.

SCÈNE V

AUBERT, *entre*. Ne faites pas de bruit, surtout.

QUATRIÈME OUVRIER : Nous n'en faisons pas.

Nous parlons là, doucement. Si vous pensez qu'on puisse servir à quelque chose...

AUBERT : Si ma mère appelait pour qu'on l'aide, allez-y. Mais il faudra monter les escaliers doucement et ne pas faire trop de bruit avec vos souliers. Il y a longtemps que vous êtes là, assis ?

QUATRIÈME OUVRIER : Un petit moment.

AUBERT : On n'entend pas trop le bruit de dehors.

QUATRIÈME OUVRIER : Non, c'est paisible, tout à fait.

AUBERT : Vous savez, il faut l'aider autant qu'on peut, celui-là, là-haut, et je crois qu'on ne peut l'aider qu'avec du silence.

Il sort.

SCÈNE VI

QUATRIÈME OUVRIER : Tu crois qu'il m'achètera des moutons ?

BERTHE : Je sais qu'il en achètera. Il a envoyé le colporteur à la ville tout exprès.

QUATRIÈME OUVRIER : Je vais lui demander s'il me veut comme berger. Qu'est-ce qu'il est devenu Puma ?

BERTHE : Il est mort, juste après mon père.

QUATRIÈME OUVRIER : Tu crois qu'on pourrait en avoir un autre ? J'ai bien envie d'être berger. J'ai bien besoin de la fidélité.

BERTHE : Je suis fidèle, moi, tu sais.

QUATRIÈME OUVRIER : Trois mois, deux ans ? C'est d'une autre fidélité que je parle, une fidélité fidèle.

TROISIÈME OUVRIER : Vraiment, les pipes n'ont jamais été si douces que dans cette maison.

SCÈNE VII

Entre Catherine.

CATHERINE : Vous n'avez pas vu Maître Aubert ?

MARTHE : Il était là, à la minute, il est parti par là.

Catherine marche vers la porte, d'où Aubert est sorti.

QUATRIÈME OUVRIER : Maîtresse.

CATHERINE : Je ne suis pas maîtresse.

QUATRIÈME OUVRIER : Je voudrais bien rester ici. Si le maître voulait me garder comme berger. Demandez-le-lui, s'il vous plaît.

CATHERINE : Il ne faut pas me dire « Maîtresse », et il faut me tutoyer comme avant. Je ne suis rien, moi, pour parler de berger.

Elle sort.

SCÈNE VIII

QUATRIÈME OUVRIER : Le plus simple, c'est de le lui demander à lui, puisqu'il est le maître,

VOIX DE MAÎTRE ANTOINE : Delphine, ta main.

BERTHE : Il a l'air d'avoir bien besoin de cette main-là, pour mourir.

SCÈNE IX

Entrent : le premier ouvrier avec une canne à pêche, puis Marthe et le deuxième ouvrier.

MARTHE, à haute voix. On les a trouvées.

BERTHE : Chut, il faut se taire.

MARTHE : Ça y est. Elles étaient derrière l'armoire. Il a fallu chercher dans tous les tiroirs, pour les hameçons. On les a.

PREMIER OUVRIER : On les dirait neufs.

DEUXIÈME OUVRIER : C'est une marque extra.

QUATRIÈME OUVRIER : Fais voir. Oui, c'est des beaux. Rien que d'avoir ça dans la main, ça fait dimanche.

PREMIER OUVRIER : J'ai regardé au grenier, là-haut, vers l'étang. Il a repris sa place. Sa bonne place. Il s'est même élargi du côté où on a fait sauter les arbres à ma poudre.

QUATRIÈME OUVRIER : Paraît qu'avant c'était plein de pâturages là-dessous, et qu'on y gardait les moutons.

DEUXIÈME OUVRIER : Ça ne tardera pas à refaire toute sa belle épaisseur d'herbe.

TROISIÈME OUVRIER : Je ne sais pas si vous vous en rendez compte, mais la fraîcheur qu'il y a ici, dans ces gros murs...

QUATRIÈME OUVRIER : S'il voulait me garder comme pâtre...

PREMIER OUVRIER : Marthe !

MARTHE : Quoi ?

PREMIER OUVRIER : Dis. Il y avait bien quelqu'un pour les chevaux ?

MARTHE

: Oui.

PREMIER OUVRIER : S'il voulait, s'il doit reprendre. S'il doit reprendre comme avant du temps de ton père, il lui faudra bien des hommes ; quelques hommes, de ceux qui veulent rester tranquilles.

LES HOMMES : Faudra en parler.

PREMIER OUVRIER : Venez. Je vais pêcher.

Vous resterez dans les herbes. Vous ne ferez pas de bruit.

TROISIÈME OUVRIER : Je fumerai ma pipe à l'ombre.

MARTHE : Allons.

VOIX DE MAÎTRE ANTOINE : Delphine, ta main.

QUATRIÈME OUVRIER : Si des fois la femme, là-haut, avait besoin de nous...

BERTHE : Non. Il ne réclame que sa main. Il n'a besoin de rien. Je crois qu'il passera comme ça, sans avoir besoin de rien d'autre.

Ils sortent.

SCÈNE X

Catherine entre.

CATHERINE, *appelant à voix basse.* Aubert ? Il n'est pas là ? On n'y voit pas ici dedans. Petites, êtes-vous là ? Répondez, ne jouez pas. Il me semble que je vous entends rire. Êtes-vous là, les hommes ? Soyez plus raisonnables qu'elles, répondez-moi. Je viens de courir en plein soleil, je n'y vois plus.

Un temps.

Je n'entends rien. Non, il n'y a personne ici. Ils sont partis. Ce devaient être eux qui riaient du côté de l'étang. Il y a toujours de la lumière là-haut, ça dure encore. C'est bien plus long que ce qu'on croit pour mourir. C'est dur, un homme !... Je commence à y voir clair. Voilà l'escalier. Voilà les murs. Cette ombre est fraîche. Ça vous donne envie de vous asseoir et de rester avec ses pensées. Entre moi et les choses il y a comme un air bleu tout habité par ce que je désire. Tout ce que je désire, je peux le mettre à côté de moi, autour de moi, le faire vivre. Ça craint le soleil. Ici tout prend aisance. Je peux dire Aubert ! Il ne répond pas, mais il y a dans l'ombre quelque chose de souple et de sucré qui répond à sa place dans le juste désir de la réponse que j'attends. Je m'accommoderais bien d'une ombre comme celle-là pour toute ma vie, si seulement il y était, lui. Je n'aurai besoin de rien, Vierge-mère, sinon de ces quatre murs et de cette ombre. Même si je ne devais pas le voir, je l'entendrais. Même si je ne devais pas l'entendre, je le sentirais à son odeur de poil et d'homme et de sueur, qui tournerait autour de moi comme un serpent. Même si je ne devais rien avoir de lui, ni vue, ni odeur, ni sa voix, ni son pas, rien, je saurais qu'il est là : lui me verrait. Oh ! je m'accommoderais bien d'une ombre comme celle-là, pour toute ma vie. Je n'ai plus de courage. Depuis qu'il n'y a plus à se battre pour lui ; depuis qu'il m'a semblé entendre que j'avais droit d'être heureuse, je n'ai plus de courage. Je n'ai plus de courage pour moi. Je ne sais pas me défendre. Je ne sais pas ce qu'il faut faire. Je n'ai pas le temps d'être courageuse pour moi. Je n'ai que le temps de l'aimer et de le désirer. Où est-il ?... Je l'entends et je le vois. Je l'entends avec sa voix d'avant, je le vois comme il était, je ne sais plus comment il est maintenant, le soleil me le mange... Il me disait : Catherine, tu es

la porte, Catherine tu es la porte par où j'entre dans le monde. Quand il disait : Catherine, avec son petit défaut de langue ! Il n'y a que moi qui connais son défaut de langue. Il ne parlait pas aux autres comme à moi... Catherine !... Le monde. Pourquoi le monde ?... Il disait « Catherine » et ça partait d'un gros souffle et d'un élan doux, et mon nom arrivait jusqu'à moi, et ça disait tout... Pourquoi le monde ?... C'est vrai que c'est bon cette ombre, ce bleu, ce silence où je suis seule avec lui.

SCÈNE XI

Madame Delphine descend l'escalier.

MADAME DELPHINE, *s'assoit sur la dernière marche à côté de Catherine.* Je suis fatiguée.

CATHERINE : Oh ! moi aussi, Madame.

MADAME DELPHINE : Il vient de s'assoupir un peu et il a lâché ma main.

CATHERINE : Comment va-t-il ?

MADAME DELPHINE : Il est au bout. Il n'en a plus que pour user un peu ses nerfs, et puis ça sera fini. Ça sera peut-être tout à l'heure. Je crois qu'il s'est endormi parce que son corps connaît l'histoire et qu'il a besoin de repos pour le grand coup de la fin.

CATHERINE : Il vous donne beaucoup de travail, Madame.

MADAME : Il est comme un petit enfant.

CATHERINE : Vous êtes bien heureuse de l'avoir comme ça.

Silence.

MADAME DELPHINE

: J'ai les doigts brûlés par toutes ces tisanes et ces cataplasmes. J'ai les doigts qui pèlent comme des poireaux.

CATHERINE : S'il avait pu nous supporter dans la chambre, je vous aurais bien aidée de bon cœur, Madame, j'ai grande envie de soigner.

MADAME DELPHINE : Il me veut, moi.

CATHERINE : Oui, j'entends qu'il demande votre main tout le temps.

MADAME DELPHINE : Il la demande et il l'appelle, même quand il l'a. Il n'a plus que ce souci. Il n'y a plus qu'une chose qui existe dans la vie pour lui, c'est ma main.

CATHERINE : Alors il la tient, et il la réclame encore ?

MADAME DELPHINE : Oui, Catherine, c'est comme ça. Il la tient, il la serre à pleins doigts, et puis il appelle : Delphine, ta main. Maintenant qu'il dort, sa main à lui est toute crochue, autour du semblant de la mienne.

CATHERINE : Ça doit être bien agréable.

MADAME DELPHINE : Quoi ?

CATHERINE : De compter tant que ça pour quelqu'un.

Silence.

MADAME DELPHINE : Ça donne un gros courage.

CATHERINE : En ce moment, Madame, pour lui, vous êtes seule vivante dans le monde entier.

MADAME DELPHINE : Oui, Catherine.

CATHERINE : Il n'y a plus ni charrues, ni grange, ni travail ?

MADAME DELPHINE : Non.

CATHERINE : Il ne pense plus à semer ?

MADAME DELPHINE : Il pense à moi. Il n'a besoin que de moi.

CATHERINE : Ainsi, Madame, dès qu'ils n'ont plus les mains pleines de graines, dès qu'ils ne peuvent plus lancer des graines autour d'eux, alors ils deviennent comme des enfants, et ils appellent notre main, et ils serrent notre main dans leurs mains. Mais ils meurent ?

MADAME DELPHINE : Oui.

CATHERINE : Vous croyez qu'on pourrait pas avoir ce bonheur un peu plus longtemps avant la mort ?

MADAME DELPHINE : Si le monde était mieux fait, oui, Catherine.

CATHERINE : Mais étant fait comme il est fait ?

MADAME DELPHINE : Non, Catherine.

CATHERINE : Pas d'espoir ?

MADAME DELPHINE : Non, Catherine. Cette main, tu vois, a consolé deux hommes devant la porte. Il y en a eu un, déjà, avant, qui a appelé : Delphine, ta main. Ma main a déjà servi de branche une fois. Le père d'Aubert s'est accroché là aussi. Je parle sans rancune. C'est venu bien tard et je ne sais plus si je l'aimais encore à ce moment-là. Mais il s'est accroché à ma main et j'ai compris qu'il n'y avait plus de vent ni de pluie, ni d'orage, ni de soleil pour lui. Qu'il n'y avait plus que ma main... Semeurs de rêves, ou semeurs de blé, ma fille, la vie leur a donné le sac de graines, et tant qu'il y a de la vie autour d'eux ils doivent lancer les graines. C'est l'ordre. Lancer, partout, dans nous comme dans le reste. Pas plus que dans le reste.

CATHERINE : Mais, à la mort, Maîtresse, à la mort au moins, êtes-vous sûre ? Est-ce sûr ? Notre amour compte ?

VOIX DE MAÎTRE ANTOINE : Delphine, ta main.

Delphine se dresse et monte l'escalier sans répondre.

SCÈNE XII

Un temps. Catherine seule, puis Aubert entre et tous les deux ils avancent l'un vers l'autre.

CATHERINE, *enlaçant Aubert*. Embrasse-moi, chéri. (*Aubert l'embrasse.*) Ne fais pas ta lèvre mince, mais donne-moi le dedans de tes fausses lèvres minces, là où c'est chaud, où c'est bien toi.

AUBERT, *l'embrassant*. Là, c'est moi ?

CATHERINE : Oui.

AUBERT, *même jeu*. Et là ?

CATHERINE : Oui.

AUBERT, *même jeu*. Et là ?

CATHERINE : Moins. C'est déjà un peu plus dur la troisième fois. C'est un peu moins toi.

AUBERT : Toi, tu es toujours pareille, Catherine, quand tu embrasses. Ta bouche fait le bruit d'une terre bien arrosée. Quand je suis loin de toi, j'ai ce bruit-là dans les oreilles.

CATHERINE : Dis encore un peu.

AUBERT : Quoi ?

CATHERINE : Mon nom.

AUBERT : Catherine.

CATHERINE : Tu ne le disais pas comme ça avant.

AUBERT : Mais si.

CATHERINE : Non, tu ajoutais quelque chose, il me semble, avec le bout de langue. Je ne sais pas. Il me semble que tu appuyais sur le commencement de mon nom, et puis qu'après ça glissait tout seul. Enfin, je ne sais pas, mais ça n'est pas pareil. Sûr, tu le dis autrement.

AUBERT : Ne fais pas la petite fille, Catherine, sois un peu femme.

CATHERINE

: Je le suis, en plein, comme un sac bourré d'une grosse femme ; toute nue ; je le suis en plein, mon chéri. Je t'ai cherché comme une femme par toute la maison.

AUBERT : J'étais là dehors, petite fille, c'est dehors qu'il fallait venir pour me trouver.

CATHERINE : Je ne suis pas une petite fille, ma belle beauté, je suis une femme. Je ne veux pas aller te chercher dehors.

AUBERT : C'était facile. Je suis allé voir. Si tu voyais !

CATHERINE : Je ne vois pas.

AUBERT : Si tu voyais ! Tout l'automne bout dans le vallon. Les érables sont rouges. Dans les chemins c'est plein de petites feuilles de cistes. Il y a une telle douceur dans l'air, petite fille, et une si grande douceur dans ce bruit de l'eau que je me disais tout le temps « Si Catherine était là, si elle était là, si elle était là ! ».

CATHERINE : Je n'étais pas là ?

AUBERT : Non.

CATHERINE : Je n'avais pas encore vu que tes yeux pouvaient avoir deux sortes de bleu. Un bleu léger comme une aile de mouche. Un bleu comme une pierre bleue.

AUBERT : Il ne faut pas regarder mes yeux, mais tout ce qui est autour de toi. Viens, je te ferai voir l'étang qui prend sa toison d'hiver.

CATHERINE : Je n'avais pas encore vu ce petit pli que tu as près de la bouche quand tu parles. On dirait une ride. C'est une fossette. Un petit duvet comme un duvet de poussin.

AUBERT : Je te dis qu'il faut venir dehors. C'est dehors. Qu'est-ce que je suis, moi, qu'est-ce que je suis ? Viens voir, toutes les mésanges partent.

CATHERINE : Je suis bien plus grosse qu'une mésange, et bien plus douce, ma beauté. Regarde-moi. Je te regarde. Tu as des lèvres comme des vers de terre. Elles font des trous dans moi. Là où elles ont passé, il reste en moi un petit chemin troué et rouge.

AUBERT : Viens dehors, avec tout.

CATHERINE : Je suis restée avec toi dans l'ombre. Je te sentais, je te voyais, je te touchais. Ta peau, ta voix, ma beauté.

AUBERT : Il ne faut pas rester dans l'ombre. Regarde comme c'est beau !

Il va à la porte, et, sans effort, il l'ouvre à deux battants. On voit l'énorme lumière d'automne. Catherine se recule dans l'ombre.

AUBERT : Regarde, Catherine ! C'est toi qui m'as ouvert la porte, tu te souviens ?

CATHERINE : Je me souviens.

AUBERT : Tu as mis ta petite main sur la poignée du portillon. Tu ne savais pas, mais ça avait pour moi plus d'importance que quand je suis né. Tu as ouvert la petite porte et je suis sorti.

CATHERINE : Je ne savais pas, non. Tu es sorti.

AUBERT : C'est beau, Catherine. Il faut sortir. Sors avec moi.

CATHERINE : Je ne peux pas.

AUBERT : Qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce que c'est, cette voix que tu as ? Tu pleures ? Qu'est-ce que tu as ?

CATHERINE : Je t'aime.

AUBERT : Catherine ! Mon Tounet ! Qu'est-ce que tu as ? Je t'aime aussi. Tu le sais. Tu le sens. Je ne peux pas t'aimer plus que ce que je t'aime. Qu'est-ce que j'ai fait, qu'est-ce que j'ai dit pour te faire de la peine ?

CATHERINE : Rien, mon petit.

AUBERT

: Catherine ! Souviens-toi. Le soir où tu es devenue ma femme. Puis on s'est endormi dans l'herbe. Et le matin est venu. J'ai entendu que tu te réveillais. C'était ton heure de partir. Tu m'as embrassé. Je dormais. Je ne dormais pas. J'étais plein de toi. Je ne pouvais pas bouger. Tu t'es en allée par la forêt. Tu marchais dans les feuilles et tu étais encore avec moi. Ta chaleur. Ta tête sur mon épaule. Ta respiration, ta voix que tu as en dormant. Et cependant tu marchais dans les feuilles en bas et je ne t'entendais plus.

CATHERINE : Oui, tu peux inventer, et ton invention te contente. Tu es après moi comme après un travail ; tu te reposes et tu y penses. Moi, je ne peux pas. Il faut que tu sois là ; que tu me parles ; que je te touche. Je ne suis jamais après toi. Le travail de t'aimer, il faut que je le fasse tout le temps, sans repos, jusqu'à la mort. Tu peux tout avoir sans moi.

AUBERT : Rien sans toi, ma chérie. Tu ne sais pas que tu m'as ouvert la porte de tout, ma chérie ? Tu ne sais pas que c'est par la seule grâce de ton doux corps étroit et plein de miel que je suis entré dans la vie. Rien sans toi, ma chérie.

CATHERINE : Rien sauf toi, mon amour. Voilà toute la différence.

Silence.

VOIX DE MAÎTRE ANTOINE : Delphine, ta main.

AUBERT : Parle. Catherine.

CATHERINE : Il a bien besoin de cette main pour mourir.

AUBERT : Tu m'aimes ?

CATHERINE : Oui, je t'aime. Toi.

VOIX DE MAÎTRE ANTOINE : Delphine !

CATHERINE : Oui, je t'aime. Tu es seul en moi, allumé, comme une lampe. Là où tu ne vas pas, c'est l'ombre. Tu comprends, Aubert, une grande ombre toute fermée, et dedans une lampe allumée, toi. Là où les rayons de la lampe ne vont pas, c'est la nuit, l'ombre. Rien.

AUBERT : Mon Tounet !

CATHERINE : Ne parle plus, Aubert. Tu as tout dit. Je sais. Je vois. Rien ne me

trompe plus. Nous sommes sur la terre pour souffrir ; parce que nous sommes hommes et femmes. Nous allons beaucoup souffrir l'un à côté de l'autre, chacun pour nous. Mais je t'aime, j'attendrai.

AUBERT : Catherine !

Catherine lui ferme la bouche avec la main.

CATHERINE : Tais-toi, ne parle plus. Ecoute.

Silence.

VOIX DE MAÎTRE ANTOINE : Ta main. Ta main. Ta main. Ta main !

CATHERINE : Embrasse ma main, Aubert, embrasse bien ma main, mon petit.

SCÈNE XIII

On entend les servantes qui chantent et la voix se rapproche. Un valet siffle.

*Dans la prairie, le lis des champs
Ayant ouvert son corset de toile
Dans la prairie, le lis des champs
Balançait son beau cœur content.*

LES OUVRIERS, *à la porte*. Regarde, le seau est plein.

LES SERVANTES

: On va les faire frire dans l'huile.

LES OUVRIERS : Une soupe, avec des piments et du poivre.

Ils entrent et se taisent, car Delphine apparaît au haut des escaliers.

DELPHINE : Pour l'amour de Dieu, il faut taire toute cette vie.

AUBERT : Je vous l'avais dit, camarades.

PREMIER OUVRIER : Faites excuses, Maître, c'est vrai. On n'a pas pensé, avec ce soleil. On n'a qu'à s'asseoir sur la racine du saule et jeter le fil. Il y a plus de poisson que d'eau dans l'étang.

AUBERT : Des poissons ?

PREMIER OUVRIER : Des tanches, le plein seau.

Aubert se penche sur le seau. Catherine se sépare de lui et recule à pas lents vers l'ombre pendant qu'Aubert parle.

AUBERT : C'est de ces belles noires qui ont la lune bleue sur le dos. Mon père en prenait au filet. (*Il plonge sa main dans le seau.*) Quand on tient ça, on a de la joie à pleines mains.

RIDEAU

Manosque-Taninges.

La femme du boulanger

PIÈCE EN TROIS ACTES

PERSONNAGES DRAMATIQUES

LE BOULANGER.

LE BARON.

LE CURÉ.

L'INSTITUTEUR.

LE BERGER.

TROIS HOMMES.

PEROTTE.

AURÉLIE.

UNE JEUNE FEMME.

TROIS VIEILLES FEMMES NOIRES.

TROIS NIÈCES DU MARQUIS.

UN HOMME ET UNE FEMME QUI SE POURSUIVENT.

La scène est dans un village et dans les forêts qui l'entourent. L'été.

ACTE I

LA BOULANGERIE

D'un côté le four, puis trois longues marches et, au-dessus, de l'autre côté, le magasin de vente du pain avec sa grande balance à deux plateaux. Devant le four la table où le boulanger et sa femme viennent de prendre le repas de midi.

Le boulanger est à table, la tête couchée sur ses bras croisés.

La femme marche lentement de droite et gauche comme pour une sorte de ménage qu'on sent purement imaginaire.

SCÈNE I

LE BOULANGER, AURÉLIE

LE BOULANGER : J'ai sommeil. Tu n'as rien mangé toi !

AURÉLIE : Si.

LE BOULANGER : Quoi ?

AURÉLIE : Du raisin.

LE BOULANGER : Du raisin ! Pas de soupe, pas de fricot, pas de pain. Où veux-tu aller comme ça ?

AURÉLIE

: Nulle part.

LE BOULANGER : Tu es malade ?

AURÉLIE : Non.

LE BOULANGER : Tu as le dessous de l'œil un peu bleu ; tu as la joue salie, tu as pleuré ?

AURÉLIE : Je n'ai rien, je te dis.

LE BOULANGER : Qu'est-ce que tu as fait toute la matinée à la chambre là-haut ? Je t'ai entendue fourgonner. J'ai peur que tu sois malade.

AURÉLIE : Je ne suis pas malade.

LE BOULANGER : Tu ne manges pas, tu ne dors guère. Il en faut peu après. Tu viens au four où il fait chaud, tu vas au magasin où il fait froid. Tu attrapes une pneumonie double.

AURÉLIE : Les maladies que tu m'inventes sont toujours doubles.

LE BOULANGER : Eh oui, qu'est-ce que tu veux, sûrement qu'elles sont doubles. Si tu es malade, je le suis autant que toi. Ah ! Je serais beau si tu étais malade !

AURÉLIE : Oui. Oh ! je sais, le magasin !

LE BOULANGER : Mais non ; oui, bien sûr, le magasin, mais il y a aussi toi. J'ai toujours peur qu'on te prenne, moi.

AURÉLIE : Qui veux-tu qui me prenne ?

LE BOULANGER : La maladie.

AURÉLIE : La maladie ? Ça n'est pas une grosse prise.

LE BOULANGER : Eh bien ! qu'est-ce qu'il te faut : ça te siffle et puis tu meurs.

AURÉLIE : Oui. Et puis après ?

LE BOULANGER : Après, je suis seul.

AURÉLIE : Oui, mais moi, je suis morte.

LE BOULANGER : Ah ! Ça t'arrangerait d'être morte ! Tu n'es pas mieux comme tu es ?

AURÉLIE : Non.

LE BOULANGER

: Alors tu es malade.

AURÉLIE : Je ne suis pas malade, au contraire.

LE BOULANGER : Au contraire ! Ça c'est rigolo alors. Tu es en trop bonne santé ! C'est la trop bonne santé qui t'empêche de manger ? C'est la trop bonne santé qui t'empêche de dormir ? Et c'est la trop bonne santé qui te fait pleurer dans l'oreiller juste au moment où tu crois que je dors parce que j'ai reniflé deux ou trois fois fort pour te le faire croire.

AURÉLIE : Laisse-moi.

LE BOULANGER : Oui, je te laisserai, mais j'aimerais que tu te rendes compte. Depuis quelque temps rien ne te fait ni sang ni graisse. Un jour ou l'autre tu tomberas comme un sac de plomb. Tu ne me crois jamais, mais ce qu'il faut que tu manges c'est du pain.

AURÉLIE : Je n'ai pas faim.

LE BOULANGER : Pour le pain on n'a jamais faim mais force-toi un peu.

AURÉLIE : Se forcer pour tout !

LE BOULANGER : Comment, se forcer pour tout ?

AURÉLIE : Laisse-moi. Laisse-moi. Laisse-moi.

LE BOULANGER : Eh ! Tu en as trop dit, mon fils.

AURÉLIE : Pas le quart !

LE BOULANGER : Voilà : c'est réglé comme du papier à musique ; quand tu es énervée, moi, j'ai sommeil. C'est terrible, mais c'est comme ça ! Depuis que je fais une tournée de plus la nuit, dès que j'ai mangé le sommeil me tombe dessus. La nourriture m'endort.

AURÉLIE : Dors.

LE BOULANGER : C'est facile à dire. Je te vois inquiète.

AURÉLIE : Ne t'occupe pas de moi.

LE BOULANGER

: C'est facile à dire, je m'occuperai de qui alors.

AURÉLIE : De toi.

LE BOULANGER : C'est facile à dire, mais je n'ai pas envie de m'occuper de moi.

AURÉLIE : Tu vois que, quand on n'a pas envie, c'est facile à dire mais c'est

difficile à faire. Je n'ai pas envie de manger, moi.

LE BOULANGER : Tu as envie de quoi ?

AURÉLIE : De rien.

LE BOULANGER : C'est difficile de te le donner alors.

AURÉLIE : Je ne te demande rien.

LE BOULANGER : C'est bien ce que je te dis : c'est difficile de te le donner.

AURÉLIE : Je ne te demande rien à toi.

LE BOULANGER : Alors, à qui veux-tu le demander ?

AURÉLIE : Ça me regarde.

LE BOULANGER : Ça te regarde ! Regardez-moi ça ! Ça a du nez comme un chat, c'est pâle comme la mort, des yeux dans des caves, plus une goutte de sang ; un coup de vent l'emporte. Et ça ne demande rien, et ça veut se débrouiller tout seul. Viens ici.

AURÉLIE : Non.

LE BOULANGER : Attends, ou je saurai bien te forcer à venir.

AURÉLIE : Encore forcer ! Tu vois : toujours forcer.

LE BOULANGER : Quoi ?

AURÉLIE : Me forcer à manger, me forcer à venir, qu'est-ce que je ferai de mon gré à la fin ? Je suis libre de faire quoi, somme toute ici dedans ?

LE BOULANGER : Eh bien ! mais... tout. Ce que je dis c'est pour ton bien.

AURÉLIE : Le bien forcé, quoi ! Je sais où il est mon bien. Je le sais toute seule, je n'ai pas besoin de toi.

LE BOULANGER : Je gêne quoi ?

AURÉLIE : Je ne t'ai rien demandé. Tu avais fini de manger, moi aussi. J'allais débarrasser la table. C'est toi qui as commencé. Laisse-moi, Honoré, sois gentil et dors. Tu as besoin de dormir. Dors.

LE BOULANGER : Besoin, oui, mais enfin ce n'est pas un besoin terrible. Attends, je n'ai rien dit pour te fâcher, fiston. C'est de sentir que tu caches quelque chose. Alors, on voudrait savoir quoi ? Pas par curiosité, mon petit fils, tu comprends, pour savoir si on ne peut pas y faire quelque chose.

AURÉLIE : Toi, rien.

LE BOULANGER : Qu'est-ce que tu en sais ?

AURÉLIE : C'est sûr ; toi, rien.

LE BOULANGER : Alors, qui ?

Silence.

LE BOULANGER : Pour qui crois-tu que je travaille ? Pour moi ? Je m'en fiche de moi ! J'ai besoin de quoi, moi ? Rien : un oignon. Je travaille pour toi. Les choses qui te font plaisir me font plus plaisir à moi qu'à toi.

AURÉLIE : Oui, je sais, à condition que ce soit ton plaisir.

LE BOULANGER : Mais non, je ne cherche pas...

AURÉLIE : Tu ne cherches pas, mais tu trouves. Il faut que je sois avec toi ; alors je sais, tu es content. Tu guettes tout. Des fois tu vois j'ai peur d'avoir plaisir – quand j'en ai – tellement tu es là le premier à me le prendre des mains avec tes yeux.

LE BOULANGER : C'est le plaisir de te voir contente, fiston.

AURÉLIE : Non, c'est le plaisir d'être content, toi ; je te connais. Tu es têtue, tout ce que tu veux, tu y

arrives. Quand tu me fais plaisir c'est que ça t'arrange comme ça.

LE BOULANGER : Pourtant regarde : j'ai cherché toujours plus de travail. Je n'ai plus une minute dans la journée et dans la nuit je n'en ai guère ; j'ai à peine le temps de toucher les draps. Le sommeil pourtant c'est agréable ! L'argent, si j'avais voulu en gagner quand j'étais garçon, c'était facile. Mais, pour moi, trois sous c'est une semaine ; je ne fume pas, je ne bois pas, je ne joue à rien. Qu'est-ce que tu veux que je fasse des sous ? Mais il y a toi.

AURÉLIE : Il y avait moi avant que tu arrives aussi. Et si tu n'étais pas arrivé, alors je n'avais plus qu'à mourir ! C'est pour moi, c'est pour m'éviter de mourir que tu as tourné autour de moi pendant un an, pendant deux ans, pendant trois ans, jusqu'à ce que, de guerre lasse, je te dis à la fin : « eh bien ! oui. »

LE BOULANGER : Tu me reproches...

AURÉLIE : Rien, ni ça ni le reste.

LE BOULANGER : Le reste quoi ? Peut-être oui ce que tu viens de dire je ne t'ai pas laissée reposer tant que je ne t'ai pas eue. Mais, quel reste ? Ce pays ne te plaît pas, peut-être ?

AURÉLIE : Si.

LE BOULANGER : Tu peux le dire : ça n'est pas la Joconde : ces collines noires, ces forêts, les étangs ; ça sent le poisson, le mouton et le sauvage. Et cet éloignement de tout, ça n'est pas fait pour toi qui es belle.

AURÉLIE : Si.

LE BOULANGER : Servir les pains à la balance ; remplir les sacs des bergers, c'est ça qui ne te plaît pas ?

AURÉLIE : Si.

LE BOULANGER : Je suis seul boulanger sur plus de cinquante kilomètres à la ronde. On peut prendre une servante.

AURÉLIE : Non.

LE BOULANGER : Si. J'ai accepté de faire le pain pour les bergers du baron. Je reconnais que je n'ai pensé qu'à moi. Je n'ai pas pensé qu'il faudrait que tu restes debout tous les soirs pour remplir les sacs. Est-ce qu'il t'aide un peu celui qu'on t'envoie pour venir les chercher ?

AURÉLIE : Oui, il m'aide.

LE BOULANGER : Lequel est-ce ? C'est le grand flandrin qui a les cheveux frisés ? Tu dis qu'il t'aide mais qu'est-ce qu'il fait ? En tout cas, l'autre soir, quand je suis descendu tu avais ton mal au ventre.

AURÉLIE : Non.

LE BOULANGER : Ne dis pas de mensonge ; tu avais ta bouche carrée et tu pleurais. Tu crois que je ne t'ai pas vue ? Tu crois que tu me fais tout croire ? Tu crois qu'il te suffit de me faire ton petit sourire tout gris comme tu m'as fait ? Je vois clair. Je ne suis pas tombé de la dernière pluie. Si tu savais que le docteur vienne pour quelqu'un ici, fais-lui dire de passer un peu te voir.

AURÉLIE : Non.

LE BOULANGER : Qu'est-ce qu'il y aurait de faire voir ton ventre au docteur ? Je ne suis pas jaloux. On saurait ce que c'est.

AURÉLIE : Ce n'est rien.

LE BOULANGER : Tu ne le sais pas. Et moi, qu'est-ce que je peux faire ? Je te regarde souffrir. Je te donne un cachet d'aspirine, ça te calme, ça ne te guérit pas.

AURÉLIE : Je n'ai rien, je ne pleurais pas, ne t'occupe pas de ça.

LE BOULANGER : Je me rends compte. Ça n'est pas gai ici. Veux-tu que je t'achète un petit jardin ?

AURÉLIE

: Non.

LE BOULANGER : Pas pour que tu le fasses, toi. Enfin, à moins que tu veuilles. Autrement, moi je trouverai bien un moment dans la journée.

AURÉLIE : Non.

LE BOULANGER : Ça ne me fatiguera pas, tu sais. Là je suis à moitié endormi mais c'est parce que je reste assis. Si je me remuais ça irait bien. Tu veux ? Je te ferai toute une corbeille de cosmos.

AURÉLIE : Non.

LE BOULANGER : Bon. Oui. C'est vrai. Tout compte fait, un jardin ça n'est pas énorme. On doit vite s'en fatiguer. Mais alors, écoute, je vais te dire une chose, je vais aller voir Ovide, je lui dirai qu'il me prête son filet à poissons. Et si tu veux, dimanche nous allons pêcher.

AURÉLIE : Non.

LE BOULANGER : Pourquoi ? Qu'est-ce qui t'inquiète ? Tu crois que je ne sais pas. On porte le dîner, on mange sur l'herbe, je me baignerai, tiens, j'en ai besoin, j'ai le dedans des cuisses...

AURÉLIE : Non.

LE BOULANGER : C'était pour te distraire ; je sais, je me rends compte, je vois : les collines tournent autour de nous comme une coquille d'escargot. C'est naturel. On a besoin d'un peu sortir. Veux-tu que j'achète un petit cheval ?

AURÉLIE : Qu'est-ce que tu as dit, répète !

LE BOULANGER : Que j'achète un petit cheval.

AURÉLIE : Pourquoi tu dis ça ?

LE BOULANGER : Pour rien, pourquoi ?

AURÉLIE : Un cheval ?

LE BOULANGER : Oui, un cheval, qu'est-ce que ça a d'extraordinaire ? Si on est enfermé on pense tout de suite à un cheval. Tu ne vois pas les bergers ce qu'ils font avec leurs chevaux ?

Silence.

... eh bien, ils galopent. S'ils ont envie de traverser la forêt ils la traversent ; s'ils ont envie d'aller dans le plat pays ils y vont. S'ils avaient envie d'aller à la mer, ils iraient. Bien entendu, ça n'est pas ce que je veux dire, je ne veux pas que tu montes là-dessus entre tes jambes, non, mais un petit boghei, là, et on partirait tous les deux se promener, bien assis.

AURÉLIE : Tais-toi.

LE BOULANGER : Qu'est-ce que tu as ? C'est le cheval qui te ?...

AURÉLIE : Tais-toi.

LE BOULANGER : Pourquoi ? Dès que je t'ai parlé de cheval, tu as sauté. Qu'est-ce qu'il y a ? Tu en as peur ?

AURÉLIE : Oui.

LE BOULANGER : Depuis quand ? Tu ne l'avais jamais dit !

AURÉLIE : Maintenant je te le dis.

LE BOULANGER : Tu me caches quelque chose.

AURÉLIE : Oui.

LE BOULANGER : Tu as tort. Tu as tort parce que, moi, je suis là pour ça.

AURÉLIE : Pourquoi ?

LE BOULANGER : Pour éviter que tu aies peur. Je me demande ce qui a bien pu arriver.

AURÉLIE : Ne te demande rien.

LE BOULANGER : Je suis à moitié endormi et je me demande, mais, quand je serai réveillé, ne t'inquiète pas, je saurai.

AURÉLIE : Qu'est-ce que tu feras ?

LE BOULANGER : Je demanderai.

AURÉLIE : Qu'est-ce que tu veux savoir ?

LE BOULANGER : Ce qui est arrivé.

AURÉLIE : Il n'est rien arrivé.

LE BOULANGER

: Eh bien je saurai qu'il n'est rien arrivé, mais je le saurai. Ce sont des pressentiments, tu veux dire ?

AURÉLIE : Oui.

LE BOULANGER : Alors, c'est une autre affaire. Tu vois, avec mon air endormi, j'ai fini par te faire dire ce que je voulais.

AURÉLIE : Qu'est-ce que j'ai dit ?

LE BOULANGER : Ce que je voulais. C'est bien ce que je pensais : c'est de la faiblesse, c'est le manque de sang, c'est le docteur qu'il faut. C'est le mal au ventre. Un pressentiment de cheval ! Si j'étais un dompteur et que je te dise que je vais acheter un lion, je comprendrais, mais un cheval : la bête la plus douce du monde !

AURÉLIE : Ne ris pas.

LE BOULANGER : Je ne ris pas. Tu crois que je ris quand il s'agit de toi qui ne peux même plus arriver à manger du pain. Qu'est-ce que tu crois que c'est un cheval ? Tu crois que ça marche debout sur ses deux pieds comme un préfet avec une casquette à plumes ?

AURÉLIE : Ne ris pas, je te dis.

LE BOULANGER : Je te dis que je ne ris pas, mais tu as le sang qui n'a plus de force, mange du pain. C'est tout. Alors, tu verras qu'un cheval ça n'est rien du tout ; ça se mène comme un mouton. Ce qui te trompe, mon fiston, c'est que tu es faible. Tu n'as plus de corps, tu n'as plus rien, tu n'as plus de poids. Alors tu

crois que les choses sont plus fortes que toi. Un cheval ! D'un mot tu l'arrêtes.

AURÉLIE : J'en ai dit des mots. Ça ne l'arrête pas. Au contraire : Au plus j'en dis au plus il vient.

LE BOULANGER : Parce que ça n'est pas un vrai cheval : c'est un cheval qui est dans ta tête.

AURÉLIE : C'est un vrai. Mais, si tu crois que je vais dire des mots qui l'arrêtent, non, je dis des mots qui le poussent.

LE BOULANGER : Eh oui, bien sûr ; c'est ça, vas-y ; si ça te plaît d'avoir la tête comme une volière. Il y en a qui cherchent à avoir la tête calme ; il y en a qui donneraient tout l'or du monde pour avoir la tête tranquille (tiens, moi par exemple). Si j'ai quelque chose qui m'ennuie, moi, c'est vite fait, je m'arrange.

AURÉLIE : Ça ne m'ennuie pas.

LE BOULANGER : Ah ! si tu trouves que c'est agréable d'avoir un cheval dans la tête !

AURÉLIE : Oui, je n'ai jamais été aussi heureuse.

LE BOULANGER : Drôle de bonheur.

AURÉLIE : Oui, drôle de bonheur pour toi. Mais pour moi il n'y a pas de plus grand bonheur.

LE BOULANGER : Ah ! drôle de bonheur ! S'il continue encore un peu il ne te laissera ni la peau ni les os ; on te confondra avec ton ombre.

AURÉLIE : Oui, drôle de bonheur ! On ne sait même plus si on marche encore sur la terre. Il y a des moments où le pied vous manque sur tout.

LE BOULANGER : Ah ! drôle de bonheur ! Ça finira par te soulever le cœur, tu verras.

AURÉLIE : Et qu'est-ce que tu crois qu'il me fait ton pain de plomb ?

LE BOULANGER : Mon pain de plomb ! Le pain le plus léger du monde ! Il n'y en a pas deux comme le mien.

AURÉLIE : Oui, drôle de bonheur, sans pain, sans rien, cent fois meilleur que tous les autres.

LE BOULANGER : Ah ! drôle de bonheur. Du vent quoi !

AURÉLIE : Du vent ! Pauvre Honoré ! Du vent ! Une peste d'ailes ! Mes os crient comme des alouettes.

LE BOULANGER

: Tu es folle ! Qu'est-ce que c'est que ce drôle de bonheur ?

AURÉLIE : Rien.

SCÈNE II

Entrent trois vieilles femmes noires.

LE BOULANGER, AURÉLIE, LES 3 FEMMES NOIRES

LES TROIS FEMMES NOIRES : On dérange ?

AURÉLIE : Non. Il dort à moitié.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Il ferait mieux de dormir en plein.

LE BOULANGER : C'est ce que je vais faire.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Je n'ai jamais vu un homme qui pue l'oignon comme celui-là. Et sur la tête, qu'est-ce qu'il a ? Regarde, petite, il a la tête pleine de croûtes.

LE BOULANGER : C'est du son.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Et là sur la nuque ?

LE BOULANGER : C'est un grain de beauté.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Un melon de beauté, tu veux dire ! Une courge, oui ; c'est gros comme mon poing.

LE BOULANGER : Et les voilà ! Et ça en dit ! Et ça parle ! Et ça parle ! Et vous croyez que ça a eu des hommes mieux que moi ? Pas du tout. Ils pouaient comme moi. Et les croûtes sur la tête, ça n'était peut-être pas du son. Moi c'est du son. Et ça a mangé leur pain, allez, plutôt deux fois qu'une.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Ah ! ça c'est vrai !

LE BOULANGER : Quand ça ne coûte plus rien on le reconnaît.

LES TROIS FEMMES NOIRES

: Ils sont rigolos les hommes avec leur pain. Nous le savons que vous donnez du pain. Nous ne sommes pas sourdes. Vous n'avez pas besoin de nous le crier tout le temps. On le sait. Où est celle d'entre nous qui n'est pas la femme du boulanger ? Et après.

LE BOULANGER : Après, c'est le pain donné.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Le pain donné est une prison. Le pain fait du sang ; le sang est un grand maître.

LE BOULANGER : A quoi ça sert d'être vieille !

LES TROIS FEMMES NOIRES : Qu'est-ce que tu crois que c'est des vieilles : d'anciennes jeunes.

LE BOULANGER : J'ai quand même raison. Si je m'occupe de vos histoires je ne dors pas. Et si je ne dors pas, qui fera le pain de quatre heures ?

LES TROIS FEMMES NOIRES : Personne. Tu as raison. Dors.

LE BOULANGER : J'y vais. Vous y êtes au pied du mur ?

LES TROIS FEMMES NOIRES : On y est tous.

Il sort.

SCÈNE III

AURÉLIE, LES TROIS FEMMES NOIRES

AURÉLIE : Avez-vous pu renier le pain donné, vous autres ?

LES TROIS FEMMES NOIRES : Non.

— Oui.

— Quelquefois.

AURÉLIE : Quel temps fait-il dehors ?

LES TROIS FEMMES NOIRES : Beau. Soleil.

AURÉLIE

: Le village ?...

LES TROIS FEMMES NOIRES : Dort, la sieste.

AURÉLIE : Savez-vous où sont les bergers ?

LES TROIS FEMMES NOIRES : Tu le sais.

AURÉLIE : Ils n'ont pas allumé de feu du côté de Jaumegarde ?

LES TROIS FEMMES NOIRES : Non, pourquoi du feu en août ?

AURÉLIE : Un tout petit peu de fumée ?

LES TROIS FEMMES NOIRES : Non.

AURÉLIE : Personne sur la route ?

LES TROIS FEMMES NOIRES : Personne. Si tu veux aller prendre l'air ?...

AURÉLIE : Je n'ai pas besoin d'air.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Ça fait du bien.

AURÉLIE : Ça ne suffit pas.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Petite, il faut s'arranger pour que ça suffise.

AURÉLIE : Je connais toutes vos bonnes raisons.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Il ne faut pas seulement les connaître, il faut se les faire.

AURÉLIE : On se les fait ; elles se défont.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Il faut les refaire.

AURÉLIE : Puis la mort arrive !

LES TROIS FEMMES NOIRES : Oh ! ça met du temps !

AURÉLIE : Alors, ce temps, au lieu de le passer à faire et à défaire...

LES TROIS FEMMES NOIRES : Nous te voyons venir.

AURÉLIE : Je ne vais pas à un endroit extraordinaire.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Nous savons.

AURÉLIE : Seulement à un endroit où il ne faut plus se forcer.

LES TROIS FEMMES NOIRES : C'est beaucoup, ma petite.

AURÉLIE : Vous croyez que ça n'existe pas ?

LES TROIS FEMMES NOIRES

: Si.

– Peut-être.

– Non.

AURÉLIE : Et, s'il faut se forcer, que ce soit au moins pour quelqu'un qu'on aime !

LES TROIS FEMMES NOIRES : Tu vois, voilà déjà les raisons qui retournent.

AURÉLIE : Oh ! Celles-là se font toutes seules.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Tant qu'il n'est pas plus facile d'en faire d'autres.

AURÉLIE : Jamais. C'est le cœur.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Le cœur, ma petite, ah ! celui-là !

AURÉLIE : Vous voulez peut-être me dire qu'il vous a laissé la raison entière à vous autres.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Tu as trop beau jeu, on ne peut plus te répondre.

AURÉLIE : Et me répondre quoi ?

LES TROIS FEMMES NOIRES : Chanter le Deo Gratias avec toi, ma petite.

AURÉLIE : Je sais tout ce que je perds.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Tu sens tout ce que tu gagnes.

AURÉLIE : Je ne me suis pas fait faute de retourner en arrière.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Pour prendre élan.

AURÉLIE : Pour m'accrocher.

LES TROIS FEMMES NOIRES : A de la glace.

AURÉLIE : Des fois cependant il semble que c'est tout arrangé ; qu'on a déjà tout ce qu'on demande.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Puis, c'est tout ce qu'on n'a pas qu'on demande.

AURÉLIE : Qu'on crie, vous voulez dire !

LES TROIS FEMMES NOIRES : S'il fallait compter tous les cris !

AURÉLIE

: A la fin, quand on se demande où est la justice on les compte tous.

Silence.

LES TROIS FEMMES NOIRES : As-tu vu descendre les oies sauvages ces derniers temps ?

AURÉLIE : Je ne vois rien.

LES TROIS FEMMES NOIRES : C'est pour le cas où nous aurions manqué de les voir nous-mêmes. Nous sommes au quinze août. Si les oiseaux restent encore dans la montagne c'est que l'hiver sera doux.

AURÉLIE : Je ne suis plus au moment où l'hiver compte.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Un peu de douceur ne fait jamais de mal sur les routes.

AURÉLIE : Même le premier pas ne coûte rien.

Silence.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Il ne faut jamais rien faire devant les gens d'un certain âge. Le dire, peut-être, et encore à demi-mot. Tu permets que nous allions dormir ? Tu n'as pas un endroit ?

AURÉLIE : Il est allé dans la resserre à farine. Il y a encore de la place.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Quel beau silence maintenant !

Elles sortent.

On entend s'approcher le galop d'un cheval.

SCÈNE IV

Entre le berger.

AURÉLIE, LE BERGER

AURÉLIE : Arrête !

LE BERGER

: Laisse-moi arriver.

AURÉLIE : Qu'est-ce que tu viens chercher ?

LE BERGER : J'apporte, cette fois.

AURÉLIE : Quoi ?

LE BERGER : La paix.

AURÉLIE : Enfin !
LE BERGER : Je ne peux plus vivre !
AURÉLIE : Crois-tu que je peux ?
LE BERGER : Dès que tu pars je te perds.
AURÉLIE : Moi quelqu'un me trouve.
LE BERGER : Ne me décide pas plus.
AURÉLIE : Pourquoi ce manteau en plein été ?
LE BERGER : C'est toute ma fortune ; à part toi, je l'emporte.
AURÉLIE : Tu as l'air d'un ange.
LE BERGER : Je suis un ange.
AURÉLIE : Où vas-tu ?
LE BERGER : Avec toi.
AURÉLIE : Ce n'est pas ta voix d'ordinaire !
LE BERGER : J'ai bu.
AURÉLIE : Pour te décider ?
LE BERGER : Après.
AURÉLIE : Pour les regrets ?
LE BERGER : Pour la joie.
AURÉLIE : Où étais-tu ?
LE BERGER : Sur les collines.
AURÉLIE : Et le cheval ?
LE BERGER : Je l'ai pris.
AURÉLIE : On t'a vu.
LE BERGER : Oui.
AURÉLIE : Qu'est-ce qu'on t'a dit ?
LE BERGER : Rien.
AURÉLIE : Je croyais que ça se ferait la nuit.
LE BERGER : Au galop c'est la nuit.
AURÉLIE : Ils dorment tous !
LE BERGER : Qu'ils se réveillent !
AURÉLIE
: Ton cheval est là ?
LE BERGER : Devant la porte.
AURÉLIE : Alors, viens vite.

*Ils sortent.
On entend le galop qui s'éloigne.*

SCÈNE V

Trois hommes, l'un après l'autre, entrent en courant.

LES TROIS HOMMES

LE PREMIER : Holà, boulanger !
LE DEUXIÈME : Tu es déjà là, toi ?
LE TROISIÈME : Qu'est-ce que vous faites ici tous les deux ?

LE PREMIER : Et toi ?

LE TROISIÈME : Où est le boulanger ?

LE DEUXIÈME : Dans sa chemise.

LE TROISIÈME : Vous avez regardé partout ?

LE PREMIER : Sauf dans sa chemise.

LE TROISIÈME : Alors c'était lui.

LE DEUXIÈME : Qui ?

LE TROISIÈME : Celui que je viens de voir passer à cheval ?

LE PREMIER : Tu l'as vu toi aussi ?

LE TROISIÈME : A moins d'être aveugle. Et sourd !

LE DEUXIÈME : Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

LE PREMIER : Je l'ai entrevu. Lui, je ne l'ai pas reconnu, mais elle c'est la boulangère.

LE TROISIÈME : Je n'ai pas très bien vu sa tête. Il y avait un manteau sur elle. Mais ses jupes faisaient ballon jusqu'à son ventre. J'ai vu ses jambes.

LE DEUXIÈME

: Tout le monde a des jambes.

LE TROISIÈME : Oui mais elle, ça en est !

LE DEUXIÈME : Tu les connais ?

LE TROISIÈME : Bien sûr. Et qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire ?

LE PREMIER : Ta figure.

LE TROISIÈME : Qu'est-ce qu'elle a ?

LE DEUXIÈME : Des vices de construction. L'entrepreneur a dû faire faillite.

LE TROISIÈME : Gâche ton plâtre, toi et fous-moi la paix.

LE PREMIER : Ta femme le sait ?

LE TROISIÈME : Quoi ?

LE PREMIER : Que tu es si fort que ça sur les jambes ?

LE TROISIÈME : Et toi, est-ce qu'elle connaît ton truc ?

LE PREMIER : Quel truc ?

LE TROISIÈME : Tu crois qu'on ne te voit pas ? Ça fait combien de fois que tu viens ici pour prendre mesure des étagères de l'armoire ?

LE PREMIER : Je fais du travail soigné, moi.

LE DEUXIÈME : Tu ferais mieux de soigner ta toiture ; ton nez fait gouttière.

LE PREMIER : L'autre, là, il n'est pas seulement capable de mettre debout une cabane à lapin. Ça fait des mamours, tiens, après !...

LE DEUXIÈME : Je suis garçon, moi.

LE TROISIÈME : Un petit garçon, oui. Et le boulanger est-ce qu'il est garçon, lui ?

LE PREMIER : Où est-il passé, celui-là ?

LE TROISIÈME : Tu ne l'as pas vu ? Dehors, au galop, vers les bois !

LE DEUXIÈME : Qu'est-ce que tu chantes ?

LE TROISIÈME : Qui veux-tu que ce soit ?

LE PREMIER : Il monterait à cheval alors !

LE TROISIÈME

: Et comment ! Tu as vu ?

LE DEUXIÈME : Celui-là alors il m'épate !

LE TROISIÈME : A part nous il n'y a que lui.

LE PREMIER : Nous ! Tu veux dire toi !

LE TROISIÈME : Vous y avez trempé, vous autres aussi ?

LE DEUXIÈME : Moi ? J'ai été gentil, un point c'est tout.

LE PREMIER : Moi rien.

LE TROISIÈME : Et moi, qu'est-ce que vous croyez ?

LE DEUXIÈME : Tu connais ses jambes.

LE TROISIÈME : Eh ! bien, tout le monde les voit ses jambes, qu'est-ce que ça veut dire ?

LE DEUXIÈME : Ça veut dire que, s'il monte comme ça à cheval, il a bougrement bien caché son jeu.

LE TROISIÈME : Quel jeu ?

LE PREMIER : Il a dû s'apercevoir de quelque chose. Il va revenir te casser la gueule !

LE TROISIÈME : Je ne suis pas seul.

LE DEUXIÈME : Tu es seul.

LE TROISIÈME : S'il sait de moi il le sait de vous aussi.

LE PREMIER : Nous, mon vieux, propres comme un sou. Qu'est-ce qu'on peut dire ?

LE TROISIÈME : Tes yeux de verrat quand tu la regardais.

LE DEUXIÈME : Ce n'est pas défendu de regarder.

LE TROISIÈME : Comme ça c'est défendu.

LE PREMIER : En tout cas, moi, il y a une chose qu'on ne peut pas dire : je n'ai pas acheté de lunettes d'approche et je ne vais pas me cacher le soir dans le grenier de Florentin pour la regarder pendant qu'elle se déshabille.

LE DEUXIÈME : Qui te l'a dit ?

LE PREMIER

: Je t'ai vu.

LE DEUXIÈME : Tu as cru me voir.

LE PREMIER : Avec ton nez de rat c'est difficile de te confondre.

LE DEUXIÈME : Ce qui est sûr c'est que moi je n'ai pas fait faire de lettres.

LE PREMIER : Par qui ?

LE DEUXIÈME : Tu crois qu'on ne le sait pas.

LE TROISIÈME : Taisez-vous ! Ecoutez ! C'est une maison abandonnée.

LE PREMIER : Qu'est-ce qu'il va en faire ?

LE DEUXIÈME : De qui ?

LE PREMIER : De sa femme.

LE TROISIÈME : La tuer peut-être !

LE PREMIER : S'il l'a emportée comme ça dans les bois !

LE DEUXIÈME : Je l'ai vu au moment où il a pris la route. Il démolissait le cheval à coups de talon.

LE TROISIÈME : Tu es sûr que c'était le boulanger ?

LE DEUXIÈME : Puisque c'était la boulangère !

LE PREMIER : Appelle encore un peu.

LES TROIS : Boulanger !

SCÈNE VI

LE BOULANGER, LES TROIS HOMMES

LE BOULANGER : Voilà ! (*Il entre.*)

– Qu'est-ce que c'est ? Vous criez comme des ânes !

LES TROIS HOMMES : C'est toi ?

LE BOULANGER : Qui voulez-vous que ce soit ?

LES TROIS HOMMES : Tu es là ?

LE BOULANGER : Où voulez-vous que je sois ?

LES TROIS HOMMES : Alors, qui était sur le cheval ?

LE BOULANGER

: Quel cheval ? Ça recommence ?

LES TROIS HOMMES : Quoi ?

LE BOULANGER : Vous aussi vous voyez un cheval partout ? C'est un village de fous ça ici ! Il n'y a plus moyen de dormir. Je n'ai pas plutôt fermé l'œil que mon dessus de pendule s'est mis à parler. Je suis tranquille depuis cinq minutes, alors en voilà trois autres qui arrivent !...

LE PREMIER : Où est ta femme ?

LE BOULANGER : Ici !

LES TROIS HOMMES : Où ?

LE BOULANGER : Tu es curieux ! Quelque part dans la maison.

LE TROISIÈME : Où va ta femme ?

LE BOULANGER : Nulle part. Où veux-tu qu'elle aille puisque je suis là ?

LE DEUXIÈME : Tu as un sacré culot !

LE BOULANGER : Quel culot ?

LE DEUXIÈME : Tu t'imagines que parce que tu es là !...

LE BOULANGER : C'est ma femme peut-être ?...

LES TROIS HOMMES : Oui, comme tu dis, peut-être !

LE BOULANGER : C'est peut-être toi qui es marié avec elle ?

LE PREMIER : Pourquoi pas ?

LE BOULANGER : Eh oui, pourquoi pas toi avec ton nez de veau !

LE DEUXIÈME : Pourquoi pas ?

LE BOULANGER : Eh oui, pourquoi pas toi avec ta bouche en cul de vache !

LE TROISIÈME : Pourquoi pas ?

LE BOULANGER : Parce que c'est moi ! Ça t'en bouche un coin ! Vous n'aviez qu'à ne pas venir me réveiller. Je suis de mauvaise humeur moi quand on me réveille en sursaut.

LES TROIS HOMMES

: Et quand ta femme part avec un autre, tu es de quelle humeur ?

LE BOULANGER : Un autre ? Un autre quoi ?

Entre une jeune femme ; elle est très décolletée. Derrière elle arrivent des gens du village. Ils restent dans l'embrasure de la porte ouverte.

LA JEUNE FEMME : Ça au moins ! Pour ça on se réveille volontiers. J'ai sauté de ma paille comme une balle. Qu'est-ce que tu en dis boulanger ?

LE BOULANGER : De quoi ?

LA JEUNE FEMME : De cette façon de partir ! Ça vous éclatait aux yeux comme un pétard. Il a pris le détour de la rue ; on aurait dit qu'il allait s'écraser contre le mur. Il a tourné dans des étincelles. Celui-là, on peut dire qu'il sait monter à cheval.

LE BOULANGER : Qui ?

LA JEUNE FEMME : Le berger, pardi ! Tu n'as pas vu qui c'était ? Le grand noir frisé, celui qui venait tous les jours chercher le pain !

LE BOULANGER : Oui. Qu'est-ce qu'il a fait ?

LA JEUNE FEMME : Cette fois, il est venu chercher ta femme.

LE BOULANGER : Chercher ma femme ? Pour quoi faire ?

LA JEUNE FEMME : C'est un plaisir de parler avec toi. Pour coucher avec elle, pardi !

LE BOULANGER : Il est fou !

LA JEUNE FEMME : Tu y couchais bien, toi !

LE BOULANGER : Mais je suis marié, moi !

LA JEUNE FEMME : Qu'est-ce que ça peut faire ?

LE BOULANGER

: Mais, elle est malade !

LA JEUNE FEMME : Qu'est-ce qu'elle a ?

LE BOULANGER : Elle ne mange pas, elle ne dort pas, elle maigrit, elle pleure.

LA JEUNE FEMME : Eh ! bien, elle a pris le remède : elle mangera, elle grossira, elle rira.

Entrent les trois vieilles femmes.

LE BOULANGER : Elle est folle !

LES TROIS FEMMES NOIRES : Allons, quand tu auras répété cent fois qu'elle est folle, et qu'il est fou ! Nous le savons. Où sont tes herbes ?

LE BOULANGER : Quelles herbes ?

LES TROIS FEMMES NOIRES : Pour la tisane.

LE BOULANGER : Quelle tisane ?

LES TROIS FEMMES NOIRES : Que tu vas boire.

LE BOULANGER : Pour quoi faire ?

LES TROIS FEMMES : Parce que tu as le sang arrêté. Tu ne sais plus où tu es. Il faut le faire repartir.

LE BOULANGER : Qu'est-ce que vous faites tous ici dedans ?

LES TROIS HOMMES ET LA JEUNE FEMME : On est venu te voir.

LE BOULANGER : Eh bien, regardez-moi.

Vous croyez que c'est votre eau chaude qui va me faire repartir le sang ?

LES TROIS FEMMES NOIRES : Il en faut moins que ce que tu crois.

LE BOULANGER : Je sais ce qu'il me faut, mieux que vous. Laissez votre tisane. Il n'y a pas d'autre feu ici que celui du four.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Ça suffira.

LE BOULANGER : Vous n'êtes pas difficiles. Laissez ce feu tranquille. Ça me regarde.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Tu ne vas pas maintenant agir contre toi ?

LA JEUNE FEMME

: Tu ne vas pas maintenant en faire une affaire d'état ! La terre ne s'arrêtera pas de tourner. Sur le moment c'est un sale coup. Maintenant que tu sais, arrange-toi. Qu'est-ce qu'il y a à faire d'autre ?

LES TROIS FEMMES NOIRES : Les vraies femmes le savent.

LA JEUNE FEMME : Et celle qui vient de partir, ça n'est pas une vraie femme, peut-être ? Eh bien, qu'est-ce qu'il vous faut ?

LES TROIS HOMMES : Pour les putains tu t'y connais !

LE BOULANGER : Qui a dit ça ? Je ne veux pas entendre ce mot dans ma maison. Vous êtes bien mal embouchés dans ce pays. Ce n'est pas une écurie ici, c'est une boulangerie.

LES TROIS HOMMES : Il faut bien dire ce qui est.

LE BOULANGER : Je le sais, moi ce qu'il faut dire.

LES TROIS HOMMES : Alors, dis-le. Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ? On veut t'aider.

LA JEUNE FEMME : Ça n'est pas d'aujourd'hui. Tu n'as jamais manqué d'aide pour ça, boulanger !

LES TROIS HOMMES : Ce qu'il te faut à toi, c'est une bonne courroie et qu'on te tanne les fesses.

LA JEUNE FEMME : Parles-en de mes fesses, toi, comme le curé du ciel. Si tu les vois, c'est en rêve. Si c'était du bon tu perdrais la vue.

LES TROIS HOMMES : Ce que je vais perdre c'est la patience. Je ne suis pas ton mari, moi.

LA JEUNE FEMME : Manquerait plus que ça ! Si tu perds le peu qui te tient d'aplomb tu vas couler par terre comme de la foire.

LE BOULANGER : On va me laisser parler, oui ou non ? Qui est chez lui ici, à la fin ?

LA JEUNE FEMME : Ceux-là auraient bien voulu être chez eux chez toi.

LES TROIS HOMMES

: Celle qui t'a coupé le filet n'a pas volé ses cinq sous.

LA JEUNE FEMME : Mais celle qui vous a claqués la première a bien perdu sa première claque. Vous ne vous dégoûtez pas ? Vous n'êtes pas difficiles ? Reste dans ton mortier, toi ; et toi dans ta colle à bois ; et toi dans tes bottes. Mais pour vous mêler des femmes, attendez d'avoir au moins un os. C'est vrai ! Ça vous ferait déparler une sainte. C'est mou comme des limaces et ça veut jouer du clairon ! Quand on est un homme, on ne va pas chercher midi à quatorze heures. Vous avez vu ?

LE BOULANGER : Qu'est-ce que tu as vu ?

LA JEUNE FEMME : La suite de ce que je vois depuis que tu es arrivé ici.

LE BOULANGER : Je dis vu. N'invente rien. Ce que tu as vu, un point c'est tout.

LA JEUNE FEMME : Inventer, boulanger ! C'est vrai j'invente. Mais quand j'invente, c'est plus beau que ce que je vais dire.

LES TROIS HOMMES : Elle trouvera toujours, ne t'en fais pas !

LA JEUNE FEMME : Tirez-en gloire ! Vous croyez qu'il y en a un seul qui fera son mea culpa ? Vous pouvez courir.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Tu n'as pas mal, boulanger ?

LE BOULANGER : Non, rien ne me fait mal. Foutez-moi la paix avec votre tisane. Je veux savoir.

LES TROIS HOMMES : Ça ne t'avancera pas.

LE BOULANGER : Ça dépend où je veux aller. Laissez-moi faire. Si j'ai des inconvénients, que j'aie au moins des avantages ! J'ai passé vingt ans de ma vie tout seul. Je sais ce que c'est : on n'a de comptes à rendre qu'à soi-même. On n'a qu'à

s'occuper de soi-même, alors vous voyez c'est facile. Je redeviens seul par la force des choses, je reprends mes habitudes, un point c'est tout. Vous croyiez peut-être que j'allais me taper la tête contre les murs, non je reprends mes anciennes habitudes. Vingt ans ! Ce n'est pas un jour. Je ne vous dis pas que j'ai vécu un jour ou deux tout seul, non ! Vingt ans. J'ai vécu, déjà ! Vingt ans tout seul. Alors, vous comprenez bien que j'ai l'habitude. Ce serait plutôt pour vivre avec quelqu'un que je manque d'habitude. C'est vrai, je ne m'y suis jamais bien habitué. Il me semblait que ça n'était jamais bien solide. J'avais toujours peur que quelque chose arrive. Je me disais : « Ça ne peut pas durer. » J'y pensais la nuit, voyez-vous. Oh ! mille fois j'ai eu peur ! Même en dormant je faisais sentinelle. Je n'ai jamais dormi en plein. Sauf peut-être aujourd'hui. La force des choses ! Enfin, c'est fait !

LA JEUNE FEMME : C'est toujours à ceux comme toi que ça arrive. Il faut dire la vérité, ce n'est pas pour la qualité qu'on aime. Les femmes, en tout cas. Je reconnais ce qui est vrai, moi. A quoi bon se faire meilleure que ce qu'on est ? On est comme ça. On raisonne, mais tous les plus beaux raisonnements du monde ça ne tient pas devant une chiennerie. C'est la faiblesse ; on est faible, qu'est-ce que tu veux !

LE BOULANGER : Je faisais tout.

LA JEUNE FEMME : Sauf ce que faisaient les autres.

LES TROIS HOMMES : Elle va te raconter des histoires. Les femmes, c'est des mensonges. Tu es payé pour le savoir.

LA JEUNE FEMME : Mentir ! Ne t'inquiète pas, va, quand c'est si facile, je ne mens pas. Depuis que tu es installé ici, ça en a été des salamalecs de toutes sortes ! Ils se la sont bougrement passée de main en main, ta femme, tu peux me croire ! En rêve, bien sûr, car ils ne sont pas bien terribles, regarde-les. Mais, en rêve, ils se la sont passée partout où les vrais hommes peuvent se passer véritablement une femme. Et comme c'était en rêve tu peux croire que c'était du travail bien fait.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Ça te fait mal, boulanger ?

LE BOULANGER : Non.

LA JEUNE FEMME : Seulement, comment veux-tu qu'on reste telle qu'on est au milieu de tout ça ?

LE BOULANGER : Je ne lui ai jamais rien demandé.

LA JEUNE FEMME : C'est un tort. Une gifle au bon moment, ça fait bien revenir à la vie, je t'assure. Ma belle-sœur, tiens, quand elle a ses crises de nerfs, je te la gifle ; elle ne met pas longtemps à revenir, tu peux croire. Entre la première et la seconde, elle est d'aplomb.

LE BOULANGER : Il doit bien y avoir d'autre moyen. Je n'ai jamais beaucoup aimé les gifles. Tu les aimes, toi ?

LA JEUNE FEMME : Ça dépend. Pourquoi pas ? Qu'est-ce que tu crois ? Avec toutes les qualités qu'un mari réclame à une seule femme, le bon Dieu ferait trois saintes.

LE BOULANGER : S'il faut passer son temps en batailles !...

LA JEUNE FEMME : Pourvu qu'on le passe ! Il faut toujours penser à soi-même, boulanger, crois-moi. Les autres aiment ça. Il ne faut jamais penser aux autres ; ça les rassure, ils ont du temps devant eux ; ils s'en servent pour leur propre compte et ils foutent le camp.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Maintenant que l'âne est parti, ça n'est plus la peine de fermer la porte.

LA JEUNE FEMME : Il ne faut pas non plus nous faire plus mauvaises que ce que nous sommes. J'ai dit « chienne » oui, c'est dans notre nature, mais à qui la faute ? Une fois c'est la bouche d'un de ceux-là qu'on voit, avec tout ce qu'il y imprime et qui vous concerne personnellement. Une autre fois c'est l'œil de celui-là qui regarde dessous tout ce qu'on peut mettre. Vous croyez qu'on ne le sait pas ? Et d'autres fois c'est la main. Même si elle ne touche pas, on sait très bien ce qu'elle croit qu'elle touche. Qu'est-ce que tu faisais, toi, de ce temps ?

LE BOULANGER : Tu le sais. Le pain.

LA JEUNE FEMME : S'il fallait que je te dise tous les endroits où ils se fourrent, avec leurs bouches, leurs yeux, leurs mains, leurs mots. Il faudrait que je t'invente des endroits. Il y a même des choses que tu ne pourrais pas comprendre. Comment veux-tu qu'on reste éteinte au milieu de tout ça ! Une allumette sale ça fait le même feu qu'une allumette propre !

LE BOULANGER : S'il faut se méfier de tout le monde, qu'est-ce qu'il me reste à moi ?

LA JEUNE FEMME : Mais, bien sûr, ça n'est pas celui-là avec son nez de navet, ni l'autre, là, avec son œil au fromage de chèvre, ni celui-là avec ses jambes comme des pieds de vigne, ni lui, ni lui, ni lui, ni dix mille, quand il arrive le dix mille un ! Là, mon pauvre, tu n'es marié ni avec Saint Michel ni avec Saint Georges, tu es marié avec une femme ! Voilà ce qu'il faut savoir. Il arrive ce dix mille un, et il arrive au milieu d'une envie rouge !

LE BOULANGER : Oh ! Je comprends très bien.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Ça ne te fait pas mal ?

LE BOULANGER : Non, que voulez-vous, il faut comprendre : on ne fait pas d'omelette sans casser les œufs.

LES TROIS HOMMES

: Eh oui ! console-toi, mon vieux !

LE BOULANGER : C'est une bonne idée, ça, je vais me consoler.

LES TROIS HOMMES : Ça sera plus difficile que ce que tu crois.

LE BOULANGER : Avec de la bonne volonté.

LES TROIS HOMMES : De toute façon compte sur nous.

LE BOULANGER : Je suis bien forcé.

LES TROIS HOMMES : Ce sera de bon cœur.

LE BOULANGER : Je le sais.

LES TROIS HOMMES : Si tu veux un coup de main tout de suite ?

LE BOULANGER : Pour le moment je fais tout seul.

LES TROIS HOMMES : Ne te laisse monter le coup par personne.

LE BOULANGER : Plus maintenant, ne vous inquiétez pas.

LES TROIS HOMMES : Tiens-toi gaillard.

LE BOULANGER : Il eh faut plus que ça pour abattre un homme.

LES TROIS HOMMES : Une de perdue, dix de retrouvées !

LE BOULANGER : Même plus.

LES TROIS HOMMES : Nous sommes tous de ton côté.

LE BOULANGER : Naturellement.

LES TROIS HOMMES : Tu peux nous demander tout ce que tu veux.

LE BOULANGER : Je ne m'en ferai pas faute.

LE DEUXIÈME : Maintenant, moi, il faut que j'aille refaire la toiture de l'écurie d'André. Je lui avais promis pour cet après-midi.

LE BOULANGER : Fais tes affaires.

LE PREMIER

: Je vais à l'atelier moi aussi. Si tu avais besoin de quelque chose...

LE BOULANGER : Je t'appellerai.

LE TROISIÈME : J'étais justement en train de travailler pour elle, moi. Je finissais sa paire de souliers...

LE BOULANGER : Continue.

LA JEUNE FEMME : Des souliers fins ?

LE TROISIÈME : En boscal.

DEUX HOMMES : De toute façon, tu n'as qu'à dire...

LE BOULANGER : Je le sais. Je ne m'en priverai pas. Soyez tranquilles.

Ils sortent.

LA JEUNE FEMME : Dis donc, boulanger, je chausse peut-être la même pointure, moi.

LE BOULANGER : Peut-être.

LA JEUNE FEMME : Tu vas être seul.

LE BOULANGER : Peut-être.

LA JEUNE FEMME : On pourrait peut-être s'entendre ?

LE BOULANGER : Peut-être.

LA JEUNE FEMME : Tu y crois, toi, aux tisanes ?

LE BOULANGER : Non.

LA JEUNE FEMME : Moi non plus. Tu ne crois pas, par exemple que moi, telle que je suis, je ne suis pas un remède ? Et pour des choses après quoi on peut toujours courir avec des tisanes ?

LE BOULANGER : Je crois.

LA JEUNE FEMME : La vaisselle c'est bien beau ; le ménage c'est bien beau, mais le reste : c'est beau !

LE BOULANGER : Certes !

LA JEUNE FEMME : Tout à l'heure tu l'as dit : si tu en as les inconvénients, prends-en les avantages.

LE BOULANGER : C'est mon idée.

LA JEUNE FEMME

: Je ne fais pas d'histoire, moi, j'ai mon mari !

LE BOULANGER : C'est une raison.

LA JEUNE FEMME : Et ce qu'il te faut, justement, c'est de la raison. Dès qu'il y a du sentiment on ne sait plus ce que ça va faire. Je ne te demanderai pas les yeux de la tête, moi ; ça m'arrangerait pour certaines choses, voilà tout. Ne te gêne pas.

LE BOULANGER : Je ne vais pas me gêner.

Elle sort.

SCÈNE VIII

LE BOULANGER : Fermez les portes.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Lesquelles ?

LE BOULANGER : Les grandes.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Mais ça va être l'heure du pain.

LE BOULANGER : Il n'y a plus de pain.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Les hommes vont partir pour les champs ce soir comme d'habitude. Il y a encore beaucoup de blé à battre sur les aires. Ils ne peuvent pas travailler sans manger.

LE BOULANGER : Il n'y a plus de pain. Fermez les portes !

LES TROIS FEMMES NOIRES : On ne ferme les grandes portes que quand il y a un mort dans la maison.

LE BOULANGER : Eh bien ! qu'est-ce qu'il vous faut ? Fermez-les !

Elles vont fermer les portes.

Mettez le verrou.

Elles mettent le verrou.

LES TROIS FEMMES NOIRES

: On y voit plus rien ici dedans !

LE BOULANGER : Assez pour ce que je veux faire.

Allez voir si elle n'est pas dans notre chambre.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Elle n'y est pas.

LE BOULANGER : Il y a encore une chance.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Il n'y a plus de chance.

LE BOULANGER : Elle pourrait avoir été malade à la chambre, ou au grenier, ou à la cave.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Elle n'était pas malade.

LE BOULANGER : Il faudrait savoir si elle a porté quelque chose pour se couvrir. Elle craint le froid. Si elle a froid, elle a une douleur là, au pli de la cuisse.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Elle n'a rien porté.

LE BOULANGER : Vous savez tout ?

LES TROIS FEMMES NOIRES : Oui.

LE BOULANGER : Alors, ouvrez le placard. L'étagère du haut – montez sur une chaise – au fond à droite. Donnez-moi la bouteille d'eau-de-vie. Et un verre.

Et prenez trois verres pour vous.

Ils boivent.

LE BOULANGER : C'est la vie !

LES TROIS FEMMES NOIRES : Ça et le reste !

LE BOULANGER : Il ne me reste guère.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Il en reste toujours trop.

LE BOULANGER : Il m'en faut, vous savez !

LES TROIS FEMMES NOIRES : Les matins sont une grande fabrique.

LE BOULANGER : Oui mais les nuits !

LES TROIS FEMMES NOIRES : Il faut les passer.

LE BOULANGER

: Elle avait parfois des manières agréables.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Rien ne se fait sans retour.

LE BOULANGER : Il ne faut pas essayer de me tromper, vous autres.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Ce n'est pas ce que nous voulons dire. Nous voulons dire qu'on n'est pas tout mauvais ou tout bon. Dans le mal, des fois, on met un peu de bonnes choses. Le bien non plus n'est pas tout bien ; et le malheur fait parfois trouver certaines pentes.

Il boit.

LE BOULANGER : Le matin, elle était toujours beaucoup plus calme.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Elle ne dormait pas, la nuit ?

LE BOULANGER : Pas trop. Elle sursautait.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Il faut essayer de se mettre à sa place.

LE BOULANGER : J'avais plus de souci qu'elle. Mais le matin, je venais la regarder une fois après ma fournée de quatre heures ; elle dormait tranquillement dans tout le lit. Je revenais quand le four chauffait pour sept heures ; là, des fois même elle avait un petit sourire. Pas gros, mais un petit. Avec sa grosse bouche un peu appuyée contre le traversin. Elle bavait. Quand elle dort bien elle bave. Quand je revenais pour le café...

LES TROIS FEMMES NOIRES : Tu venais trois fois ?

LE BOULANGER : Oui, des fois quatre, mais sans faire de bruit !

LES TROIS FEMMES NOIRES : Il aurait fallu en faire.

LE BOULANGER : C'était son premier sommeil.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Vois-tu, avec les femmes il faut toujours penser à une chose : ce n'est pas autant le nécessaire qu'elles veulent, mais le dérangement ; tu ne peux pas savoir comme ça leur plaît.

LE BOULANGER : Enfin, moi il me semble que, quand on dort...

LES TROIS FEMMES NOIRES : Peut-être oui. Et encore qui sait ! Mais nous parlons en général. Et puis nous parlons de choses passées.

On frappe à la porte.

UNE VOIX : Boulanger, pourquoi as-tu fermé tes portes ? Tu nous donnes du pain ?

LE BOULANGER : Non.

Allez leur dire qu'il n'y en a plus.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Une sacrée commission.

Elles vont à la porte.

Il dit qu'il n'y en a plus.

LA VOIX : Il y en aura quand ?

LE BOULANGER : Je ne sais pas.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Il dit qu'il ne sait pas.

LA VOIX : Pourquoi ?

LE BOULANGER : Je n'ai pas envie d'en faire.

Il boit.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Il dit qu'il n'a pas envie d'en faire.

Elles reviennent s'asseoir.

LE BOULANGER : Elle ne m'a jamais fait la moindre peine.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Sauf aujourd'hui.

LE BOULANGER : C'est différent. Même des fois il semblait qu'elle allait avoir un geste pour se rapprocher de moi.

LES TROIS FEMMES NOIRES

: Les choses ont le prix qu'on leur donne.

LE BOULANGER : Il fallait voir : c'était sincère.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Pour bien mentir il faut beaucoup de sincérité !

LE BOULANGER : Elle en avait.

LES TROIS FEMMES NOIRES : On ne sait pas comment se fait le mélange.

LE BOULANGER : Tant pis. Je n'ai jamais eu autant de plaisir.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Il vaut mieux être au courant. Ça n'empêche pas d'être content et même, quand on sait, des fois ça en ajoute. En plus de ça on sait.

LE BOULANGER : Ça se passait dans son œil.

LES TROIS FEMMES NOIRES : C'est un endroit très délicat.

LE BOULANGER : Elle l'avait beau.

LES TROIS FEMMES NOIRES : A plus forte raison.

LE BOULANGER : C'est la façon qu'elle avait de me regarder, quelquefois, quand elle croyait que je ne la voyais pas.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Car tu la guettais ?

LE BOULANGER : Tout le temps.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Voilà encore une chose que tu as fait à tes risques et périls. Et si tu étais tombé sur un mauvais regard ?

LE BOULANGER : J'y tombais, des fois.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Qu'est-ce que tu disais ?

LE BOULANGER : Je suis mal tombé.

Il boit.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Mais, si tu la guettais, elle est donc maline ? Tu ne t'es jamais aperçu de rien ?

LE BOULANGER

: Je ne la guettais pas pour ça.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Tu guettais quoi ?

LE BOULANGER : C'était selon.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Selon quoi ?

LE BOULANGER : Selon le moment que je traversais.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Tu as l'habitude de boire ?

LE BOULANGER : Non.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Tu supportes bien.

LE BOULANGER : Non, mais je le fais croire.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Tu fais trop croire. On ne sait jamais où on en est avec toi. Tu n'es jamais ce que tu sembles être.

LE BOULANGER : Je suis timide.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Même ça ne se voit pas. Qu'est-ce que tu guettais ? Si on boit c'est pour se forcer à lâcher prise.

LE BOULANGER : Je guettais sa figure.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Pour voir ce qu'elle y cachait ?

LE BOULANGER : Non, parce qu'elle me plaisait. Pour la regarder sans qu'elle le sache.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Pourquoi sans qu'elle le sache ?

LE BOULANGER : Pour ne pas la gêner.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Tu ne veux jamais gêner personne.

LE BOULANGER : Non, jamais.

LES TROIS FEMMES NOIRES : C'est pourquoi personne ne se fait faute de te gêner.

On frappe à la porte.

UNE VOIX : Du pain, boulanger ! Ouvre !

LE BOULANGER : Il n'y a plus de pain.

LA VOIX : Qu'est-ce que tu fais ?

LE BOULANGER

: Ce que je veux.

LES TROIS FEMMES NOIRES : C'est déjà mieux.

LE BOULANGER : Quoi ?

LES TROIS FEMMES NOIRES : De leur répondre toi-même. Il ne faut pas croire que les autres ont toutes les qualités. Tu en as, toi aussi. Dans la vie, il n'y en a qu'un qu'il ne faut pas gêner : c'est soi-même. Admets que tu fasses quelques

petites concessions de temps en temps, oui, mais un point c'est tout.

LE BOULANGER : Quand on aime quelqu'un...

LES TROIS FEMMES NOIRES : D'abord, on n'aime pas tout le monde. Et ce qu'on aime : la règle c'est de le prendre. Contre tout le monde. Qu'est-ce qu'il a fait, l'autre, avec son cheval ? Tu n'as jamais été contre, toi ?

LE BOULANGER : Non.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Ton pain se fait tout seul ?

LE BOULANGER : Non.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Si dans un sens ça donne des résultats, il y a des chances pour que dans l'autre sens ça en donne aussi. Il y a même un petit secret. Bois.

Il boit.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Il faut être contre ce que l'on aime.

LE BOULANGER : Je m'en suis douté.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Quand ?

LE BOULANGER : Tout à l'heure.

On frappe à la porte.

UNE VOIX : Boulanger !

LE BOULANGER : Foutez-moi la paix !

LES TROIS FEMMES NOIRES : Tu bois mieux. Qu'est-ce que tu comptes faire ce soir ?

LE BOULANGER : Boire.

LES TROIS FEMMES NOIRES

: On te gêne ?

LE BOULANGER : Au contraire.

LES TROIS FEMMES NOIRES : C'est bien qu'on ait appelé ça l'eau-de-vie.

LE BOULANGER : Faut pas en abuser.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Comme de tout. De ce qu'on a dit non plus. Et encore, qui le prétend ? Il y a certains sangs qui ne feraient jamais assez d'images.

LE BOULANGER : J'ai peur qu'elle ait froid, j'ai peur qu'elle manque de tout.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Et le plaisir qu'elle prend ! Et ce que l'autre lui donne !

LE BOULANGER : L'embêtant, justement, c'est que les images sont doubles.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Elles sont complètes. Ça vaut mieux que d'avoir un seul côté des choses.

LE BOULANGER : Ce côté-là, je m'en passerais.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Ne t'en passe pas, puisque c'est vrai.

On frappe à la porte.

DES VOIX : Le pain !

LE BOULANGER : Merde ! Voilà le pain maintenant. Si vous en voulez d'autre, allez chercher ma femme.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Tu bois très bien.

ACTE II

Chez le Baron. Le hall du château. Noblesse paysanne. L'escalier monte à une galerie qui surplombe le hall sur trois côtés et donne accès aux chambres et aux greniers.

SCÈNE I

MADAME PEROTTE, *la femme de charge, 50 ans, mais belle et avec de beaux souvenirs tendres dans tout son corps.*

Elle descend l'escalier, trousseau de clefs à la ceinture. Femme grasse, grande et ronde, très imposante. Malgré l'uniforme un peu sévère de ses fonctions, des coquetteries insolites dans ses cheveux et dans l'évasement du corsage sur sa gorge. Beaucoup d'aisance dans une aristocratie de gestes et d'allure mais qu'à chaque instant elle compose.

Elle entre dans le hall par une petite porte de gauche.

LE CURÉ, 25 ans. *C'est un jeune athlète rose. Soutane courte. Il a des mouvements de guerrier.*

LE CURÉ : Ah ! Madame Perotte, puisque vous êtes là, je vais vous demander quelque chose dont j'ai envie depuis longtemps.

MADAME PEROTTE : Je suis à vos ordres, Monsieur le Curé.

LE CURÉ : Je ne sais pas pourquoi je me décide aujourd'hui. Ce doit être le vin que le baron vient de nous faire boire.

MADAME PEROTTE : C'était du rosé 1913 ; un peu traître, Monsieur le Curé.

LE CURÉ : Oh ! vous allez voir, je vais vous demander une chose très simple.

MADAME PEROTTE : Ici, Monsieur le Curé, on peut tout demander : tout est simple.

LE CURÉ : Oui. Toutefois, Madame Perotte, j'espère que vous n'approuvez pas la façon dont Monsieur le Baron rend toutes les choses simples. Ce qui est sacré, Madame Perotte, n'est pas simple. Et je trouve qu'ici on simplifie un peu trop les choses sacrées.

MADAME PEROTTE : Monsieur le Curé vient au château trois fois par semaine ; moi, je suis ici tous les jours depuis vingt ans.

LE CURÉ : Ce n'est pas une excuse, Madame Perotte. Quand on se cherche des excuses, on a déjà péché dans son cœur.

MADAME PEROTTE : Je veux dire que je supporte peut-être avec plus de facilité ce que Monsieur le Curé n'est pas encore habitué à supporter. Cela ne fait encore

que le cent dix-septième déjeuner que Monsieur le Curé prend au château depuis qu'il a été nommé parmi nous.

LE CURÉ : Vous tenez le compte, Madame Perotte ?

MADAME PEROTTE : Je tiens le compte de tout, Monsieur le Curé.

LE CURÉ : Est-ce que vous tenez également le compte de..., des trois..., des nièces?... Est-ce qu'on leur dit Mesdames ou Mesdemoiselles, d'ailleurs ?

MADAME PEROTTE : On dit Mesdames. Oui, je tiens également le compte de Mesdames. Je tiens surtout le compte de Mesdames. Monsieur le Baron n'y paraît pas, mais il n'est malgré tout plus à un âge où il puisse se passer – en ce qui les concerne – d'un emploi du temps strictement ordonné.

LE CURÉ : Je suis stupéfié, Madame Perotte.

MADAME PEROTTE : Si Monsieur le Curé veut bien me dire ce dont il a envie ? Même s'il faut simplifier une chose sacrée – je connais le rosé 1913 – je suis à son service.

LE CURÉ : Je suis un idiot, Madame Perotte. Savez-vous ce dont j'ai envie ? Et depuis un an ? Et je n'ose pas le demander ! C'est d'aller faire la sieste dans du foin.

MADAME PEROTTE : C'est très facile.

LE CURÉ : Non, Madame Perotte, ça n'est pas facile parce qu'il faut que je trouve un grenier et il faut que les gens à qui appartient le grenier ne soient pas scandalisés. Malheur à celui par qui le scandale arrive, Madame Perotte ! Mais le foin, voyez-vous, c'est toute ma jeunesse. Dans la ferme de mon père...

MADAME PEROTTE : Vous êtes toujours très jeune, Monsieur le Curé. (*Elle démêle les clefs de son trousseau.*) Tenez, voilà la clef du grenier. Montez, tournez à droite. La grande porte du fond. Et soyez à votre aise.

LE CURÉ : Merci beaucoup, Madame Perotte, je ne devrais pas être si sensible à des souvenirs. (*Il prend la clef. Il s'apprête à monter les escaliers. Il se ravise.*) Dites-moi, Madame Perotte, qu'est-ce que c'est que tout ce charroi, autour d'ici aujourd'hui, dans les bois et dans les champs ?

MADAME PEROTTE

: Ce sont vos gens du village.

LE CURÉ : Qu'est-ce qu'ils font ?

MADAME PEROTTE : Eh bien ! je suis allée demander aux cuisines : ils cherchent la boulangère. Et je viens maintenant du belvédère, on les voit tous dans les chemins : qui en char, qui à bicyclette, qui à cheval, qui à pied, depuis les marais jusque sur les collines. J'en ai même vu deux sur un petit boghei, au pas, qui ont l'air de venir précisément ici.

LE CURÉ, *pendant qu'il monte l'escalier.* Tenez, madame Perotte, voilà des gens qui ne placent pas au-dessus de tout la satisfaction de leurs sens. Voyez comme ils sont compatissants, voyez comme ils s'oublient pour soulager un malheureux. Ceux-là ne sont pas barons, voyez-vous, Madame Perotte, mais ils sont saisis par le caractère compliqué du sacrement de mariage. Du haut de votre belvédère, Madame Perotte, vous avez vu manœuvrer aujourd'hui les soldats de la morale.

Et de Dieu !

MADAME PEROTTE : Avez-vous un peu de temps, Monsieur le Curé ?

Il s'arrête sur le palier et répond de là-haut :

LE CURÉ : Que voulez-vous dire, Madame Perotte ?

MADAME PEROTTE : C'est pour le cas où votre grenier pourrait attendre encore cinq minutes. Je me permettrais alors de conseiller à Monsieur le Curé une petite visite à la cuisine. C'est un endroit où l'on parle fort librement de tout. Surtout ici.

LE CURÉ : Et on y prétend quoi ?

MADAME PEROTTE : Que le boulanger s'est saoulé.

LE CURÉ : Madame Perotte, vous avez vécu célibataire et, malgré les lieux que vous habitez, j'ose croire que vous ignorez complètement la puissance des liens qui unissent les hommes aux femmes. Moi, la compagnie de Dieu me l'apprend. Aussi bien, si le boulanger s'est saoulé, je l'absous. On ne fait pas d'opération chirurgicale sans endormir le patient et, en l'occurrence, je pourrais appeler son... initiative actuelle une sorte de grâce divine ; ce, qu'en dehors de ces grands bois où vous avez fait votre vie ignorante, on appelle la self-défense. C'est un mot anglais.

MADAME PEROTTE : Il y a un gros inconvénient qu'on vous apprendra aux cuisines.

LE CURÉ : Madame Perotte, vous n'allez quand même pas opposer les cuisines à l'ordonnance du monde qui est l'œuvre de Dieu. La self-défense n'a pas d'inconvénient. C'est une défense automatique de soi-même. C'est un gouvernail automatique dont Dieu nous a pourvus. Si vous aviez fait de la mécanique – mais ici dans ces grands bois et ces marécages vous n'avez pas fait de mécanique – vous n'avez fait que suivre la loi des bêtes en vous imaginant que c'est la seule loi ; sans quoi je vous expliquerais, moi, ce que c'est que la self-défense, pourquoi votre boulanger s'est saoulé. C'est sans inconvénient, au contraire : en règle générale, c'est ce qui permet au monde de continuer et, dans le cas particulier de votre boulanger, c'est ce qui lui permet de ne pas trop souffrir en continuant. L'égoïsme, voyez-vous, Madame Perotte...

MADAME PEROTTE : Ce n'est pas seulement mon boulanger. C'est aussi le vôtre...

LE CURÉ : C'est pourquoi je lui donne mon absolution totale.

MADAME PEROTTE : ... et il ne fait plus de pain. Est-ce que Monsieur le Baron vous a retenu à dîner pour ce soir ?

LE CURÉ : Naturellement. Vous savez bien qu'on mange les restes.

MADAME PEROTTE

: Vous les mangerez donc sans pain, Monsieur le Curé. Déjà, pour midi, il a fallu que toute la maison se saigne aux quatre veines pour que vous ayez assez de pain de table. Ce soir, personne n'en a plus.

LE CURÉ : Ah ! diable ! Ça a l'air en effet d'être assez embêtant. Comment donc, expliquez-moi ça !

MADAME PEROTTE : Eh bien, mais d'après ce qu'on m'a dit, il ne prétend pas se

saouler seulement aujourd'hui et demain, mais il dit que ça va être son occupation quotidienne, que si vraiment nous voulons un boulanger pour faire le pain il nous en faut chercher un autre. Vous savez combien de peine on a eue pour trouver celui-là. Ne vous y trompez pas, Monsieur le Curé, s'il nous en faut vraiment chercher un autre, il nous faudra cette fois plus d'un an pour le trouver. Ça ne se trouve pas dans le pas d'un cheval quelqu'un qui veuille bien venir se fixer sur nos terres, dans les grands bois et les marécages, comme vous disiez tout à l'heure. C'est pourquoi je vous dis, tous les gens sont actuellement en chasse de tous les côtés pour essayer de lui dénicher sa femme. Ils n'ont pas envie de recommencer les hivers passés et faire trente kilomètres aller-retour pour aller chercher le pain à Sorgues. Lui, d'après ce que dit la cuisinière, il aurait, paraît-il, découvert le Paradis.

LE CURÉ : Le Paradis !

MADAME PEROTTE : Oui, n'est-ce pas, l'ivresse ! On ne sent plus son malheur. Ce qui est dérangé s'arrange tout seul... je savais que vous seriez intéressé, Monsieur le Curé.

LE CURÉ : Pas intéressé, Madame Perotte, bouleversé ! Il faut que j'aille voir ça.

Il descend les escaliers en courant.

MADAME PEROTTE

: Si Monsieur le Curé veut bien me rendre la clef. Il ne s'agit pas maintenant de perdre la tête.

SCÈNE II

Pendant qu'il sort en courant par les portes intérieures de droite, madame Perotte se dirige majestueusement vers la porte de gauche. Avant qu'elle y arrive il en sort trois jeunes femmes gaies. Elles répondent à quelqu'un qui est resté dans la pièce qu'elles quittent.

– Oui, mon chou.

– Bien sûr, mon bébé.

– Ne t'inquiète pas, mon crapaud.

MADAME PEROTTE : Où allez-vous, Mesdames ?

LES NIÈCES : Oh ! Perotte, écoute, on étouffe là-dedans. On peut tenir tant que l'instituteur n'a pas fumé cinq pipes, mais maintenant c'est la sixième...

MADAME PEROTTE : Tout dépend de Monsieur le Baron.

LES NIÈCES : Agénor a donné la permission. D'ailleurs on est bien bonnes. Le petit curé a déjà foutu le camp. Tu sais où est passé le petit curé, Perotte ?

MADAME PEROTTE : Monsieur le Curé a du travail.

LES NIÈCES : Qu'est-ce que ça peut être un travail de curé ?

MADAME PEROTTE : Comme celui de tout le monde, Mesdames.

Au fait, puisque vous êtes là, j'ai quelque chose à vous dire. Modification à l'emploi du temps. Qui est de service cette nuit ?

LA BRUNE

: Moi.

MADAME PEROTTE : Je m'en doutais.

LA BRUNE : C'est pas sorcier, je suis automatiquement de service le mardi toutes les trois semaines.

MADAME PEROTTE : Je ne compte pas les semaines, Mesdames, ma vieille expérience me permet seulement de savoir qu'un malheur ne vient jamais seul. J'ai remarqué que, quand vous étiez de service, Monsieur le Baron avait le lendemain un appétit de taureau.

LA BRUNE : Eh bien ! ce n'est pas si mal.

MADAME PEROTTE : Vous donnerez votre tour à madame qui est plus reposante.

LA BLONDE : J'étais déjà de service hier soir.

LA BRUNE : Je suis renvoyée à demain soir, quoi !

MADAME PEROTTE, à *la blonde*. C'est précisément parce que vous étiez de service hier. (*A la brune.*) Non, renvoyée à après-demain soir et encore, si ça s'arrange. Sinon, je ne sais pas comment nous allons faire. Vous êtes d'un usage trop appétissant.

LES NIÈCES : Vous avez l'air ennuyé, Perotte.

MADAME PEROTTE : Je le suis, Mesdames.

LES NIÈCES : Quel dommage, nous qui avons justement quelque chose à vous demander.

MADAME PEROTTE : Oui, je dois non seulement organiser la liberté de Monsieur le Baron mais il faut encore que je la défende. Et si tout était là, Mesdames, j'en ferais mon affaire, mais nous sommes à la merci de l'imprévoyance et de la sottise du premier venu.

LES NIÈCES : On avait décidé de te demander quelque chose pour nous amuser après midi, Perotte.

MADAME PEROTTE : La noblesse, voyez-vous, Mesdames, n'a plus de prérogatives ; elle ne peut même plus défendre sa sagesse ; elle partage le sort commun. Nous avons construit ici, Monsieur le Baron et moi, j'ose le dire, un abri contre les passions humaines et notamment contre les vicissitudes des relations entre homme et femme. J'ai dû mettre du mien plus que ce que vous croyez, Mesdames. J'ai eu mon temps moi aussi, mais soyez sûres que je ne regrette rien. Foin de ceux qui prétendent nous trouver tort au nom de la mécanique. Nous organisons ici notre bonheur et le vôtre, Mesdames, avec ce que l'homme a de plus noble : l'intelligence. Ce n'est pas ici qu'on verra, Dieu merci, ces jeux de chattes et ces cavalcades indécentes qui mettent en péril le pain de tous. Et le nôtre aussi, oui Mesdames, et le nôtre aussi. Voilà ce que j'ai à dire, finalement.

LES NIÈCES : Oh ! Perotte, tu sais quelque chose de nouveau ?

MADAME PEROTTE : Allons, Mesdames, qu'aviez-vous à me demander ?

LES NIÈCES : Tu sais quelque chose de nouveau sur notre berger et la boulangère ?

MADAME PEROTTE : Je sais en effet du nouveau ; et du pas beau.

LES NIÈCES : Quoi ? Il l'a abandonnée en plein bois ? Il l'a battue ? Il l'a rouée de coups, il l'a giflée, il l'a renvoyée toute penaude ? Quoi, il est revenu ici tout

seul ? Dis-nous où il est ? Est-ce qu'on peut le voir ?

MADAME PEROTTE : Non, non, rien de tout ça ; plutôt au ciel ! On les cherche et on ne les trouve pas.

LES NIÈCES : Vous êtes bonne, Perotte, bien sûr ! Si c'était moi, je vous garantis que vous pourriez chercher pendant cent sept ans.

MADAME PEROTTE : Comment, si c'était vous ! Qu'est-ce que c'est que cette supposition ?

LES NIÈCES : Une façon de parler.

MADAME PEROTTE

: Je l'espère, Mesdames. En tout cas, le fait est là : ça n'est pas vous et on cherchera pendant cent sept ans quand même. Seulement, moi, je ne suis pas capable de vivre sans pain pendant cent sept ans. Et au fait, vous non plus, Mesdames.

LES NIÈCES : Qu'est-ce que ça a à faire avec nous, tout ça, Perotte ?

MADAME PEROTTE : Je suis d'accord que ça n'a rien à faire avec nous ; ni avec vous ni avec moi. N'empêche que vous et moi nous nous priverons de pain ce soir. Tout ça parce que la boulangère a eu envie de coucher avec notre berger. Appelons les choses par leur nom ! Et encore, je dis ce soir ! Ce soir et demain, et après-demain, et jusqu'à la Saint-Glinglin. Et vous verrez si ça sera gai pendant l'hiver. Tout ça parce que le boulanger, lui, ne veut pas coucher avec une autre que la boulangère. Et après ça j'entends encore parler de justice populaire.

LES NIÈCES : Perotte, la justice c'est qu'on ne les trouve pas, jamais, qu'ils soient partis où ils veulent, tu le sais bien. Moi j'aimais cette petite lampe jaune que le berger avait dans ses yeux quand il vous regardait un peu longtemps, tu te souviens ; combien de fois on a essayé de la lui faire allumer. Je te disais « tu vas voir ». Tu as vu ! Oh ! le pain, eh bien, le pain on se passera de pain. La cuisinière n'a qu'à nous faire des gâteaux de riz.

MADAME PEROTTE : Mesdames, je vous l'ai dit mille fois, je n'aime pas vous voir employer votre imagination à tort et à travers.

LES NIÈCES : Qu'ils soient partis au grand galop, je le souhaite et qu'ils aient eu le temps de dépasser toutes les barrières. Il doit bien y avoir quelque arrière-pays, et qu'on ne les trouve jamais. Où va-t-on comme ça quand on vous enlève ?...

MADAME PEROTTE : Mesdames !...

LES NIÈCES : ... est-ce qu'on va à la mer ou à la montagne ? Est-ce que tu le sais, toi, ou bien y a-t-il un endroit, comme tu dis, fait exprès ? Oh ! ce qu'il doit y avoir de forêts là-dedans, dis donc ! Et des vallées entortillées, et c'est toujours l'hiver parce que l'hiver c'est la saison où les nuits sont les plus longues. On doit avoir de bonnes grandes couvertures molletonnées. On est bien là-dessous. Il pleut dehors. Il n'y a plus aucun chemin pour ceux qui voudraient vous reprendre. Et on est avec qui on veut pour toute sa vie !

MADAME PEROTTE : Mesdames, Mesdames, je vous en prie, ne vous montez pas le bobichon. Quand on vous enlève on a les reins rompus, on a froid aux pieds, on se sent des joues de papier mâché, on a les lèvres gercées, on n'a pas de linge,

on a les mains sales, on n'a pas de peigne, on a tout oublié, on passe son temps à attendre dans des courants d'air. L'hôtel est plein, ou bien il est vide, les lavabos font du bruit, les chasses d'eau sont arrogantes comme des cors de chasse, le lit fait la cuvette, les draps sont humides. A tout ce qu'on a, pour que ce soit à peu près potable on est obligé d'apporter son amour. A tout moment on dit « oui, mais j'ai l'amour ». Oui, eh bien, à force d'en ajouter à tout, ça fait l'effet du poivre dans la cuisine. A la fin, non seulement on n'en sent plus le goût, mais ça vous flanque mal à l'estomac. Voilà la vérité. Allons, parlons de choses sérieuses : vous aviez envie de me demander une permission ?

LES NIÈCES : On ne sait pas. Peut-être maintenant non, n'est-ce pas. On va peut-être rester là bien sages.

MADAME PEROTTE

: Non, Mesdames, et vous amuser à prendre des vessies pour des lanternes, non, Mesdames. Cette histoire de boulanger c'est une simple histoire de cocu et ce soir, si je vous laisse faire, ça sera Roméo et Juliette. Jouez à tout ce que vous voudrez mais pas à l'imagination. J'aimerais mieux vous voir faire carrément le mal, au moins on sait de quoi il s'agit, plutôt que de vous savoir en train d'imaginer je ne sais quelle sorte de potage au lys. Ce que ça peut flanquer des coliques !

LES NIÈCES : Alors, on veut une permission extraordinaire.

MADAME PEROTTE : Extraordinaire, d'accord, mais pas trop.

LES NIÈCES : Tu nous permets d'aller dans la grande salle du premier ?

MADAME PEROTTE : Laquelle ?

LES NIÈCES : Tu le sais bien, celle qui est toujours fermée. Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse dans celles qui sont ouvertes ?

MADAME PEROTTE : Et dans celle-là, qu'est-ce que vous voulez faire ?

LES NIÈCES : Il paraît qu'il y a de grandes malles pleines de vieux costumes.

MADAME PEROTTE : Qui vous l'a dit ?

LES NIÈCES : Mais Agénor, Perotte, Agénor ! Qu'est-ce que tu crois qu'il fait quand il est avec nous ? Il parle, Perotte, il parle.

MADAME PEROTTE : Voulez-vous vous taire, Mesdames ! Je n'ai pas besoin de savoir ce que fait Monsieur le Baron avec vous. S'il parle c'est qu'il le veut bien. Taisez-vous, bon, mais qu'est-ce que vous voulez faire avec ces costumes ?

LES NIÈCES : Les essayer, pardi.

MADAME PEROTTE : Quoi, les mettre ?

LES NIÈCES : Oui, nous habiller comme étaient habillées... qui était habillé comme ça, les sœurs d'Agénor ?

MADAME PEROTTE : Non, des grand-tantes, je crois, et des arrières.

LES NIÈCES : Alors, tu donnes ?

MADAME PEROTTE : Oui mais...

Elle démêle et donne une clef.

LES NIÈCES : Bien sûr, n'aie pas peur !

MADAME PEROTTE : Vous ne savez pas encore ce que je veux dire !

LES NIÈCES : Si ! de la discrétion, de la mesure, du bon ton, de l'élégance et pas

trop de gros rires l'après-midi, à cause de l'écho des couloirs.

MADAME PEROTTE : Exactement. Et, en plus, défense absolue de prendre Monsieur le Curé pour un pâtre.

Elle se dirige majestueusement vers la porte du fond et sort.

SCÈNE III

LES NIÈCES : Elle ne sait rien.

- Elle ne sait jamais rien de rien.
- D'ailleurs regarde, la clef n'a pas servi.
- Comment le sais-tu, elle est nickel.
- Justement, Perotte a les mains moites, dès qu'elle touche du fer, ça rouille.
- Qu'est-ce que vous avez chipé, vous autres ?
- Moi, du chocolat et des amandes, ah ! et du beurre, mais je n'ai pas pu l'emporter.
- Moi, du jambon avec beaucoup de gras, ils doivent en avoir besoin, et toi ?
- Moi, de tout. Pourquoi dis-tu qu'ils ont besoin de gras de jambon ?
- Parce que le gras de jambon est excellent pour les amoureux, tu ne savais pas ?
- Non, je croyais que c'était le céleri. Comment le sais-tu ?
- Qui a pensé au pain ?
- Toutes, forcément.
- Au moment où le petit curé cherchait son pain...
- Oui.
- C'était moi qui l'avais pris. Il a dit : « Je vous demande pardon. »
- Il ne sait jamais s'il faut nous appeler mesdames ou mesdemoiselles !
- C'était un gros morceau ?
- Je te crois, et toi ?
- Un pain entier.
- Où avez-vous mis tout ça ?
- Dehors, dans le lierre.
- Ça fait combien de pain en tout ?
- Plus d'un kilo.
- Forcément, le mien seul fait plus d'un kilo. Si vous aviez eu les mains aussi fines que moi ils avaient à manger pour toute la semaine.
- Facile à dire. T'as vu Perotte ? Elle couvait le pain comme la prune de ses yeux.
- Dame, si c'est ce qu'elle dit, ça va être un objet rare.
- C'est pire que ce qu'elle dit, je connais la musique.
- Tu étais déjà ici du temps sans pain ?
- On ne peut pas dire que c'étaient les temps sans pain mais c'étaient les temps du pain dur.
- Alors ?

– Rien, on le mange comme il est, sauf l'hiver quand les chemins sont bouchés, alors quelquefois on reste huit jours avec des pommes de terre, ou bien on a de la panade de croûtons.

– Tu parles d'un château !

– Château, mon amour, c'est pas les murs qui font le château, c'est les boutiques, ma mère disait ça.

– Alors quoi, qu'est-ce que vous en dites ? On ferait peut-être bien de garder celui qu'on a.

– Tu es folle ! Et nos amoureux !

– Eh bien ! qu'est-ce que tu veux ; l'amour et l'eau fraîche !

Elles s'assoient sur les premières marches de l'escalier.

– C'est beau !

– Quoi ?

– L'amour et l'eau fraîche.

– Oh ! Voui !

– C'est le plus beau du monde.

– Il paraît que là-haut il y a un grand lit ! Comme une barque !

– Avec des cygnes ?

– Je ne sais pas.

– Peut-être avec des cygnes. Peut-être comme une grosse coquille. Avec des colonnes. Tout en satin.

– Tu crois qu'ils ont couché dans ce lit cette nuit ?

– Sûrement. Dès qu'ils sont entrés là-haut il a dû soulever les couvertures piquées et les édredons, et préparer la cuve chaude où ils allaient s'entortiller comme des serpents de pharmacien. Tu peux croire !

– Je n'oublierai jamais comment ils sont arrivés tout d'un coup devant nous au fond du parc.

– Dans cet endroit sombre où jamais on n'ose entrer à cause des arbres aux feuilles noires.

– Comment ils ont écarté les feuillages et tout d'un coup on les a vus. Ils étaient debout dans les buissons.

– Je suis restée saisie.

– Ils nous regardaient.

– Il s'est avancé vers nous. Je sens encore mon cœur faible.

– Tu as vu ses yeux ?

– Ses yeux, sa bouche. Et qu'il tremblait en marchant, l'avez-vous vu ?

– Bien sûr. Tu n'es pas la seule.

– Pourquoi est-il revenu ici ? Crois-tu qu'il savait qu'on l'aiderait ?

– Il a dû se souvenir de tes yeux ronds.

– Penses-tu ! Il a dit qu'il venait de rentrer le cheval, qu'il ne voulait pas qu'on le prenne pour un voleur, qu'il se débrouillerait.

– Alors, pourquoi était-il caché avec elle au fond du parc ?

– Eh bien ! quoi ? Tu ne sais pas pourquoi on se cache, toi ? Il y avait des gens dans les chemins. Tu n'as pas vu ?

- Non.
- Tu n'as pas entendu quand il le disait ?
- Il parlait trop doucement.
- Il parlait comme toi et moi.
- J'entendais comme si j'étais sourde.
- Tu regardes trop, mon chou, tes yeux te perdront. Ecoute parler, tu verras, c'est plus commode pour faire son compte.
- Tu crois qu'il leur a menti ?
- Bien sûr, nigaude, comment veux-tu qu'il fasse. Tu en connais, toi, qui ne mentent pas ?
- D'ailleurs, moi je trouve qu'elle a les seins trop gros.
- Mais tu as vu comment il a déniché le chemin à travers les massifs de buis ?
- Et comment tout de suite il a pensé à la grande chambre.
- Parce que la fenêtre était ouverte dans le lierre ?
- Tu crois que c'est difficile de monter comme ils ont fait.
- Pas du tout : tu as vu ? Le lierre lui servait d'échelle.
- Au fond c'est facile.
- Enfantin.
- Et maintenant elle est couchée dans le lit. Dans la barque avec des cygnes.
- Maintenant ! J'espère bien que non quand même.
- Si c'était moi je t'assure que si.
- L'après-midi ?
- Pourquoi pas. D'abord qui me dirait que c'est après midi : ils n'ont pas mangé.
- C'est vrai, venez.

Elles se dressent et montent l'escalier.

– Tu dis que c'est facile toi ? Je donnerais tout ce que j'ai... Que le bon Dieu fasse que je sois un jour pareil comme elle, dans une chambre pareille, même s'il me faut y monter par une échelle d'épines. Il n'y a que ça de vrai dans la vie.

SCÈNE IV

Entrent Agénor et l'instituteur.

AGÉNOR : Non mon ami, non mon cher ami, les contingences, les événements, les avatars, tout ça c'est une affaire d'organisation. Je sais, je sais ; mais vous vivez avec des gens du commun, sans offense ; ils ne savent pas organiser leur vie. Ils ne pensent qu'à leur commerce. Ah ! Est-ce vrai ?

L'INSTITUTEUR : Mais pourtant, Monsieur le Baron, vous venez de dire avatar.

AGÉNOR : Il faut des loisirs, comprenez-vous ? Et une propension particulière à la paix. Ah ! Entendez-vous bien, particulière, je devrais même dire exclusive. Le goût exclusif de la paix. Ce qui n'est jamais le cas quand vous vendez, ne serait-ce que pour un sou de boutons de culotte. Vous êtes instituteur, sacrebleu. Vous n'allez pourtant pas me répondre, vous, que la paix est une occupation de

ramollis !

L'INSTITUTEUR : Mais, avatars, Monsieur le Marquis, avatars...

AGÉNOR : Ainsi moi... Je vous l'accorde, l'aristocratie nous donne des gants plus souples... mais enfin, n'ai-je pas... où sont-elles ?

L'INSTITUTEUR : Vous avez dit « avatars », Monsieur le Baron, eh bien, précisément, avatars c'est ce qui arrive aux dieux dans la religion bouddhique. Tout de même, Monsieur le Baron, dans l'échelle sociale, les dieux, les dieux, Monsieur le Baron, sont au-dessus des aristocrates.

AGÉNOR : La religion bouddhique ! La religion bouddhique !

L'INSTITUTEUR

: Et Jupiter ?

AGÉNOR : Et Jupiter et la religion bouddhique, et les autres, comment les appelez-vous ? Mais bien sûr mon ami, bien sûr. Mais ça se passait dans des temps impossibles tout ça ! Votre religion bouddhique, avec des forêts, des lotus, des ruisseaux, des singes, mon cher ami, mais comment voulez-vous, mais vous apportez de l'eau à mon moulin. Je ne le dirais pas si notre bon ami le curé était là – où est-il d'ailleurs ? – mais enfin, voyez-vous, vous ne vous rendez pas compte que chaque fois qu'on parle d'un dieu, c'est toujours de quelqu'un qui vivait dans l'ancien temps. Mais bien sûr que non, ils ne sont pas au-dessus des aristocrates. Des gens qui vivaient nus ; ils faisaient leurs fromages avec leurs mains. Mais il y a eu Voltaire depuis, mon ami. Est-ce à moi à vous le dire ? Et d'ailleurs, pourquoi me faites-vous parler des dieux au pluriel ? Si le curé m'entend il va faire sa tête de cochon.

L'INSTITUTEUR : Et la pluie d'or, Monsieur le Baron !

AGÉNOR : Ah ! ça, je reconnais...

SCÈNE V

Entre Perotte.

AGÉNOR : Qu'est-ce qu'il y a ?

PEROTTE : Un événement étrange, Monsieur le Baron. Etrange et extraordinaire !

AGÉNOR : L'étrange est heureusement toujours extraordinaire, Perotte. Vous perdez votre temps en pléonasmes. Qu'est-ce qu'il y a ?

PEROTTE

: Eh bien, il y a le boulanger !

AGÉNOR : Comment, le boulanger ?

PEROTTE : Ivre mort.

AGÉNOR : Comment ivre mort ?

PEROTTE : Autant qu'on peut l'être, Monsieur le Baron.

AGÉNOR : Et qu'est-ce qu'il vient foutre ici, sacrebleu ?

PEROTTE : Il cherche sa femme.

AGÉNOR : Mais je ne l'ai pas dans ma poche, sa femme, moi.

PEROTTE : Je le lui ai dit, Monsieur le Baron. Toutefois, je devrai expliquer à Monsieur le Baron qu'il ne la cherche pas spécialement ici même. Il ne la cherche ici que par surcroît. C'est une sorte de globe-trotter.

AGÉNOR : Globe-trotter ?

PEROTTE : Oui, il la cherche dans le monde et, si j'ai bien compris, non seulement dans le monde, mais au-delà du monde. Dans l'univers pour ainsi dire, je ne sais si je me fais bien comprendre...

AGÉNOR : Pas du tout Perotte, pas du tout, absolument pas du tout.

PEROTTE : J'ai moi-même compris très difficilement ce qu'il disait, Monsieur le Baron. Les ivrognes, surtout quand ils essayent de dissimuler leur sensibilité...

AGÉNOR : Il dissimule sa sensibilité ?

PEROTTE : C'est visible, Monsieur le Baron.

AGÉNOR : Je n'y comprends absolument rien.

PEROTTE : Pour le peu que j'ai compris moi-même, Monsieur le Baron, je me permettrai de vous dire qu'en quelque sorte il se croit mort.

AGÉNOR : Ivre vous voulez dire ?

PEROTTE

: Non, Monsieur le Baron, mort. Comme Orphée.

AGÉNOR : Comment, comme Orphée ?

PEROTTE : Je n'oserai dire qu'il suggère lui-même la ressemblance qu'il y a entre son cas et celui de cet illustre prédécesseur, mais le fait est qu'il se croit, si Monsieur le Baron me permet l'image, dans les bosquets de l'enfer.

AGÉNOR : Je comprends de moins en moins, Perotte. Si je ne vous connaissais pas, je serais sur le point de croire que vous êtes vous-même ivre morte ; ma parole !

PEROTTE : A Dieu ne plaise, Monsieur le Baron ! D'ailleurs, puis-je me permettre de faire remarquer à Monsieur le Baron que, sur les six bouteilles de rosé 1913 que Monsieur le Baron a fait monter à midi, il n'est rien retourné à l'office.

AGÉNOR : Enfin, Perotte, ne pouvez-vous pas parler comme d'habitude ?

PEROTTE : Je m'y efforce, Monsieur le Baron mais c'est que le cas – ainsi que je l'ai dit – est à la fois étrange et extraordinaire. Il est difficile de vous l'expliquer posément, je demande pardon à Monsieur le Baron, mais je suis même obligée de faire appel à tous mes souvenirs philosophiques.

AGÉNOR : Alors, que voulez-vous que je vous dise, Perotte, faites appel, faites appel, mais dites enfin quelque chose qu'on puisse comprendre.

PEROTTE : Eh ! bien, Monsieur le Baron, c'est une sorte de recherche pure.

AGÉNOR : Foutre Dieu, Perotte !

PEROTTE : J'allais le dire, Monsieur le Baron ; il ne croit pas, ni qu'elle est ici ni qu'elle est ailleurs ; il sait qu'elle est quelque part. Ça lui suffit ; il la cherche.

AGÉNOR

: Quoi, tu veux dire qu'il cherche sans avoir besoin de trouver ?

PEROTTE : En quelque sorte, Monsieur le Baron, j'imagine qu'il lui faut malgré tout un peu d'espoir, ou plutôt je l'ai imaginé ; cependant, quand on l'écoute, c'est bien ce que dit Monsieur le Baron, la recherche a l'air de le satisfaire.

AGÉNOR : Comme un chien de chasse ?
PEROTTE : Supérieur !
AGÉNOR : Il n'y a rien de supérieur à un chien de chasse.
L'INSTITUTEUR : Et vos aristocrates ?
AGÉNOR : Foutez-moi la paix, cher ami. Aristos : le meilleur. Kratos : force !
PEROTTE : Il a l'air d'avoir trouvé une façon personnelle d'arranger les choses.
AGÉNOR : Vive Dieu, Perrotte, nous allons donc continuer à avoir du pain.
PEROTTE : Non, Monsieur le Baron, il est en train de s'occuper uniquement de lui-même, je crois que si on peut avoir une idée exacte de la chose...
AGÉNOR : Il faudrait Perotte, il faudrait, sacrebleu !...
PEROTTE : Eh bien ! voilà : (à mon avis) l'image de Monsieur le Baron est juste : c'est un chien, ce n'est plus un boulanger.
AGÉNOR : Allez-y Perotte, allez-y !
PEROTTE : Je m'excuse, je suis suffoquée. Il m'a suffoquée. Monsieur le Baron a dû voir, la respiration me manque. Ce n'est plus un boulanger. Il cherche son maître. Seulement, alors, là où c'est suffocant, c'est quand on s'aperçoit que la réalité est trop petite pour la piste que suit sa fidélité. C'est exactement ce que je veux dire : il cherche sa femme, mais il peut la chercher aussi bien dans la grande ourse que dans la poche de Monsieur le Baron, avec tout le respect que je lui dois.
AGÉNOR : C'est une folie Perotte !
PEROTTE : Non, Monsieur le Baron : c'est une ivresse.
AGÉNOR : Mon cher ami, j'en suis positivement... qu'est-ce que vous en dites ?
L'INSTITUTEUR : Monsieur le Baron, moi je trouve ça assez beau.
AGÉNOR : Dites-moi Perotte, il a mis combien de temps pour vous éberluer de cette façon-là ?
PEROTTE : Cinq minutes, Monsieur le Baron.
AGÉNOR : Où est-il ?
PEROTTE : Dans le hall avec Monsieur le Curé.
AGÉNOR : Tonnerre de Dieu, Perotte, dépêchez-vous et amenez-les ici ; sans quoi on n'a déjà plus de boulangerie ; dans deux coups de cuillère à pot on n'aura plus d'église.

Perotte sort.

SCÈNE VI

AGÉNOR : Mon cher ami, nous sommes en plein Don Quichotte. Alors, ça, voyez-vous, quand ces gens commencent à se débrouiller tout seuls...

SCÈNE VII

Entrent le boulanger, le curé, Perotte.

LE BOULANGER : Vous avez tort, Monsieur le Curé. Vous êtes jeune. La jeunesse

vous fait parler

plus vite que votre langue. On ne joue pas avec l'enfer comme avec une toupie.

AGÉNOR : Bonjour mon ami.

LE BOULANGER : Oh ! Monsieur le Baron ! Vous aussi dans cette triste situation ! Mais alors il est arrivé une catastrophe !

AGÉNOR : Où voyez-vous une catastrophe ?

LE BOULANGER : Partout malheureusement, Monsieur le Baron. Je suis mort, moi, voyez-vous, hier soir un peu après onze heures et demie ; en tout cas minuit n'avait pas sonné mais je n'aurais jamais espéré... enfin je veux dire, je n'aurais jamais craint de tous vous retrouver de l'autre côté. Ce matin je me réveille, je me dis : ah ! voyons un peu comment ça va s'arranger maintenant. La première chose que je vois c'est Achille, notre maire, couché à côté de moi sous un arbre. D'abord, la première chose, je me suis dit : l'arbre tu le reconnais, c'est le chêne qui est à l'embranchement du chemin de Pignes. Je regarde autour : c'est exactement ça, non seulement l'arbre mais le chemin, toute la terre autour et même une petite colline au fond, très loin, du côté de Roumes. Je me dis : qu'est-ce qui se passe ? Est-ce que ces choses-là sont marquées dans l'œil et qu'on les emporte ? On a vu des choses plus extraordinaires, c'est possible, que d'avoir vu une chose, vivant, on la revoit une fois mort. Mais alors, pourquoi juste cet arbre, cette colline, cet endroit ? qu'est-ce que je pouvais bien faire du chemin de Pignes ? A voir des choses une fois mort, j'avais vraiment d'autres choses à voir. Je regarde par terre, je vois Achille à côté de moi, couché. Je le touche : c'est bien lui. Il se réveille. Je lui dis : « Qu'est-ce que tu fais là ? » Il me dit : « Je ne sais pas. » Je lui dis : « Moi je sais. » Il me dit : « Parle. » Je lui dis : « Tu es mort. » Il me dit : « Sans

blague ! » Je lui dis : « Ecoute. Tu te souviens d'hier soir ? » Il me dit : « Non. » Je lui dis : « Rappelle-toi. Tu es venu à la maison pour me dire de faire un pain. Tu m'as dit : « l'amour c'est bien beau, mais le pain c'est nécessaire. » Il me dit : « Je me souviens. » Je lui dis : « Nous avons un peu discuté, nous avons trinqué, et après ça, moi je suis mort, je me suis pendu. » Il me dit : « Il me semble. » Je lui dis : « Souviens-toi, après, je suis allé avec toi à la mairie. » Il me dit : « Oui. » On a pris le registre. Il dit : « Oui. » – Je t'ai dit : « Marque-le sur le registre comme ça d'un seul coup, les formalités sont finies. » Il dit : « Oui. » – Et tu l'as marqué. Il dit : « Oui, je me souviens. » – Tu as mis le tampon. – Oui. – Tu as signé. – Oui. – Tu te souviens. – Très bien. – Alors tu m'as dit : « Honoré ne t'en va pas, moi aussi je veux mourir. » Alors je t'ai dit : « Tu as raison, eh bien ! viens, c'est la nuit, si tu veux mourir c'est facile, allons dans la campagne, nous serons plus tranquilles. » Tu m'as dit : « Oui je veux mourir. » Alors je t'ai dit : « Puisque nous sommes là, marque-toi sur le registre, on n'aura pas la peine de revenir pour le faire. Débarrassons-nous des formalités, comme ça dès que tu seras mort on se couchera et on pourra dormir un peu tranquille. »

LE CURÉ : Mais malheureux, vous vous rendez compte de ce que vous dites ? Vous parlez de suicide. C'est un péché épouvantable.

LE BOULANGER : Monsieur le Curé, c'est possible, mais, moi je me suis suicidé

en état de légitime défense. Et Achille, il s'est suicidé parce qu'il a dit : « Je ne sais pas dans la lune ou dans le soleil, mais en tout cas, sur la terre c'est une belle bande de salauds. » Vous comprenez, Monsieur le Baron ?

AGÉNOR : Je comprends, mon ami.

LE BOULANGER

: D'ailleurs, Achille est là dans le vestibule. Vous n'êtes pas obligé de me croire. Appelez-le, vous verrez ce qu'il vous dira. C'est lui qui m'a mené ici avec son boghei. Et c'est justement là que je veux dire que c'est une catastrophe. Achille me dit : « Viens. » On file. Au bout d'un moment, moi je me disais déjà : ça c'est le champ d'Ernest ; ça c'est la luzerne de Lucien ; ça c'est le champ d'Alfred, c'est drôle ça. Achille me dit : regarde, mon écurie est morte aussi. C'était vrai : son écurie était là, avec nous, au bord de la route, à l'entrée du village. Moi je me disais : « Mais alors, le village est mort aussi ! » Achille me dit : « Viens, on entre. » Il ouvre la porte. Il me dit : « Regarde, mon cheval est mort. » C'était vrai, il était là. Devant sa mangeoire, morte ; attaché avec la chaîne morte, dans de la paille morte. Achille me dit : « Regarde, mon boghei est mort aussi. » C'était vrai : son boghei était là. Je lui dis : « Achille, qu'est-ce que tu veux, contre mauvaise fortune bon cœur ; attelle et partons. » On attelle et on part. Alors, naturellement on a vu que tout était mort : le village, les champs, les chemins, les arbres, les collines, les nuages, tout ! Même les gens. On rencontre Anatole, Joseph, Raphaël, Marcellin, Noémie. Achille m'a dit : « Viens, viens, s'ils sont aussi emmerdants morts que vivants, foutons le camp ailleurs. » On a vu votre château. On dit : « Regarde, le château aussi est mort. » Mais la vérité, Monsieur le Baron, je ne croyais pas que vous étiez dedans. On s'est dit : on va voir, qu'est-ce qu'on risque maintenant ? Pas plutôt entré, la première qu'on voit morte c'est Madame. Ah ! alors, je me suis dit : il a dû arriver une catastrophe ! Il en entre un autre : c'est Monsieur le Curé. Entre nous, Monsieur le Curé, j'aurais cru que vous soyez dans

un autre compartiment, vous. J'arrive et qu'est-ce que je vois ? Monsieur le Baron et Monsieur l'Instituteur. Alors, vraiment, mettez-vous à ma place ! Qu'est-ce que vous voulez qu'on pense ?

AGÉNOR : Eh bien, mon ami, précisément, dites-nous ce que vous en pensez.

LE BOULANGER : Je vous dis la vérité : Je ne pense pas que vous vous soyez tous pendus. Je ne pense pas que parce que ma femme est partie tout le monde est mort. Ce qui me regarde me regarde. Que moi je sois dans cette situation c'est naturel. Mais, Monsieur le Curé par exemple, en quoi ça peut le faire mourir ? Moi je meurs, il n'y a plus de curé, il n'y a plus de baron, il n'y a plus de village, il n'y a plus d'arbre, plus de nuages, plus de chemin, plus rien, ça va très bien ; Achille vient avec moi, c'est mon copain, ça va très bien. Mais que vous veniez tous : Anatole, Joseph, Noémie, Madame, vous, et jusque la petite colline, là-bas du côté de Roumes, c'est autre chose. Il y a une autre raison. Vous êtes dans un banquet, hein, je vais vous expliquer comme je le comprends moi. Vous êtes dans un banquet, on vous donne quelque chose qui vous fait mal, vous sortez pour vomir ; que votre copain sorte avec vous pour vous tenir le front, ça va bien, mais

en sortant vous n'emportez pas la nappe et le couvert, et les chaises et la compagnie ? Alors ?

AGÉNOR : Précisément, alors ? Allez-y, mon ami, vous êtes ici avec un homme de bon sens, vous allez voir que tout va s'éclaircir.

LE BOULANGER : J'en ai besoin, Monsieur le Baron, d'abord une chose en passant, je me rends compte maintenant qu'à moins d'être bien décidé comme moi pour des raisons... importantes, quand on est mort, on ne veut pas que ce soit le dit. Ni les

uns ni les autres vous ne voulez que ce soit le dit. Même à Achille il a fallu que je lui explique. Et encore, lui, il avait des raisons. Alors, il faut que vous soyez tous morts sans raison. Ça arrive.

L'INSTITUTEUR : Il y en a toujours une.

LE BOULANGER : Monsieur l'Instituteur, je vais vous expliquer ce que je veux dire. Figurez-vous que je vous mette – enfin, quand nous étions vivants tous les deux et en admettant que je sois méchant – figurez-vous que je vous prenne tout plein de vie et que je vous mette dans une cave, sans soleil, sans rien, juste avec un peu d'air. Et que je ne vous donne rien à manger. Si vous êtes un terrible – bien entendu, si vous n'êtes pas un terrible, vous criez, vous pleurez et puis à la longue vous mourez, mais là je manque d'expérience – si vous êtes un terrible (et parfois ça ne se voit pas, on est terrible en dedans) si vous êtes un terrible, de rage un jour vous vous mangerez une main, un jour l'autre, puis le bras, puis les jambes, puis tout. Vous vous dévorez, Monsieur l'Instituteur, vous vous dévorez vous-même. C'est ce que Monsieur le Curé appelle un péché horrible ; c'est ce que moi j'appelle de la légitime défense. Et, quand vous êtes mort, après vous être dévoré vous-même, il ne faut pas qu'on cherche à vous tromper, ça ne prend pas, vous savez que vous êtes mort. C'est ce que j'appelle une raison de mourir.

AGÉNOR : Alors, nous, comment croyez-vous que c'est arrivé ? Vous allez voir, mon ami, vous allez découvrir la vérité et vous verrez comme vous serez surpris.

LE BOULANGER : Que je la découvre, la vérité, ça ne m'étonnerait pas, parce que j'ai un moyen et je vais vous le dire, mais que je sois surpris, ça m'étonnerait. Je vais vous le dire mon moyen.

Voilà : votre berger, Monsieur le Baron, le berger qui a enlevé ma femme, est-ce qu'il savait nager ?

AGÉNOR : Mon ami, vous retombez toujours sur les mêmes choses...

LE BOULANGER : Non, Monsieur le Baron, non, ne vous en faites pas, ça n'a pas d'importance. La seule chose qui ait de l'importance c'est de savoir s'il savait nager et même s'il était un bon nageur. Alors, vous allez voir, tout s'explique et c'est vous qui allez découvrir la vérité et vous verrez comme vous serez surpris.

AGÉNOR : Eh bien, je crois, je suis sûr même qu'il savait très bien nager.

LE BOULANGER : Alors, je sais de quoi vous êtes morts.

AGÉNOR : Nous sommes morts de quoi ?

LE BOULANGER : Vous êtes tous morts noyés.

AGÉNOR : Voyons, mon ami, assoyez-vous...

LE BOULANGER : Non, non, Monsieur le Baron, vous êtes bien aimable, je ne

m'assois pas. Il va falloir que je parte, Achille m'attend ; nous avons encore beaucoup de choses à faire.

AGÉNOR : Attendez un petit instant. On a beau ne pas en avoir l'air, mais, comprenez-vous, ça nous intéresse de savoir comment nous sommes morts. Si vous le savez, il faut nous le dire. Vous permettez que moi je m'assoie, hein ? J'ai beau être mort, j'ai quand même mon âge.

LE BOULANGER : Je vous en prie, Monsieur le Baron, je vous en prie, asseyez-vous.

AGÉNOR : Je ne vois pas pourquoi, du moment que mon berger... enfin, je ne vois pas le rapport.

LE BOULANGER : Mais tout est là, Monsieur le Baron, tout est là ; il suffit d'avoir un peu de raisonnement. C'est vrai que ce raisonnement – sans faire de tort à votre intelligence – je suis le seul à pouvoir m'en servir. Ecoutez-moi bien, c'est facile. Vous êtes tous morts, tout est mort : village, nuages, chemin, chênes, peupliers, chevaux et collines. Vous ne le savez pas mais moi je le sais, je n'ai qu'à tout regarder pour savoir. De là où je suis ça se voit bien. Mais, qui a pu vous faire mourir tous ensemble tout d'un coup ? Il y a des tremblements de terre, il y a des tremblements de tout, il y a le feu, il y a le froid, il y a... vous êtes plus savants que moi, vous le savez. Seulement, dans tout ça, il faut choisir. Et c'est justement pour choisir que je vous ai demandé si votre berger savait nager. Car, vous êtes tous morts, sauf... c'est là justement que l'affaire se corse, et que ça s'éclaire, et que ça s'explique, et que ça devient clair comme le jour, sauf le berger et ma femme. Vous me suivez ?

AGÉNOR : Non.

LE BOULANGER : Ça ne fait rien, vous allez voir. Qui j'ai rencontré depuis ce matin : tout le monde, même votre château, sauf ? Sauf ma femme et votre berger. Et votre berger sait nager. Le feu ? Il serait brûlé comme les autres. On a beau être... enfin ce qu'il est, le feu est le feu, n'est-ce pas, Monsieur le Baron, vous seriez avec le pape, que le feu c'est le feu. Napoléon a bien été brûlé à Sainte-Hélène, alors vous voyez. Tremblement de terre ? Oh ! C'est une grosse chose un tremblement de terre, ça vous enterre vingt mille à la fois et une fois enterré on est foutu. Mais l'eau, Monsieur le Baron, l'eau ? On nage ! Vous comprenez. C'est de l'eau qui est venue et qui a tout noyé : chevaux, boghei, écurie, château et même vous. L'eau c'est terrible, mais on nage ! Vous me direz : « Je sais nager, Jean, Pierre, Paul savent nager. Poussière, Monsieur le Baron, poussière je vous l'assure, car, l'eau qui noie une colline c'est beaucoup d'eau et les bras, d'habitude, c'est des petits bras. Mais le berger était avec ma femme. Ah ! Monsieur le Baron, vous ne savez pas ce que ça veut dire ! Il lui est venu une force extraordinaire à cet homme. Il a attrapé ma femme, il a nagé d'un bras, il a nagé de l'autre. Il a nagé d'une jambe, il a nagé de l'autre. Il lui a tenu la tête au-dessus de l'eau. Vous ne savez pas ce qu'on peut faire pour quelqu'un qu'on aime. Et pendant que vous mouriez tous il l'a sauvée et en même temps il s'est sauvé lui-même. Voilà la vérité.

AGÉNOR : Calmez-vous, mon pauvre ami, calmez-vous. Vous êtes tout ému !

LE BOULANGER : Oh ! non, Monsieur le Baron, je ne suis pas ému, jusqu'à un certain point même je suis content. Je suis à la retraite, moi maintenant. Une fois mort, qu'est-ce que vous voulez qu'on soit ? Je suis content que cet homme ait eu la force. En ce moment-ci, ils doivent être vivants sur quelque hauteur. Il ne suffit pas de vouloir, Monsieur le Baron, il faut pouvoir. Avec moi elle se serait noyée. Si, si, comme moi, comme vous autres, comme tous. Nous nous serions peut-être noyés ensemble, mais enfin, ça n'est pas une solution. Si, si, je me connais et maintenant encore mieux qu'avant. Vouloir ? Ah ! Monsieur le Baron, vouloir, j'aurais peut-être voulu plus que l'autre, mais la force, non.

*Les trois nièces habillées de vêtements anciens
et masquées de loups noirs descendent l'escalier.*

AGÉNOR : Ne vous troublez pas, mon ami, je ne sais pas ce que c'est que cette mascarade, charmante d'ailleurs, mais, je puis vous assurer que ça n'a aucun rapport.

LE BOULANGER : Monsieur le Baron ne connaît pas l'enfer. Il est comme Monsieur le Curé. Tout a du rapport.

AGÉNOR : Je vous assure que non : ce sont mes nièces.

LE BOULANGER : Ah ! Vous avez un frère ?

AGÉNOR : Oui, j'ai beaucoup de frères, un peu partout. Nous sommes tous frères, n'est-ce pas ? Vous avez mal choisi votre temps, mesdames. Nous avons ici un boulanger qui n'a pas envie de rire.

LES NIÈCES : C'est celui qui ne veut plus faire de pain ?

LE BOULANGER : Non, mesdemoiselles, c'est celui qui ne peut plus faire de pain. Je ne sais pas comment ça se fait – car je n'ai jamais été renommé pour mon intelligence – mais j'ai l'impression que je connais mieux l'enfer que vous autres tous.

LE CURÉ : Vous êtes un impie, je vous le dis sans colère. On ne peut pas trop exiger de ceux qui ne sont pas assez allés à l'école.

LE BOULANGER : Monsieur le Curé, je vous aime. Vous avez de belles joues rouges, vous êtes gai comme un pinson, frais comme la rose, joli comme un cœur, vous remuez tout le temps comme le vent, vous êtes un miracle ! Je vous le dis parce que, peut-être, si on vous laisse seul avec tout ce que vous êtes, vous ne vous en rendez pas compte tout seul. C'est exactement ça un miracle. Vous savez ce que c'est qu'un homme ? Non, un homme, Monsieur le Curé, c'est quelqu'un qui est sur la terre pour être... Je regarde ces jolies demoiselles et je dis : embêté. Devant les dames il faut se tenir. Vous êtes un homme, mais vous, rien ne vous embête. Pour comble, vous êtes jeune. Alors, que voulez-vous que je vous dise ? Un miracle ne comprend pas l'enfer, c'est le contraire.

L'INSTITUTEUR

, au curé : Cher ami, voilà : le plus humble, au fond des villages, s'il le veut, en sait plus que le pape.

LE CURÉ : ... s'il le veut.

L'INSTITUTEUR : En tout cas, un Père de l'Eglise...

LE CURÉ : Un Père de l'Eglise.

L'INSTITUTEUR : Oui, un Père de l'Eglise a déjà dit ça. D'une autre façon je le reconnais, il l'a dit d'une autre façon mais enfin, je n'imagine pas que cet homme ait lu...

LE CURÉ : Non, il n'a pas lu et d'ailleurs je ne sais pas de quel Père de l'Eglise vous voulez parler. Mais, vous dites s'il veut ? Ce n'est pas s'il veut ; c'est, je l'admets, dans certaines circonstances particulières, peut-être ; le malheur...

LE BOULANGER, *aux nièces* : Tenez, je vous regarde avec plaisir, vous trois, mesdemoiselles. Et pourtant, il vous manque tout le dessus de la tête. Ça a dû être un effroyable accident ? Il y a longtemps que vous êtes mortes ? D'après le costume, on dirait qu'il y a au moins cent ans.

LES NIÈCES : On n'est pas mortes du tout.

LE BOULANGER : Je sais. Tenez, Monsieur le Curé vient de parler du malheur. Eh bien, voyez-vous, tant qu'on ne sait pas, ce n'est pas un malheur. Alors, continuez à ne pas savoir.

LES NIÈCES : Il n'y a pas eu d'accident !

LE BOULANGER : Alors, quand même, écoutez : je ne veux pas vous faire du mal. Au point où nous en sommes, les uns et les autres, s'il n'y a pas un peu de fraternité maintenant, ce n'est pas la peine qu'on nous monte le coup avec tout ce qu'ils appellent leur terre. Mais il y a une chose qu'on ne peut pas vous cacher ; il vous manque la moitié de la tête. Vous n'avez pas de front, pas de nez et vos yeux tiennent en l'air, tout seuls, purement et simplement comme des étoiles. Vous n'avez pas dû naître comme ça. Votre mère aurait eu une crise de nerfs. Et, à moins que vous soyez menteuses, ce qui m'étonnerait, étant donné cette bouche qui vous est restée (difficile à croire qu'elle mentirait, et le pas que vous aviez pour descendre l'escalier ne mentait pas non plus) à moins que vous soyez menteuses, vous n'allez pas me dire que cette moitié de tête, quand elle a sauté, ça a passé inaperçu ?

LES NIÈCES : Rien n'a sauté, nous avons toujours notre tête entière.

LE BOULANGER : Pourtant, il n'y a pas d'enfer qui tienne, je suis bien obligé de croire ce que je vois ?

LES NIÈCES : Il suffirait d'un geste, vous allez voir.

LE BOULANGER : Ne bougez pas !

– Ne bougez pas. Excusez-moi, mesdemoiselles, j'ai crié. Oh ! je vous en prie, baissez vos mains, laissez retomber vos mains le long de vous, comme elles étaient. Ne touchez rien à vos visages. Ne gardez pas rancune à ce vieux couillon que je suis. J'ai recommencé à souffrir tout d'un coup comme si j'avais reçu un coup de couteau dans les côtes. Ça passe un peu, attendez. Vous ne savez pas ce qui arrive ? Si par malheur c'était vrai, ce que vous dites, que tout d'un coup vos visages redeviennent ce qu'ils étaient avant, qu'un nez se fasse au-dessus de votre bouche, que vos yeux, là, que je vois briller, soient rebâtis dans de la chair, ça voudrait dire... Monsieur le Baron, vous ne dites rien ? Aidez-moi un peu !

AGÉNOR : Je ne peux pas, mon ami, je suis un spectateur, moi, j'assiste.

Allons, mesdames, je vous en prie, ne bougez pas vos bras comme il vous dit et gardez vos masques. Laissez-le faire, je répète que nous sommes en plein Don Quichotte. Vous n'y comprenez rien, moi non plus, mais les fous savent où ils vont.

LE CURÉ : Il ne faut pas jouer.

L'INSTITUTEUR : Nous ne jouons pas, regardez-le ! On dirait qu'il faut tout vous apprendre !

PEROTTE : On dirait qu'il revient à la vie ! Il avait l'air de le trouver amer tout à l'heure et maintenant ça a l'air d'être plus doux. Je m'y connais en hommes. Excusez-moi, j'ai parlé.

AGÉNOR : A voix basse, vous pouvez, Perotte.

LE BOULANGER : Je vous entends parler de moi comme de quelqu'un qui ne serait pas présent. Vous avez raison, je viens de retourner sur terre. Qui n'a pas rêvé, à un moment donné, d'effacer la vie ? On est dimanche, admettons. Supposons qu'on l'efface de quatre ou cinq jours en arrière, que ce qui est arrivé ne soit pas arrivé, et effaçons encore toute la semaine qui vient pour ne pas rater d'effacer tout le malheur. Moi je l'ai rêvé ; enfin, je le rêve. L'embêtant c'est que la vie, il faut la vivre à la file. Ça commence et, à partir de là, ça tire du long jusqu'à la fin. On ne peut pas choisir. Si elle vous présente quelque chose de trop mauvais, il faut le manger. Vous ne pouvez pas arrêter la cuillère.

Vous, mesdemoiselles, écoutez-moi, je viens de retourner sur terre. En un clin d'œil. Parce que j'ai vu vos mains qui se sont dressées et que vous avez dit : nous allons vous montrer notre tête entière. Méfiez-vous. Depuis que je me suis pendu, j'ai appris quelque chose : c'est qu'on pouvait avoir du plaisir même avec son malheur. Ça n'est pas un gros plaisir, ça n'est pas grand-chose, mais ça en est. Tandis que dans le clin d'œil que je viens de jeter sur la terre, là je n'ai rien. La vie est toujours là avec sa cuillère d'huile de foie de morue. Elle n'a pas bougé ; telle qu'elle était au moment où je me suis passé la corde autour du cou, elle est encore. Le premier mot qu'elle m'a dit c'est : ouvre la bouche. Non, vous comprenez, je ne me suis pas tué pour le roi de Prusse, je me suis tué pour moi.

Seulement, si c'était vrai ce que vous dites : que, d'un geste, le haut de votre tête revienne, vous vous rendez compte de ce que ça voudrait dire ? Ça voudrait dire qu'on peut sauter par-dessus les catastrophes !

LES NIÈCES, *sans bouger*. On peut, vous allez voir !

LE BOULANGER : Faites bien attention à ce que vous dites. Ne me donnez pas de faux espoir. Si ce n'était pas vrai, je n'ai même plus la ressource de mourir. Monsieur le Curé, Monsieur le Curé, dites, vous qui connaissez un peu ces choses, ce qui m'arrive là, cet espoir que j'ai et cette peur que j'ai, dites, mélangés comme ça, dites, ça n'est pas ça que vous appelez les tourments de l'enfer ? Dites, ça marchait bien jusqu'à présent. Dites, je n'ai pas été méchant, moi ; ça ne serait pas juste que maintenant on s'amuse à me faire souffrir. Vous le comprenez, ça, Monsieur le Curé. Dites, défendez-moi un peu, vous.

AGÉNOR : Attendez...

LE BOULANGER : Oh ! Monsieur le Baron, vous qui êtes un homme raisonnable...

AGÉNOR : Oui, tenez, asseyez-vous, là, dans mon fauteuil.

LE BOULANGER : Oh ! Ça ressemble à ce que j'ai lu des exécutions capitales, je n'aime pas ça du tout.

AGÉNOR : Si, ne vous inquiétez pas. Il n'y a pas de fauteuil dans les exécutions capitales.

LE BOULANGER : Ce qui me fait peur, Monsieur le Baron, ce n'est pas le fauteuil, c'est votre gentillesse.

AGÉNOR

: Asseyez-vous.

LE BOULANGER : Monsieur le Curé, si on me fait du mal, vous êtes responsable.

AGÉNOR : N'ayez pas peur, vous allez voir. La vie s'apprend petit à petit, mon ami. Vous avez touché à une très haute philosophie.

LE BOULANGER : Je ne l'ai pas fait exprès, Monsieur le Baron, je ne l'ai pas fait exprès...

AGÉNOR : Vous y avez touché sans le savoir, mais maintenant ça va vous être utile.

LE BOULANGER : Non, non, écoutez, je me débrouille tout seul, je ne savais pas qu'il ne fallait pas la toucher... je n'en ai pas besoin. Croyez-moi, je suis un honnête homme.

AGÉNOR : Tenez-lui les mains, qu'il ne se couvre pas les yeux. N'ayez pas peur, c'est pour votre bien.

LE BOULANGER : Ah ! Monsieur le Baron, le bien qu'on vous fait par force...

AGÉNOR : Levez vos masques, mesdames.

Les trois beaux visages apparaissent.

LE BOULANGER : Monsieur le Curé, je crois en Dieu. Venez, venez vite. Venez avec moi, cherchons un coin et apprenez-moi tout de suite les prières. Toutes.

AGÉNOR : Cela ne vous fera pas de mal, mon ami, mais plus tard. Pour le moment il ne faut plus parler. Venez avec nous, passons à côté, vous allez manger un petit morceau. Ça finira de vous mettre d'aplomb tout à fait.

LE BOULANGER : Un mot. Je ne voudrais pas retourner à la vie pour tout l'or du monde. Mais je suis content qu'il ne se soit rien passé. Le terrible, voyez-vous, c'est qu'elle était partie sur un cheval. Savez-vous ce que j'aurais regretté pendant tout mon enfer ? Je vais dire une chose pas belle ! Ce n'est pas elle que j'aurais regrettée : c'est de ne pas avoir eu de cheval, moi !

Sortent le marquis et le boulanger, puis Perotte.

LE CURÉ : Je n'aime pas les mensonges.

L'INSTITUTEUR : Vivez, mon vieux, vivez !

Ils sortent, sauf les trois nièces.

SCÈNE VIII

LES NIÈCES : Elle est seule, là-haut !
– Il ne rentrera qu'à la nuit. Il est allé chercher
une cachette dans les marais.
– Il ne faut pas qu'elle reste ici.
– As-tu bien fermé la porte ?
– Oui.
– As-tu la clef ?
– Oui.
– Elle ne peut pas descendre seule par le lierre.
– Puis, tu es folle, c'est à côté du soleil couchant, on la verrait.
– Il faut qu'elle parte.
– Quoi faire ?
– Venez, elle n'a qu'à s'habiller comme nous et mettre un masque pendant
qu'ils sont là-dedans, descendre et partir.

Elles montent l'escalier en courant.

SCÈNE IX

Entrent par la porte du fond les trois hommes, puis Perotte.

LES TROIS HOMMES : On vous dit qu'on l'a vu.

PEROTTE : Qui, elle ?

LES TROIS HOMMES : Non, lui.

PEROTTE : Qui lui ?

LES TROIS HOMMES : Le berger.

PEROTTE : Où ?

LES TROIS HOMMES : Dans les marais. Elle doit être par là-dedans, elle aussi.

PEROTTE : Je me demande, dites donc messieurs, au fond nous nous mêlons de
ce qui ne nous regarde pas. Savez-vous ce que c'est que l'amour ?

LES TROIS HOMMES : Vous êtes bonne, vous. L'amour, c'est bien beau, mais le
pain ? Où est le baron ?

PEROTTE : Venez.

LES TROIS HOMMES : Il faut les cerner avant la nuit, puis on allumera les
torches. On les prendra comme des sangliers. Il faut affoler les bêtes. Nous savons
chasser, nous, madame. Il faut lui dire qu'il porte ses trompes de chasse.

Ils sortent.

SCÈNE X

*Silence. Dans le hall désert, Aurélie masquée descend l'escalier. Elle est vêtue d'un
très riche costume paysan. Comme elle arrive sur la dernière marche, le boulanger
entre.*

LE BOULANGER : Bonjour, madame.

AURÉLIE, *elle parle à voix basse*. Bonjour, monsieur.

LE BOULANGER : Il me semble que je reconnais votre voix.

AURÉLIE : C'est possible.

LE BOULANGER : Peut-être aussi que ce n'est pas possible, vous savez. Ne vous effrayez pas. Il m'arrive tellement de choses extraordinaires.

AURÉLIE : Je voudrais partir.

LE BOULANGER : Je ne vous empêche pas. Je n'ai jamais empêché personne.

AURÉLIE : Au revoir, monsieur.

LE BOULANGER : Au revoir, madame. Vous ne voulez pas retrouver votre vrai visage ?

AURÉLIE : Quel visage ?

LE BOULANGER : Vous n'étiez pas là tout à l'heure ?

AURÉLIE : Non.

LE BOULANGER : Ah ! Je croyais que vous étiez une de ces trois qui m'ont rendu l'espoir.

AURÉLIE : On vous a rendu l'espoir ?

LE BOULANGER : Vous ne le croyez pas ?

AURÉLIE : Je voudrais seulement savoir de quel espoir il s'agit.

LE BOULANGER : Vous êtes la première qui me parliez honnêtement. Ce que vous me dites, je le comprends tout de suite. En effet, il y a espoir et espoir.

AURÉLIE : Pour certaines choses ce serait folie d'avoir de l'espoir.

LE BOULANGER : Je sais.

AURÉLIE

: C'est une charité de vous le dire quand même.

LE BOULANGER : Ne vous inquiétez pas, j'ai fait mon compte et il est juste.

AURÉLIE : Vous ne voudriez pas me dire le compte que vous avez fait ?

LE BOULANGER : Oh ! C'est une histoire d'ivrogne chantée par un fou au fond d'une cave.

AURÉLIE : Et vous croyez que ça va arranger quoi ?

LE BOULANGER : Une autre chose qui est également de l'ivrognerie, de la folie et de l'ombre.

AURÉLIE : Tout ce qui est sous le soleil vous le trouvez noir ! Eh bien, sachez-le, il y a des choses dorées.

LE BOULANGER : Je le sais, mais ça dépend de l'endroit où l'on est. Là où je suis maintenant je vois bien votre caraco de moire, votre devantier de soie et la croix peut-être en or qui pend à votre collier. Mais si je vous regardais du côté où vous êtes dans l'ombre je vous verrais noire.

AURÉLIE : Je ne veux pas seulement parler de ce qui brille.

LE BOULANGER : Voyez-vous, madame, si vous voulez m'apprendre, je crois que ce sera difficile, je suis content de vous avoir rencontrée dans ce coin, pendant que, pour un petit moment encore, il n'y a pas trop de bruit. Tant qu'ils n'auront pas trouvé les cors de chasse. Tout le monde joue avec les choses dorées, même un aveugle en pleine nuit. Et je sais bien qu'il ne s'agit pas du soleil de tout le monde mais que chacun se sert du sien comme d'une petite lampe électrique. Tenez,

dans la situation où nous sommes tous les deux maintenant, il n'est plus question de galanterie, n'est-ce pas ? Nous sommes dessous un fameux capuchon, n'est-ce pas ? Eh bien, dans la dorure que vous êtes, là devant moi, il y a deux ou trois endroits qui sont plus dorés que le reste pour moi. Il ne faut pas croire que, parce qu'un homme a le nez comme une poignée de billes... Tenez, il y a votre poitrine et votre ventre. Pourtant il est dans l'ombre ; votre jupe tombe dessus comme un mur.

AURÉLIE : L'avantage est à celui qui a la plus forte lumière.

LE BOULANGER : Dans la vie, oui ; mais la mort instruit. Pour fort qu'il soit, le soleil ne peut pas faire le tour des choses. Vous avez vu le soleil ? On ne peut pas le regarder en face : c'est un diable et il tient un large considérable : rappelez-vous ! Et qu'est-ce qu'il fait avec sa grosseur ? Vous pouvez mettre devant lui petit comme un grain de farine, il ne peut pas en faire le tour. Il n'est que d'un côté. La farine du pain, qu'est-ce que c'est ? Rien. Vous en avez dans le creux de la main ; en respirant dessus vous la faites voler. Poussière ! Mais au soleil elle fait de l'ombre. Un côté seulement. Souvenez-vous de ça, madame. Je vous dis ça, mais, pour vous comme pour moi, c'est trop tard, n'est-ce pas ? AURÉLIE : Vous avez beaucoup souffert ?

LE BOULANGER : Ça c'est aussi une autre histoire. Mais, je vous retarde. Peut-être que vous voulez partir ?

AURÉLIE : La nuit tombe ; j'attends encore une minute. J'aimerais mieux qu'elle soit tombée.

LE BOULANGER : Oui, la nuit a de gros avantages pour ceux qui ont le cœur fatigué.

AURÉLIE : Elle a de gros avantages aussi pour ceux qui veulent sauter d'un seul coup sur leur bonheur.

LE BOULANGER : Alors, il faut des yeux de phosphore.

AURÉLIE

: Regardez les renards, les chats, les belettes...

LE BOULANGER : Vous ne me parlez que d'animaux qui ont des dents pointues comme des aiguilles.

AURÉLIE : Quoi faire sans déchirer, vous le savez, vous ?

LE BOULANGER : Non, mais quand on a les dents trop pointues, ça s'accroche des fois dans ce qu'on mord ; on ne peut plus se dépêtrer la gueule et on s'étouffe.

AURÉLIE : Laissez faire ; du moins on meurt le ventre plein. L'important c'est seulement de savoir si vous avez beaucoup souffert.

LE BOULANGER : Pourquoi important ? Ah ! Sans doute pour des raisons d'ici-bas, de l'enfer vous voulez dire ? Ça doit être désagréable d'être en prison avec des innocents ?

AURÉLIE : Non, ce n'est pas pour ça. Moi je pars, les routes sont ouvertes, que vous soyez innocent ou coupable, ça n'a plus une grande importance, du moment que moi je suis libre.

Fanfares.

LE BOULANGER : Vous n'aurez pas une grande nuit cette nuit, madame. Les voilà partis avec leurs trompettes et leurs flambeaux. Vous y verrez trop à chaque pas pour être bien libre. La forêt va être comme un théâtre avec toutes leurs lumières dans les arbres. Ils chassent ma femme.

AURÉLIE : Ils ne la trouveront pas.

LE BOULANGER : Bien sûr que non.

AURÉLIE : Vous savez où elle est ?

LE BOULANGER : A quoi servirait qu'elle ait été ma femme si je ne savais pas tout le temps où elle est ? Je le sais, ne vous inquiétez pas. Elle est sur quelque hauteur. Je vais vous dire un secret. Ne le répétez à personne. Croyez-vous que je les aurais laissés faire, si tout ce qu'ils font avec leurs lampes et leurs trompettes pouvait l'inquiéter ? J'aurais bien trouvé quelque tour de bâton. Mais non, là où elle est, ils peuvent se faire péter le cou à souffler dans leurs cors de chasse ; elle n'entend pas, ils peuvent allumer des montagnes : elle ne verra pas la plus petite étincelle.

AURÉLIE : Vous avez l'air de savoir en effet plus que ce qu'on croit !

LE BOULANGER : Voyez-vous, elle est comme qui dirait au-dessus des eaux et tout le charroi qu'ils peuvent faire, ça va passer dessous, dans les profondeurs. Comment voulez-vous qu'elle entende ? C'est une chasse de noyés. Vous ne savez pas nager ? Moi non plus. Mais je me suis laissé dire que dans l'eau le moindre geste demande une peine terrible. Quand on se noie on s'imagine qu'on fait un pétard de tous les diables, qu'on saute et qu'on crie pour se faire entendre du monde entier, ça n'est pas vrai, on est mou, tout recouvert, la bouche pleine d'eau ; à peine si on bouge encore un peu comme de l'herbe et personne ne vous voit.

AURÉLIE : Il fallait apprendre à nager.

LE BOULANGER : Il faut de tout pour faire un monde.

Fanfares.

LE BOULANGER : Tenez, écoutez-moi cette fanfare de truites ! Au revoir, madame. Ecoutez-les. Ils doivent croire qu'ils font quelque chose de terrible dans les grands bois, dans les forêts illuminées ! C'était avant qu'il fallait faire. Et des choses fines comme un cheveu.

Il sort.

ACTE III

Les bois au bord du marais, la nuit.

SCÈNE I

Entre un homme poursuivi par une femme ; elle porte une torche.

LA FEMME : Arrive ici que je te gifle !

L'HOMME : Demain, attends !

LA FEMME : Tu pues le musc. Tu t'es frotté contre une femme ! Qu'est-ce que tu faisais dans les buissons ? Je t'ai vu. Arrive ici avec tes joues de cochon, menteur !

L'HOMME : Le choléra des femmes ! A bas les pattes ! Elle va m'arracher les yeux ! Enfin admettons !

LA FEMME : Admettons quoi ?

L'HOMME : Ton buisson, ta femme, ton musc, ton histoire quoi, oui, admettons.

LA FEMME : Donne tes joues de veau. Tu vas voir mes ongles !

L'HOMME

: Attends, diable ! Qu'est-ce que tu fais avec tes griffes de lapine, attends un peu ! Si j'étais fautif je mentirais.

LA FEMME : Oh ! menteur, je t'ai vu.

L'HOMME : Je te le dis, à bas les pattes ! C'est vrai. Mais tu sais bien où on est ?

LA FEMME : On est à l'endroit où je vais t'écorcher.

L'HOMME : Attends donc, tête de mule, quelle heure est-il ?

LA FEMME : C'est l'heure que je te t'écorche.

L'HOMME : Tu es comme toutes ; pour le plaisir d'un peu d'amour-propre tu prêches contre ta vie !

LA FEMME : Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle chanson ? Tu crois me faire peur ?

L'HOMME : Pas moi. Qu'est-ce que c'est ici ? La forêt. Tu es déjà venue toi ici la nuit ? Non. Quelle heure est-il ? C'est presque minuit. Tu entends encore les cors de chasse ? Non. Où sont-ils partis, tu le sais ? Non. Est-ce qu'on a trouvé la boulangère ? Non. Ah ! Je passe là, tout à l'heure, moi, je m'embronche ; je tombe : voilà ce qui m'est arrivé. Tu en sais plus que moi peut-être ? Je tâte. Oui. J'ai vu que c'était une femme, une grosse. J'avais jamais vu ça. Elle soufflait

comme une baleine. J'allais lui parler, tu es arrivée. Ah ! Tu l'as entendue partir ? On aurait dit un éléphant. Tu as entendu comme elle écrasait tout en courant ? Ah ! Il faudrait savoir avant de parler ! Ce n'est pas naturel, ça, tu comprends ?

LA FEMME : Ce que je comprends c'est que tu me fais rire. Tiens, prends-moi ça, c'est ton tour de faire lumière. Je vais m'occuper de mon lard moi aussi maintenant. Je vais bien trouver un éléphant par là-dedans pour me le frotter. Ne crois pas que je vais me laisser perdre le sel.

L'HOMME

: Attends ici, diablesse, viens ici, écoute.

Ils sortent en se poursuivant.

SCÈNE II

Entrent Agénor en costume de chasse, et Perotte qui a les cheveux pleins de feuilles.

AGÉNOR : Vous soufflez comme une baleine, Perotte.

PEROTTE : Je voudrais bien voir à ma place Monsieur le Baron !

AGÉNOR : A quelle place, Perotte ?

PEROTTE : Dans une sacrée situation, Monsieur le Baron. Il y a dans cette forêt une odeur ! Une chaleur !... Que voulez-vous, Monsieur le Baron, moi, le cor de chasse ça m'a toujours fait passer le frisson.

AGÉNOR : Vous êtes peut-être une sorte de cerf, Perotte, je veux dire une sorte de biche.

PEROTTE : Sûrement une sorte de biche, Monsieur le Baron.

AGÉNOR : Vous sentez l'étreinte de la mort ?

PEROTTE : Je sens l'étreinte, Monsieur le Baron. C'est exactement ça.

AGÉNOR : Vous êtes peut-être la suite d'Yseult, Perotte.

PEROTTE : Comment la suite, Monsieur le Baron ?

AGÉNOR : Comme toutes les suites, hélas Perotte : en plusieurs volumes.

PEROTTE : Monsieur le Baron se moque de moi.

AGÉNOR : Non, Perotte.

PEROTTE

: Alors il est insensible.

AGÉNOR : Non Perotte, il est baron.

Entre le boulanger.

SCÈNE III

LE BOULANGER : Le vent est au nord. La lune se lève. On va y voir comme en plein jour. Soufflez-moi donc encore un peu dans vos cornes. Il y a là-bas vers la gauche un écho qui me plaît beaucoup. (*Fanfares.*) Si ce temps continue, Monsieur le Baron, nous allons avoir des mouches.

AGÉNOR : De quelles mouches voulez-vous parler, cher ami ?

LE BOULANGER : La chasse est commencée, Monsieur le Baron. Depuis deux

heures que vous entendez les trompettes vous deviez croire qu'on avait changé d'idée et qu'on chassait au moins le lion ou le serpent boa. Non non, on chasse toujours un fantôme, Monsieur le Baron. Mais cette fois, depuis cinq minutes, la chasse est vraiment commencée, ça on peut le dire. Ils ont aperçu, paraît-il, un tremblement dans l'eau dans ce côté-là du marécage où il y a plus d'eau que d'arbres. Les uns disent que c'est votre berger, les autres disent que c'est ma femme, moi je crois que c'est un poisson. Mais comme je me suis déjà trompé plusieurs fois dans ce que j'ai cru, je ne dis plus rien. Laissons-les faire. Seulement, je vous garantis que si ce temps continue, nous aurons des mouches.

AGÉNOR : Pourquoi, cher ami ? Qu'est-ce que c'est que ces mouches ?

LE BOULANGER : Cette dame a pris de bonnes couleurs, Monsieur le Baron. Malgré la lune on lui voit une figure comme un coquelicot à midi. Ce qu'on ne lui voyait pas tout à l'heure avec l'éclairage des lampes, on le lui voit maintenant comme si elle avait allumé un briquet sous un mouchoir de soie rouge.

PEROTTE : Je me sens toute émoustillée en effet, mon ami. Ce doit être toute cette masse d'arbres. J'ai toujours aimé les choses énormes, moi. Mais il faut toujours que je comprime ma nature. Le fait est, Monsieur le Baron, que je n'ai plus quitté le château depuis le 16 avril 1913.

AGÉNOR : Comprimez votre nature, ma belle amie, comprimez, je vous en prie.

PEROTTE : Monsieur le Baron en a de bonnes. C'est facile à dire. Il y a des moments où le bourgeon se déplie.

AGÉNOR : Je n'apprécie pas les comparaisons végétales.

LE BOULANGER : Je vous le dis, Monsieur le Baron, nous allons avoir des mouches.

PEROTTE : Il se dépie, Monsieur le Baron, qu'on le veuille ou non. Il y a des moments où l'on n'est plus soi-même. La nature parle. Je ne suis pas sourde, Monsieur le Baron, j'ai une bonne oreille.

AGÉNOR : Vous avez une sacrément bonne oreille, Perotte. Je suis payé pour le savoir. Mais, ma belle amie, l'oreille est un organe passif. Elle écoute, Perotte, elle écoute : elle ne parle pas. Et quant à moi je suis assez satisfait de cette comparaison physiologique, Perotte.

PEROTTE : Je voudrais simplement dire à Monsieur le Baron que j'ai de la mémoire : ce que j'ai entendu je ne l'oublie plus, surtout quand c'est une très bonne musique. Monsieur le Baron s'en est souvent félicité, si j'ose dire. Le diable y serait,

quand le bourgeon se dépie il se dépie. Il n'y a pas moyen de le maintenir avec du papier collant. Et, 1913, c'est une date. Il y a des fleurs qui s'ouvrent tous les vingt ans, Monsieur le Baron, mais quand elles s'ouvrent, elles s'ouvrent. Est-ce que Monsieur le Baron ne retrouve pas ce soir quelques ardeurs anciennes ? Ça m'étonnerait. Si j'ai une bonne oreille, Monsieur le Baron a le nez fin.

AGÉNOR : Eclectique, Perotte, éclectique le nez ; je vous ai expliqué ce que ça voulait dire.

PEROTTE : Les explications ne satisfont pas la mémoire, Monsieur le Baron.

Virgile dit : « Le frêne aimé des Cantharides... » si Monsieur le Baron se souvient.

AGÉNOR : Monsieur le Baron ne se souvient que de ce qu'il veut. D'ailleurs, ces arbres-là sont des fayards. La cantharide ne s'y tromperait pas.

PEROTTE : Mon doux Agénor, pourquoi as-tu l'air si morne quand tout est d'une provocante gaieté ? Les oiseaux dorment dans les branches enroulées ; l'envers des feuilles est vert malgré la nuit. Prends mon bras comme en 1913, Agénor, et viens dans l'ombre tandis que l'écho dépiste en fausset les cors harmonieux comme si une double chasse se faisait entendre à la fois. Viens dans l'ombre et, après une mêlée comme celle dont jouirent jadis Didon et son prince errant, nous pourrons, enlacés dans les bras l'un de l'autre, nos passe-temps terminés, goûter un sommeil doré, tandis que les cors seront pour nous comme le chant de la nourrice qui berce son enfant pour l'endormir.

AGÉNOR : Madame, si Vénus gouverne vos désirs, Diane domine les miens ; si vous savez ce que parler veut dire. Que signifie mon regard paisible et ma sombre mélancolie ? Pourquoi mes derniers cheveux sont-ils comme des vipères qui se déroulent ? Non, madame, ce ne sont pas là de voluptueux symptômes. Le ressentiment est dans mon cœur. La générosité fermente, madame Perotte. Le bourgeon se déplie, mais la générosité fermente, chère madame et amie, et je ne suis plus attaché qu'à la résurrection de ce brave homme.

LE BOULANGER : Monsieur le Baron, nous allons avoir de très grosses mouches. Que Monsieur le Baron me pardonne, mais je vais peut-être encore une fois lui expliquer la chose.

AGÉNOR : J'adore vos explications, mon ami. J'avoue que, pour les mouches, je ne comprends pas ; je manque peut-être de dispositions. Toutefois, je dois dire que, quand tout à l'heure je suis entré dans ce bois à la clarté des torches, j'ai compris tout d'un coup votre opinion sur la noyade générale.

LE BOULANGER : Nous avons fait du chemin depuis, Monsieur le Baron.

AGÉNOR : Un calme admirable ! Une douceur de paradis, une lumière aquatique ; enfin, je suppose, n'ayant jamais habité le fond des ruisseaux, mais j'imagine que le soleil doit construire dans l'eau ces portants de théâtre que la flamme éclaire dans les branches. Aquatique, disons le mot. Nous sommes entrés là-dedans sur la pointe des pieds comme pour surprendre notre propre infortune. Ce qui m'étonne, Perotte, c'est que vous ayez trouvé dans ces forêts nocturnes la moindre chaleur.

PEROTTE : La mémoire, Monsieur le Baron, se fout de l'aquatique comme de sa première chemise, si Monsieur le Baron veut bien me passer l'expression.

LE BOULANGER : Monsieur le Baron, vous permettez que je vous donne un conseil ? Revenons aux mouches. Cette dame a l'air de savoir ce qu'elle veut et je ne crois pas que vous puissiez lui monter le coup. Qui m'aurait dit qu'un jour je donnerais des conseils à Monsieur le Baron ? Je suis un type phénoménal.

AGÉNOR : Eh bien, mon ami, justement, je crois en effet que vous êtes un drôle de phénomène. Depuis cet après-midi je me demande si vous vous foutez de nous

ou si vous vous foutez de vous. Dans ce cas-là, je dois dire que c'est du travail bien fait. Du billard, exactement du billard, mon cher ami (est-ce que vous savez jouer au billard ?). C'est de la souplesse, le poignet léger, de la décision, du nerf, la force juste et de l'hypocrisie. L'hypocrisie au billard, ça s'appelle les bandes. Madame Perotte, vous me donneriez une des dernières joies de mon existence, qui en a déjà connu pas mal, si vous cessiez d'avoir cet air engageant de Soldes et Occasions d'une Léda qui veut faire côcher ses œufs. L'hypocrisie, mon ami, cette admirable vertu qui fait réussir en douceur le plus aventureux des carambolages.

LE BOULANGER : Monsieur le Baron est d'une bonté terrible. Il ne voit plus les différences. Il prend tout au pied de la lettre : égalité et fraternité. Il a tort. Ça ne m'a pas fait baron et ça ne vous fera pas boulanger. Vous allez chercher trop loin. Je ne sais pas jouer au billard, je sais jouer aux dés. Ça oui. A l'« hasard de la fourchette », je sais un peu jouer à la belote. Je sais un peu tricher, oh ! mais à peine. Je triche dans les annonces. J'annonce des fois des tierces que je n'ai pas, ça oui, mais je n'ai même jamais pu inventer quatre cartes qui se suivent. Une fois j'ai essayé, je me suis fait prendre, oh ! mais alors prendre comme sous un chapeau. Trois cartes, oui, mais quatre non. Je triche vingt points par-ci par-là, oui, mais jamais cinquante. Alors, quand par hasard je gagne (et je n'ai pas encore gagné), on ne peut pas dire que je l'ai volé. Non, Monsieur le Baron, non, non ; parce que, je vais vous dire : la triche, Monsieur le Baron, ça me coûte plus cher que le jeu simple, à moi. C'est plus difficile pour moi de jouer en trichant. J'aimerais mieux jouer avec du jeu.

MADAME PEROTTE : Nous sommes des malheureux, mon bon monsieur. Nous sommes très petits, nous autres. Il y a toujours un maître qui nous commande, nous. Si ce n'est pas l'un c'est l'autre. Si quelquefois moi je n'en ai pas, il faut tout de suite que je m'en fabrique un. Et c'est vite fait, je vous fiche mon billet. Comme les petites filles qui prennent trois bouts de tricot pour se faire une poupée.

LE BOULANGER : Ah ! je comprends, madame. C'étaient ces bouts de tricot que vous cherchiez tout à l'heure à quatre pattes dans les buissons.

AGÉNOR : A quatre pattes, Perotte ?

LE BOULANGER : Oui, Monsieur le Baron. Les bouts de tricot c'est par terre ! Monsieur le Baron n'a jamais rien ramassé par terre ?

AGÉNOR : Si, mon ami, quelquefois, mais je ne me mets pas à quatre pattes, je me baisse, tout simplement, puis je me relève. Je suis un homme, moi, je ne me mets pas à quatre pattes comme une bête.

LE BOULANGER : C'est que vous n'aviez pas bien besoin, Monsieur le Baron ; quand on a bien besoin on se met comme on peut : si ça ne suffit pas à quatre pattes on se met à plat ventre.

PEROTTE : Vous exagérez, mon petit ami. Il faut être mort de faim ; il y a encore des façons de faire, dieu merci !

LE BOULANGER

: Oh ! madame, le besoin est un sale bougre. Vous le savez aussi bien que moi, mais les fréquentations vous ont monté à la tête et vous voulez oublier tout ce

que vous saviez de nature quand vous aviez seize ans. Regardez votre jupe : vous avez de la terre aux genoux. Est-ce que c'est la terre qui a sauté sur vos genoux ou bien est-ce que c'est vous qui vous êtes abaissée comme tout le monde : baronne ou pas baronne ?

PEROTTE : Le proverbe est bien vrai : si tu as un tablier blanc ne parle pas au marchand d'huile.

LE BOULANGER : Madame, en plus de ça, un enfant de six mois sait très bien qu'il ne peut pas manger ni avec les lèvres pincées ni avec la bouche en cul de poule.

AGÉNOR : Sacrebleu, mon cher ami, mais vous attaquez les baronnes, il me semble. Vous allez me faire tirer mon grand sabre !

PEROTTE : Que Monsieur le Baron ne se dérange pas pour moi, je suis assez costaud, passez-moi l'expression, pour faire ma guerre moi-même. Si je tenais cet homme-là entre quatre-z-yeux, ça serait fini avant qu'il sache seulement que ça a commencé. Je n'ai qu'une chose à ajouter : quand on est habillée de dimanche on ne va pas donner aux cochons, avec tout le respect que je vous dois, monsieur !

LE BOULANGER : Oh ! moi, madame, c'est bien simple, je n'ai pas de costume du dimanche, j'ai seulement deux tricots (encore ils sont pareils) et j'en mets un, des fois, pendant un an de file. De cette façon c'est bien commode, on peut tout faire, n'importe quand, je vous le conseille, madame.

AGÉNOR : Vous vous flattez maintenant, mon ami. Ça manque un peu de dignité, je dois vous le dire.

PEROTTE : Parce que vous avez vu un peu de terre sur ma jupe vous prenez beaucoup de liberté, monsieur le Boulanger ! S'il suffit de si peu de chose pour vous faire perdre la tête, vous allez mal supporter le veuvage, c'est moi qui vous le dis. Je ne suis qu'une faible femme, moi, mais depuis le 16 avril 1913 je suis pour ainsi dire veuve et, de tout ce temps-là, ma faiblesse ça n'a été que de la force de caractère. Oui monsieur ; prenez-en de la graine. Vous n'êtes veuf que depuis hier, monsieur le Boulanger, et déjà votre sensualité vous détourne. J'ai eu la violette d'argent aux Jeux Floraux de Toulouse, moi, à l'âge où votre gourme vous embarrassait encore, cher monsieur. Voilà une utilisation de vous-même que je vous conseille ; une échappatoire. Car, je sais bien qu'on ne peut pas s'empêcher d'être sensible. Qui me reprochera d'être sensible ? Peut-être celui qui en a profité ?

AGÉNOR : Je n'ai rien dit, chère amie, et je ne dis rien. Je me garderais bien d'ajouter quoi que ce soit à un panégyrique aussi parfait. On ne dérange pas la tigresse qui se lave : c'est un proverbe chinois.

PEROTTE : Oui, Monsieur le Baron, brûlez, brûlez ce que vous avez adoré. Entassez proverbes sur proverbes, Agénor. En ce qui me concerne, il y en a un qui dit bien ce qu'il veut dire, c'est : « Tant va la cruche à l'eau... » car elle va à l'eau depuis le 16 avril 1913 la cruche, Agénor, et c'est un bail. Mais je suis bonne fille quand même et je dois vous dire qu'il y a en ce moment un autre proverbe français qui vous va à vous comme un gant, c'est : « Quand les chats sont partis... » Méfiez-vous des forêts au clair de lune. Nos trois demoiselles ont mis

tout à l'heure leurs costumes de sport. La culotte, Monsieur le Baron, frotte où il ne faut pas : je vous le signale. Et il y a des garçons qui soufflent dans des cors de chasse. (*Fanfâres.*) Et finalement, si ce que je vais dire n'est pas un proverbe c'est la sagesse des nations : « A bon entendeur salut ! »

AGÉNOR : Où allez-vous, attendez donc ! Que signifie cette incontinence chère amie ? Votre bon sens ressemble au choléra d'Alger. Où allez-vous, sacrebleu ?

PEROTTE. — Je vais dans la forêt nocturne. Je ne suis plus à un âge où l'on fait sa vie, mais je suis à un âge où l'on fait volontiers une heure de vie. Vous ne voulez pas me la donner au soleil, Agénor, je la prendrai à l'ombre. Le cor de chasse sonne pour tout le monde. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV

AGÉNOR, LE BOULANGER

AGÉNOR : On me dit quelquefois que j'ai bouffé du lion ! Celle-là a bouffé du pigeon ! De ceux qui s'aiment d'amour tendre !

LE BOULANGER : Je vous avais prévenu, Monsieur le Baron, arrive toujours un moment où on a des mouches.

AGÉNOR : Ce que je vois surtout, mon ami, c'est une championne de ce qu'on pourrait appeler par un euphémisme bucolique : le bonnet au moulin ; un sport féminin, je m'y connais, je suis amateur. Je la connais, j'ai été amateur.

LE BOULANGER : Monsieur le Baron, vous oubliez qu'ils ont été tous pris à la tête par une sorte de nécessité. Hier moi j'ai été tiré hors de mon fournil ; je ne le demandais pas, mais, depuis, il faut que je me mêle d'autre chose que de pain. Eux, c'est ce soir. Ils s'occupent tous d'une forêt au clair de lune. Ils se sont trouvé de bonnes raisons, mais une fois dans l'aventure, on s'en trouve d'autres qui vous aboient au pied comme des loups ; je suis payé pour le savoir. Je suis arrivé ici tout à l'heure, moi, à petits pas comme un bourgeois. Vous avez beau le tortiller comme vous voudrez : le clair de lune, c'est un bel instrument.

AGÉNOR : Je comprends votre étonnement. Bien que je n'aie à m'occuper d'aucun fournil, sauf de celui où tout homme fait sa pâtisserie, je ne connaissais pas la forêt la nuit. D'habitude, à cette heure-ci, je suis dans mon lit avec d'autres merveilles. Je reconnais.

LE BOULANGER : Ils sont venus ici dedans pour chercher ma femme ; ça ne fait aucun doute, mais il y a une chose à laquelle je pense et à laquelle ils n'ont pas pensé : quand j'ai ma femme, pour un étranger c'est très facile de me la prendre, mais quand je l'ai perdue, pour un étranger c'est très difficile de me la chercher. Il y a une petite chose que j'ai entendu dire. C'était le curé, un vieux. Il disait : il y a une chenille par terre, tu marches dessus, tu l'écrases, c'est facile. Elle est écrasée ? Eh bien, maintenant refais là ! Ça c'est difficile. Et il ajoutait : pour Dieu, c'est enfantin. Moi j'ajoute : pour un étranger c'est impossible.

AGÉNOR : C'est ce que j'appelle être pessimiste. Un optimiste vous refait des chenilles en deux coups de cuillère à pot.

LE BOULANGER : Ça n'est pas ce que je voulais dire. Voyez-vous, Monsieur le Baron, je ne sais pas ce que c'est que les Croisades ; j'en ai entendu parler quand on parlait de vous, mais ça a l'air de quelque chose de très chic ; de très difficile à faire, mais de très chic. Nous autres, nous n'avons pas de croisades, nous avons un métier ; à la longue ça

devient facile et ce n'est jamais chic. Et ça nous donne une sorte d'habitude ; je vais vous dire laquelle : nous ne nous embarquons jamais dans les choses difficiles. (*Fanfares.*) Ils se sont embarqués dans le truc de me chercher ma femme, mais ils ont trouvé tout de suite quelque chose de beaucoup plus facile.

AGÉNOR : Ce qu'ils veulent, mon ami, somme toute, il ne faut pas vous faire d'illusion, c'est qu'il n'y ait rien de changé. Vous leur faisiez le pain. C'était commode.

LE BOULANGER : Je comprends que c'était commode. C'était doublement commode : en plus du pain ça m'occupait, ça m'occupait ailleurs. Ils avaient le pain et ils avaient une boulangère inoccupée. C'est un truc de ce genre-là qu'ils ont trouvé ici dedans.

AGÉNOR : Ils ont tout simplement trouvé une nuit libre.

LE BOULANGER : Vous dites ça, Monsieur le Baron, comme quelqu'un qui a l'habitude des nuits libres. Eux, au contraire, ils se sont jetés là-dessus comme des rats sur un jambon. Ils sont tous comme votre dame.

AGÉNOR : Mon cher ami, je n'ai pas de dame, je suis une sorte de chevalier déshérité, j'ai seulement pris mon parti de ce déshéritage je n'en ai pas fait une affaire d'état. Je n'ai pas de dame, j'ai des dames.

LE BOULANGER : Pourtant celle-là est bien de sa personne.

AGÉNOR : Elle m'intimide.

LE BOULANGER : Monsieur le Baron n'a pas l'air de s'intimider facilement.

AGÉNOR : Plus facilement que ce que vous croyez, cher ami, en face d'un certain âge et d'un certain volume.

LE BOULANGER : C'est que le fumier de Monsieur le Baron est trop vieux.

AGÉNOR : Le fumier ? Quel fumier ? Je n'ai pas de fumier !

LE BOULANGER : Ça m'étonnerait. Moi j'en ai un. Depuis hier je ne fais plus de pain. A quoi voulez-vous que je pense ? Je vais vous dire ce que je me suis dit : « Ils cherchent ta femme ? Bagatelle ! Qu'est-ce qu'ils veulent en faire ? Comme avant ? Non, je ne crois pas malgré tout qu'elle soit le dieu qui fait pleuvoir ; et eux non plus. Et d'ailleurs, les femmes la cherchent aussi : ce sont même les plus enragées. Alors, ça prouve bien que c'est pour autre chose. Quoi ? Ah ! je me suis dit : c'est le pain ! Voyez-vous ça ! Comme ils calculent vite dans ce village, comme ils sont forts en arithmétique ! C'est ça qu'ils veulent ; ils te veulent ! Comme je me suis trouvé beau ! Monsieur le Baron, je me suis trouvé très beau. La vérité, j'ai fait quatre ou cinq pas comme ça bien tranquille, de long en large, en me balançant et en me curant bien la gorge. Je me suis dit : tu es quelqu'un. Et c'est vrai. Le tout c'était de le savoir. Je l'ai su. Je me suis dit : minute mes

petits amis, c'est moi le patron maintenant.

AGÉNOR : Machiavel !

LE BOULANGER : Comment ?

AGÉNOR : Rien. C'est le nom d'un monsieur qui a été cocu avant vous, pas d'une femme, d'une idée. Il avait tiré de son infortune les mêmes enseignements que vous. Vous n'êtes pas le premier, vous le voyez, ni le dernier à qui ça donne de l'aisance aux entournures.

LE BOULANGER : Monsieur le Baron, ça donne de l'aisance, c'est la triste vérité, mais ça en donne plus que ce que vous croyez.

AGÉNOR : Je ne crois rien, je regarde et j'écoute.

LE BOULANGER : Moi je m'écoute. Je me suis dit : ça va bougrement bien sucrer les fraises tout ça. Le patron ! Il y en a un qui m'a demandé si j'avais froid. Il y en a un autre qui m'a dit : ne fais pas l'andouille. C'est affectueux, ça, Monsieur le Baron. Il n'y avait qu'à voir cette bouche de truie qu'il avait en me le disant. Ça voulait dire : fais attention à ton petit corps et à ta petite tête, à tes petites mains, à ton petit ventre. C'est quelqu'un tout ça. Il faut faire attention à tout ça. Faut le conserver précieusement dans du coton à rame. Ça sert. On en a besoin. « Vous en avez besoin, je me suis dit : attends ! » Voilà que j'ai des coliques j'ai dit. Il n'y a pas eu assez d'arquebuse dans tout le village. Ils ont sorti des bouteilles de toutes les formes. Voilà que la tête me tourne. La tête lui tourne, la tête lui tourne ! C'était comme un coup de pierre dans un vol de moineaux. On me prenait par-dessous les bras ; on me soutenait les reins, on approchait le fauteuil ; les femmes se renversaient l'une sur l'autre devant moi pour me laisser passer comme les épis devant le vent. « Ah ! je suis mal » je disais et c'étaient des gémissements autour de moi comme pour le patron de la paroisse. C'est beau l'affection, même quand c'est intéressé. A un moment, Monsieur le Baron, j'ai eu une idée. Je me suis dit : tu vas leur dire que tu veux qu'on te porte en procession. Il n'y avait qu'à aller à l'église prendre les brancards de Saint Pierre, le dais de Notre-Dame, les cierges et les bouquets. Je m'installais dans tout ça ; ils se mettaient autour de moi et je leur disais : « Allons-y les enfants, chargez-moi sur vos épaules, le cœur me manque. Portez-moi, faites-moi voir un peu ce village pour qui je fais le pain, promenez-moi un peu dans ces rues pour que je regarde si je retrouve le cœur, si je dois continuer à faire le pain, apaisez-moi mes enfants, adoucissez ma colère et mon malheur, montrez-moi un peu ce village de cochons, ces champs de cochons, ce pays de cochons et ces têtes de cochons pour qui je fais le pain. » Je parie qu'en insistant un tout petit peu, votre jeune curé se serait même habillé du dimanche.

AGÉNOR : Vous êtes modeste, mon ami !

LE BOULANGER : Je suis très modeste, Monsieur le Baron. J'ai du regret de ne pas avoir suivi mon idée. Si vraiment on m'avait porté sous le dais, entre les cierges, en procession au milieu de ce village, je serais maintenant plus heureux que ce que je suis. Car, je suis modeste et malheureux. Si je me souvenais de ça, maintenant, je serais heureux jusqu'à un certain point ; ça m'apaiserait.

AGÉNOR : Car vous n'êtes pas apaisé ?

LE BOULANGER : Apaisé ? Monsieur le Baron, regardez-moi.

AGÉNOR : Je vous regarde et je vous écoute depuis hier avec plus d'attention que ce que vous croyez.

LE BOULANGER : Vous ne voyez rien ?

AGÉNOR : Rien de ce que vous voulez dire.

LE BOULANGER : Je ne veux rien dire puisque je ne dis rien, mais, non ? Regardez l'œil : non ? La bouche : non ? Le menton : non ? Les mains ? Tenez les mains : vous n'avez pas remarqué ? Ce mouvement. Quelquefois ? Serrer dans mes doigts, non ?

AGÉNOR : Non, pas spécialement.

LE BOULANGER : Monsieur le Baron, vous êtes un chic type. Si, si, ne dites pas le contraire. C'est vous

que je craignais. Vous comprenez bien que j'ai pesé le pour et le contre. Vous êtes le seul à pouvoir comprendre qui je suis ; je veux dire qui je suis maintenant, comme un ours qui danse tout seul dans la forêt nocturne. Il n'y a que vous qui puissiez mettre le holà. Si vous aviez voulu, vous pouviez m'écosser entre deux doigts comme un haricot. J'avais même pensé à vous offrir quelque chose.

AGÉNOR : Je donne, d'habitude.

LE BOULANGER : Oui, mais, là, vous auriez peut-être reçu parce que... c'est une chose que vous avez l'habitude de recevoir. Je voulais vous proposer de faire le pain pour vous, pour vous seul ; pour le château, quoi. A condition (vous voyez, ça me donne beaucoup d'audace. Ne vous fâchez pas, vous êtes baron mais moi je suis cocu, ça me permet de vous parler en camarade) à condition de ne pas dire qui je suis, à condition de me laisser faire, à condition, Monsieur le Baron, de ne dire à personne que le furet est entré dans la lapinière.

AGÉNOR : Je déteste les conditions mon ami ; mais j'aime le Moyen Age, vous ne pouvez pas comprendre ; mais si je suis le seul que vous craigniez cela vous laisse votre entière liberté. Hélas ! J'ajoute hélas, quoique, je dois vous le dire encore une fois, votre aspect physique ne soit pas particulièrement terrible. Enfin, on ne vous voit pas la dague au poing, la fureur à la bouche et l'horreur aux cheveux.

LE BOULANGER : Tant mieux, Monsieur le Baron. Cet après-midi j'ai passé une demi-heure dans votre grand salon. Savez-vous ce que j'ai fait ? Je me suis regardé dans la glace. Je voulais me voir des pieds à la tête ; et là vous avez une glace bien commode. J'y ai passé un bon moment. Je me suis tout regardé : le dehors et le dedans. A la fin, je me suis regardé dans les yeux et je me suis dit : fumier !

AGÉNOR : L'indulgence, mon ami, est une vertu de riche.

LE BOULANGER : Oh ! Je me suis dit ça très gentiment, Monsieur le Baron, et vous ne pouvez pas savoir comme je m'aimais bien. Un fumier frais, Monsieur le Baron. Tellement frais qu'il coule autour de la fourche. Tellement frais qu'on ne peut pas le transporter : il faut l'utiliser sur place. Et tout de suite. Dans mon jardin.

Fanfares.

AGÉNOR : Ah ! voici de nouveau les échos réveillés ! Il y a autant de halliers, de cavernes et d'avenues sonores dans mon cœur que dans cette forêt. Monsieur le Boulanger, n'entendez-vous pas, vous aussi, au fond de vous-même le galopement de quelque biche parfumée ?

LE BOULANGER : Je n'ai pas de forêt, Monsieur le Baron, j'ai un jardin potager, moi. C'est râtelé de tous les côtés, les plants sont comptés ; j'ai besoin de tout. Si une biche se met à courir là-dedans c'est un désastre.

AGÉNOR : Alors, méfiez-vous, mon ami, une procession ça fait encore plus de dégâts qu'une biche.

LE BOULANGER : Mais ça court moins vite, Monsieur le Baron. Une biche, ça passe comme l'éclair et le dégât reste. Si on l'attrape, ça sera la prochaine fois, et s'il n'y a pas de prochaine on garde son envie. Une procession, ça va au pas et même, selon ce qu'on chante, ça fait du sur place. Ça s'attrape aussi facilement qu'un escargot. On a plus de ressources.

AGÉNOR : Car, vous voulez donc faire payer.

LE BOULANGER

: Naturellement, Monsieur le Baron.

Silence.

AGÉNOR : Je vous dis adieu.

LE BOULANGER : Nous nous reverrons, Monsieur le Baron.

AGÉNOR : Je ne crois pas, mon ami. Ici, nos destins se séparent. Je vous aurai connu exactement ce qu'il me faut. Pendant le court moment où vous avez été quelqu'un sortant de l'ordinaire. Le reste, on sait où ça va. Il y en a eu d'autres avant vous à qui tout a claqué dans les doigts, qui ont précisément, à cause de ça, tout réussi par la suite. Tout, mon ami, croyez-moi, il ne vous reste pas une chance. Ils ont été jusque fils de Dieu et je ne parle pas d'une foule d'empereurs et même d'un circumnavigateur, ça ne m'intéresse plus, mon ami, je connais la partie. Elle n'intéresserait même pas l'Édipe du Café du Commerce.

LE BOULANGER : Il s'agit peut-être aussi de choses très simples et très naturelles.

Fanfares plus proches, appels, cavalcades

dans les buissons, lueurs de torches.

AGÉNOR : Voilà votre village qui s'approche, tenez. Les choses simples, mon ami, se règlent en cinq sec sans réflexion ni sourire. Ce sont toujours des coups de couteau, dans les nœuds, ou dans les ventres. Dès que ça dure plus d'un clin d'œil, ça s'organise. Méfions-nous. Votre peuple arrive, monsieur le Boulanger. Or il se trouve que dans ce peuple (j'y pense subitement) j'ai trois petites bienaimées assez turbulentes d'échines. Laissez-moi aller voir.

LE BOULANGER : Vous êtes jaloux, Monsieur le Baron ?

AGÉNOR

: Non, mon ami, je suis curieux.

Il sort.

Entre le village : les trois hommes ; les trois femmes noires, la jeune femme, le curé dans de grandes bottes de caoutchouc, l'instituteur. Torches, fanfares.

LES TROIS HOMMES : Ah ! te voilà enfin ! On te cherchait partout !

LE BOULANGER : Je croyais que c'était ma femme que vous cherchiez.

LES TROIS HOMMES : Certes, mais c'est bien ce qu'on fait...

LE CURÉ : Cependant, mon ami, vous comprendrez qu'on soit inquiet de vous : si on vous imagine seul avec vos pauvres pensées au milieu de cette forêt, pleine de traquenards et d'embûches ; pleine de tentations ; pleine de charme. Enfin, même nous, et avec de la lumière, si nous ne faisons pas attention, on se casserait la gueule à tous les coups. Sans parler des trous d'eau... Un accident est vite arrivé.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Monsieur le Curé est délicat comme un assommeur de bœufs.

LE CURÉ : Vous trois je vous ai à l'œil. Un de ces quatre matins vous viendrez me manger dans la main comme des juments.

LE BOULANGER : Monsieur le Curé, vous avez des bottes formidables !

LE CURÉ : Oui, n'est-ce pas, on me les a prêtées.

LES TROIS HOMMES : On a eu une idée splendide !

LE CURÉ

: C'est pour marcher à travers les eaux.

LE BOULANGER : Ah ! Car vous voulez marcher à travers les eaux ?

LE CURÉ : Oui, quand nous l'aurons forcée dans ses derniers retranchements...

LE BOULANGER : Fu ! De qui parlez-vous ?

LE CURÉ : De votre femme, tiens !

LE BOULANGER : Vous en parlez comme d'un bataillon !

LE CURÉ : Ah ! mon ami, si vous étiez habitué à combattre le mal ou si vous n'aviez pas cette candeur admirable qui vous rend si beau à mes yeux, vous sauriez que, le mal, c'est plus d'un bataillon.

LE BOULANGER : N'empêche, Monsieur le Curé, vos bottes me gênent. Il me semble que vous ne faites pas pour moi tout ce que vous devez.

LES TROIS HOMMES : Ecoute, vieux, ne nous dis pas ça à nous. Il est plus de minuit et depuis tout à l'heure cinq heures nous courons de tous les côtés, dans des chemins noirs, avec des flammes qui nous brûlent les yeux.

LE BOULANGER : Monsieur le Curé, il me semble que vous me négligez. Enfin, sûrement, vous ne me faites pas le grand jeu. Pourtant, je le mérite ?

LE CURÉ : Mais, mon ami, il me semble que je fais tout ce que je peux ?

LE BOULANGER : Non, Monsieur le Curé, n'insistez pas, ce serait faire tort à votre intelligence. André, je vois que tu as une musette ; tu n'aurais pas aussi un morceau de pain ? Je me sens appétit.

LES TROIS HOMMES : J'en ai un bout, oui, de celui d'avant-hier et le dernier. Tu le veux ?

LE BOULANGER : Donne.

Le dernier, Monsieur le Curé. Voilà le dernier morceau de pain. J'en faisais des cent kilos à la fois ;

qu'est-ce que je dis, j'en faisais exactement trois cent soixante-quatre kilos par jour, et du blanc ; et je ne parle pas de l'odeur. Et voilà le dernier : un petit bout, sec, dur. Oh ! Enfant de garce, qu'il est dur ! Et voulez-vous que je vous dise la vérité, eh bien, il sent le chou. Tiens, André, je te le rends. Fais-en tes dimanches. Non, Monsieur le Curé, j'aurais cru que, pour moi, vous auriez fait bonne mesure.

LE CURÉ : Je ne comprends pas, mon ami, j'ai une peine horrible à vous entendre parler comme ça.

LES TROIS HOMMES : On n'aurait pas dû le laisser seul. Il a mâché et remâché trop à son aise. D'autant qu'il y a dans la forêt des bruits qui ressemblent à des paroles.

LA JEUNE FEMME : Je le regarde depuis un moment. La vérité c'est qu'on devrait me laisser avec lui seule pendant une heure ou deux. Et même on aurait dû déjà le faire car, à partir de maintenant, les heures vers le matin vont être froides.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Tout ça vient de plus loin, fermez vos gueules.

LE CURÉ : Vous permettez que je vous explique ?

LE BOULANGER : Je permets tout, Monsieur le Curé. Dans mon état, comment voulez-vous que je ne permette pas tout ? On fait de moi ce qu'on veut. C'est pourquoi, Monsieur le Curé, vous au moins, j'espérais que vous au moins vous alliez mettre pour moi les petits plats dans les grands.

LE CURÉ : Je ne comprends pas ce que je peux faire de plus !

LE BOULANGER : Eh bien quoi, vous auriez pu marcher sur les eaux et non pas à travers les eaux avec vos bottes. Les bonnes habitudes se perdent.

LES TROIS HOMMES : On ne t'a pas tout dit ; on va t'expliquer pourquoi il a ces grosses bottes.

LE BOULANGER

: Vous voulez tout expliquer, mais de votre côté tout s'explique, ne vous inquiétez pas. C'est facile à comprendre : vous avez votre petit train-train, vous n'allez pas le lâcher pour me rendre service. Bien sûr, je le sais pourquoi il a de grosses bottes, c'est parce qu'il ne veut pas marcher pieds nus.

LE CURÉ : Mais non ! Vous vous imaginez que tout le monde vous veut du mal !

LE BOULANGER : Pas du tout, Monsieur le Curé, je constate simplement que vous ne me voulez pas assez de bien.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Oh ! boulanger, maintenant c'est toi qui t'embarques sur un grand cheval.

LE BOULANGER : Vous y voyez plus clair que les jeunes, vous trois. Taisez-vous, s'il vous plaît. Ne dites rien, vous aurez l'héritage.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Ne t'inquiète pas. On ne vous écoute jamais. Nous, en principe on déparle ; personne ne fait attention à ce qu'on dit. C'est pourquoi on te parle clair. Pour ton plaisir d'ailleurs. J'imagine que tu seras plus content si tu sais qu'il y en a qui se rendent compte.

LE BOULANGER : C'est un plaisir d'avoir à faire à vous trois.

LES TROIS HOMMES : Ecoute-moi au contraire ; moi, je peux te renseigner

exactement.

LE BOULANGER : Car tu crois que je ne le suis pas ?

LES TROIS HOMMES : En tout cas, pas de tout il me semble, si je me fie à ce que tu dis. Il y a longtemps que tu es dans la forêt ?

LE BOULANGER : Un petit bout de temps. J'étais là avant la lune. J'étais là en même temps que la nuit. Ainsi donc c'est d'après ce que je dis que tu me crois mal renseigné ?

LES TROIS HOMMES

: Oui, puisque tu dis qu'on t'a abandonné.

LE BOULANGER : Je ne le dis pas, je le montre. Tu entends, je te le fais voir. Il ne faudrait pas me prendre pour un imbécile.

LA JEUNE FEMME : Ce n'est pas parce qu'une maille a lâché que tout le reste doit se défaire. Ce n'est pas un tricot, au contraire un (ou une) de perdue, dix de retrouvés. Tu me comprends Boulanger ? Regarde : un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, rien qu'ici, et moi neuf.

LE BOULANGER : Je le sais ; oui, mes beaux petits lapins.

LE CURÉ : Cela vous rassure, mon ami ?

LE BOULANGER : Monsieur le Curé, vous avez des mots terribles. Heureusement vous ne le faites pas exprès, que vous êtes innocent comme l'enfant qui vient de naître. Vous en avez vu vous, des furets rassurés ? Les furets ne sont jamais rassurés, même pas quand ils dorment. Voulez-vous que je vous dise pourquoi ? Parce que ce ne sont pas des bêtes comme les lions, ils ne tuent pas : ils assassinent doucement.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Méfie-toi, si tu leur expliques trop bien le coup, ils peuvent ramasser leurs cartes et jouer contre toi, ça s'est vu.

LES TROIS HOMMES : Attends, boulanger. De quoi parlez-vous, vous trois. Laisse-nous parler. Si tu es ici depuis la nuit, tu ne sais rien ? C'est nous qui pouvons t'apprendre quelque chose. Ce n'est pas toi.

LE BOULANGER : Ça alors, ça me coupe bras et jambes.

LES TROIS HOMMES : Eh oui ! qu'est-ce que tu as pu voir, toi ici ? Rien, le bon de l'air, ou peut-être le vent dans les arbres, ou deux ou trois odeurs que tu as reniflées peut-être de droite à gauche et la paix...

LE BOULANGER : Oui ! Car vous croyez que je sens les odeurs et que je vois ce que je regarde ?

LES TROIS FEMMES NOIRES : A ta place, boulanger, je ne jouerais même pas, c'est trop facile. Il faut vraiment avoir bien besoin de tout pour que le jeu compte dans ces conditions.

LE BOULANGER : Ils ont raison, mes belles amies ! Qu'est-ce que je peux leur apprendre, moi ? Rien.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Sauf leur faire passer le goût du pain.

LE BOULANGER : Vous voyez tout en noir. Elles voient tout en noir. C'est vrai que vous pouvez m'apprendre beaucoup de choses, vous autres. Allez-y et dites-moi ce qu'il faut que je sache.

LES TROIS HOMMES : On a presque trouvé ta femme.

LE BOULANGER : Jusqu'où va ce « presque » ?

LES TROIS HOMMES : On a trouvé le berger.

LE BOULANGER : Ça me fait une belle jambe.

LES TROIS HOMMES : On sait où il est.

LE BOULANGER : Me voilà gaillard en effet, mais ce n'est pas avec lui que je couche.

LES TROIS HOMMES : Puisque tu parles de coucher écoute : là où il est, elle est.

LE BOULANGER : Aïe ! Vous ne connaissez pas encore très bien votre situation, c'est juste. Avec moi, de ce côté-là, votre plus grand tort c'est d'avoir raison. Vous avez raison. Alors ?

LES TROIS HOMMES : Nous l'avons appelée.

LE BOULANGER : Qui, lui ?

LES TROIS HOMMES : Elle.

LE BOULANGER : Elle a répondu ?

LES TROIS HOMMES : Non.

LE BOULANGER : Beau silence ! Et lui ?

LES TROIS HOMMES : Il t'intéresse ?

LE BOULANGER

: Oui, depuis cinq minutes.

LES TROIS HOMMES : Silence également, mais on l'a entendu nager.

LE BOULANGER : Il s'échappera par quelque canal.

LES TROIS HOMMES : Tu veux aussi qu'on te l'amène ?

LE BOULANGER : Bien sûr, j'y ai réfléchi, je le veux aussi. Amenez-le-moi. Je veux le regarder.

LES TROIS HOMMES : Ça sera facile. En deux mots écoute : ils sont à Château-Savardin. C'est une île. Nous sommes tout autour. Ils ne peuvent pas s'échapper, ils sont cernés.

LE BOULANGER : Monsieur le Curé, voilà un mot splendide : cernés. Vous vous rendez compte ? Ce qu'on attend, ce qu'on désire, ce qu'on cherche, ce qu'on veut, c'est cerné. On est tout autour comme un fer de roue ; quoi que ça décide, quoi que ça fasse, ça ne peut pas s'adresser à quelqu'un d'autre qu'à vous. Cernés ! C'est le plus beau mot du monde.

LE CURÉ : Mon ami.

LE BOULANGER : Qu'est-ce que vous attendez ?

LES TROIS HOMMES : Rien, maintenant qu'on te l'a dit.

LE BOULANGER : Maintenant qu'on me l'a dit, il faut le faire. Allez me les chercher. Amenez-les-moi ici.

LA JEUNE FEMME : Reste là seulement bien à ton aise. Attends, on se charge de tout. N'aie pas froid surtout. Tu veux mon châle ?

LE BOULANGER : Bien sûr oui, je le veux. Depuis un moment je sens l'humidité descendre dans mes épaules.

LA JEUNE FEMME : Le voilà. Agrafe-le. Il sent bon ?

LE BOULANGER : Il ne sent pas mauvais.

LA JEUNE FEMME

: Venez vous autres, allons-y maintenant et faisons vite.

LES TROIS HOMMES : Monsieur le Curé, Monsieur l'Instituteur, venez, vous savez qu'on a besoin de vous. Il y a des moments où un mot fait plus qu'un geste. Venez.

Ils sortent sauf les trois femmes noires.

SCÈNE VI

LE BOULANGER, LES TROIS FEMMES NOIRES

LE BOULANGER : Restez vous trois, si ça vous chante, je peux vous regarder sans rire.

LES TROIS FEMMES NOIRES : Juste le temps de te regarder toi au contraire un peu à notre aise.

LE BOULANGER : Vous me trouvez beau ?

LES TROIS FEMMES : Très beau.

LE BOULANGER : Je vous plais ?

LES TROIS FEMMES : Non. Tu ressembles à ce que nous avons été pendant longtemps chacune à notre tour. Tout le monde a été glorieux par force un jour ou l'autre. On a eu cet œil que tu as. On a eu ta bouche de truite. On a eu ton cœur sauvage. Tout le monde a eu ton cœur sauvage à un moment donné. Mon petit, j'ai eu une maîtresse d'école qui me disait que la terre est comme une orange. C'est bon. Puis, de moi-même, j'ai su que la terre n'est pas une orange. On ne peut pas la faire tourner entre ses doigts.

LE BOULANGER : L'amertume donne appétit.

LES TROIS FEMMES : Oui et faute de grives on mange des merles.

LE BOULANGER

: Quoi faire ?

LES TROIS FEMMES : Ce que tu fais.

LE BOULANGER : Où allez-vous maintenant ?

LES TROIS FEMMES : On rentre, tout doucement ; les premières. On va t'attendre au chaud. Il va tout falloir recommencer.

Elles sortent.

SCÈNE VII

Entre le Curé.

LE CURÉ, LE BOULANGER

LE CURÉ : Un mot !

LE BOULANGER : Un terrible ou un splendide ?

LE CURÉ : Un simple mot.

LE BOULANGER : Vous m'étonnez.

LE CURÉ : Le pardon des offenses !

LE BOULANGER : Eh bien, quoi ?

LE CURÉ : Excusez-moi, je ne retrouve plus ma façon de parler. Je suis un peu surpris par tout ce qui arrive.

LE BOULANGER : Il n'est rien arrivé de nouveau ?

LE CURÉ : Non, mais tout ce qui est arrivé jusqu'à présent est nouveau pour moi.

LE BOULANGER : On apprend à tout âge, Monsieur le Curé.

LE CURÉ : Voyez-vous, j'ai l'impression que tout me concerne. A bien réfléchir, tout ça c'est un boulot pour moi. Le pain quotidien, la femme adultère, c'est un sujet facile. C'est classique. Si je n'arrive pas à me débrouiller dans tout ça, tant vaut que je retourne au séminaire. Ce n'est pas que les mots ou que les phrases ne viennent pas. Tenez, maintenant, s'il ne s'agissait que de ça, je pourrais vous en parler pendant une heure. J'ai eu un premier prix de concours d'éloquence (contre deux types de Besançon qui avaient été travaillés par les Jésuites). Ce qui me trouble, je vais vous le dire : c'est que, si je vous parle, vous n'êtes pas là pour me juger, vous êtes là pour vous juger vous-même.

LE BOULANGER : Alors ?

LE CURÉ : D'abord je vous remercie, je ne reste que deux minutes, ils vont avoir besoin de moi là-bas ; vous êtes bien gentil de m'écouter. Il a fallu que je me force pour revenir vous parler, vous m'intimidez beaucoup.

LE BOULANGER : Je ne suis pourtant pas terrible.

LE CURÉ : Et si, pour moi vous êtes terrible : vous êtes un fait. Il ne s'agit plus d'une chose inventée pour les besoins de la cause, vous comprenez ? Il s'agit d'une chose qui existe. Pourtant, votre cas est classique, je vous l'ai dit. Il n'y a qu'à prendre le sermon n° 43 (pour le dimanche d'Avent). Il y a à peine trois mots à changer ; j'y mets le prénom de votre femme ; comment s'appelle-t-elle ?

LE BOULANGER : Aurélie.

LE CURÉ : Je mets une fois ou deux Aurélie dans le cours du texte, et admettez que je place, tenez, au commencement du récit de la parabole par exemple, deux ou trois petits détails familiers sur vous. C'est tout. C'est fait pour vous sur mesure, mais je m'en rends compte, c'est un cataplasme sur une jambe de bois. Là-dedans il y a un malheur qu'on essaye d'arranger et qu'on arrange, il faut le reconnaître. Sur le papier c'est tout arrangé. Ici, depuis hier, il y a dix, vingt, trente, quarante malheurs et c'est le même, et je ne peux plus en sortir.

LE BOULANGER

: Vous êtes un brave petit garçon.

LE CURÉ : Je crois que oui. J'ai de la bonne volonté. Mais je n'ai pas de chance.

LE BOULANGER : Oh ! pourquoi, Monsieur le Curé ?

LE CURÉ : Eh bien, vous voyez, dans le premier poste que j'occupe j'ai l'occasion peut-être de rendre service et je ne peux pas.

LE BOULANGER : Vos bottes ne vous gênent pas.

LE CURÉ : Non.

LE BOULANGER : Je vous demandais ça à tout hasard ; ça arrive quand on se met les bottes d'un autre.

LE CURÉ : Non, elles sont larges.

LE BOULANGER : Eh bien, tant mieux.

LE CURÉ : Vous voyez, je suis retourné sur mes pas et somme toute je n'ai rien dit.

LE BOULANGER : Ne vous inquiétez pas, Monsieur le Curé, on dit toujours quelque chose.

LE CURÉ : Jamais ce qu'il faudrait dire.

LE BOULANGER : Qui sait ?

LE CURÉ : Vous êtes trop gentil mais je connais mon insuffisance. Ce que j'ai dit de mieux dans tout ça, c'est mon petit mot en arrivant : le pardon des offenses. Je vous avouerai que je l'ai dit à tout hasard parce qu'il fallait dire quelque chose en arrivant près de vous, assis tout seul dans la forêt.

LE BOULANGER : Et voilà, Monsieur le Curé, l'un et l'autre nous avons parlé à tout hasard. Ça fera ce que ça fera, n'est-ce pas ? Laissons faire la Providence.

LE CURÉ : Je me retire sur la pointe des pieds.

LE BOULANGER : Ne vous gênez pas.

LE CURÉ : Plus j'y pense, plus je crois que ça n'était pas bête. Le pardon. Pensez-y. A temps perdu.

LE BOULANGER

: Vous faites des progrès, Monsieur le Curé. Ces derniers mots-là non plus ne sont pas bêtes.

Il sort.

SCÈNE VIII

Entre l'homme qui poursuit la femme.

L'HOMME : Charogne, carne, et saloperie, viens ici. C'est à moi à te demander des explications maintenant !

LE BOULANGER : Qu'est-ce qui t'arrive Amédée ?

L'HOMME : C'est cette vache-là ! Ça cherche tous les coins d'ombre pour y flûter avec les uns et les autres !

LE BOULANGER : Flanque-lui ton pied au cul, c'est la seule méthode.

L'homme sort.

SCÈNE IX

Entre l'instituteur.

L'INSTITUTEUR : Je vous demande pardon. Vous dormez ?

LE BOULANGER : Non, Monsieur l'Instituteur, mais ça n'est pas l'envie qui me manque.

L'INSTITUTEUR : Moi aussi. Vous permettez que je m'assoie un petit moment près de vous ? D'habitude à cette heure-ci, c'est mon premier sommeil.

LE BOULANGER : Quelle heure est-il ?

L'INSTITUTEUR

: Près de trois heures. Les oiseaux commencent à rêver. L'aube n'est pas loin.

LE BOULANGER : Vous vous endormez si tard que ça, d'habitude, Monsieur l'Instituteur ?

L'INSTITUTEUR : Eh ! tard que tard, le sommeil est toujours bon à prendre. Oh ! dans un temps je dormais toute la nuit. Puis, en vieillissant...

LE BOULANGER : Il n'y a pas que l'âge, Monsieur l'Instituteur.

L'INSTITUTEUR : Certes non. Il y a surtout le souci. Je dormais comme une souche, je vous dis. Puis, j'ai perdu ma mère...

LE BOULANGER : Elle est morte ici ?

L'INSTITUTEUR : Non, dans un mauvais petit poste de la montagne. Il y a dix ans. C'était une brave femme.

LE BOULANGER : Il y en a.

L'INSTITUTEUR : Oh ! oui, beaucoup. Elles ne font pas de bruit, mais quand elles manquent on s'en aperçoit. Comme je suis sorti de l'Ecole Normale, celle-là m'a accompagné. On est resté sept ans à traîner dans des postes de début.

LE BOULANGER : Vous ne vous êtes pas marié ?

L'INSTITUTEUR : Je ne pouvais pas, je ne gagnais pas assez. Puis, la condition. L'envie c'est beau, mais on ne peut pas mettre une femme dans des conditions pareilles. C'est une question de conscience.

LE BOULANGER : Vous êtes resté seul avec elle ?

L'INSTITUTEUR : Avec elle, oui. Pas seul. Puis je l'ai perdue. Puis j'ai vieilli. Puis on y pense.

LE BOULANGER : Oui.

L'INSTITUTEUR : Tant que la nuit fait silence on ne peut pas s'empêcher. Arrive cette heure-ci, alors en cette saison, les oiseaux rêvent dans les tilleuls devant l'école.

LE BOULANGER

: Et vous dormez ?

L'INSTITUTEUR : Oui, je m'endors.

LE BOULANGER : Vous ne pensez plus à rien ?

L'INSTITUTEUR : Au début, si, je pense aux oiseaux.

LE BOULANGER : Ça doit être bien agréable ?

L'INSTITUTEUR : Oui, c'est un bon moment. D'abord j'attends ; j'ai en bas une grosse pendule qui ronfle chaque fois qu'elle arrive à un quart. Avant elle sonnait, mais j'ai enlevé les clochettes. Je me dis : ça va y être ! Je pense encore un tout petit peu à mes soucis. Je me dis : tu n'as plus de chaussettes ; tu n'as plus de laine – c'est moi qui tricote. Il va te falloir acheter de la laine à Héroïse. Tu n'as peut-être plus guère de sous. Tu n'y vois plus. Tu vas finir par mourir tout seul. Un matin on te trouvera... Et hop ! Qu'est-ce que c'est ? Un tout petit grignotement. Oh ! Je me dis : le verdier ? Comment, comment ! Avant-hier ils étaient tous partis pour aller habiter près du poussier de Joseph. Les voilà revenus. Ça ne va pas s'arranger avec les mésanges. Et hop ! voilà justement un mot ou deux à bec fermé, puis trois mots, puis quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, les

mésanges ! Ce sont des têtes noires. Elles parlent en dormant, mais elles ont le bec pointu comme des aiguilles. Le mot est à peine rêvé qu'il coule goutte à goutte. La nuit est devenue plus légère sur les oiseaux. Et il faut croire qu'elle est devenue plus légère sur moi aussi car je sais très bien ce qui va arriver, c'est qu'au moment où, ne disons pas le jour mais seulement la crainte du jour, sortira des montagnes, du côté de Château-Savarin, les oiseaux vont s'envoler les uns dans les autres avec un bruit de jupes, mais jamais je n'entends ce bruit ; je suis endormi. Je rêve que ma

mère toute jeune court dans le grand matin après quelque laitier...

LE BOULANGER : Et ce sont les oiseaux ?

L'INSTITUTEUR : Eh oui, ce sont les oiseaux. On est peu de chose sur terre. Cette pauvre vieille mère en chair et en os qui se traînait d'un côté et de l'autre à me servir (elle avait les yeux très bleus et des mains comme des ceps de vigne), maintenant j'ai une mère en oiseau. Quand les oiseaux s'envolent tous ensemble le matin à travers les branches du tilleul, ils font avec leurs ailes le bruit d'une femme qui court dans de longues jupes. Vous n'avez jamais remarqué ?

LE BOULANGER : Non.

L'INSTITUTEUR : Vous n'avez jamais entendu votre femme quand elle marche vite dans la maison sur ses pantoufles ? Le bruit de ses jupes ? On n'y pense pas sur le moment, mais essayez d'y penser.

LE BOULANGER : J'y pense.

L'INSTITUTEUR : Vous vous souvenez du bruit qu'elle faisait ?

LE BOULANGER : Je me souviens, oui.

L'INSTITUTEUR : Voyez-vous, nous ne sommes pas grand-chose, un rien nous trompe. Le bruit d'une jupe, ça peut être fait par une jupe ou par des oiseaux, mais, voyez-vous, quand on se rend compte que finalement on ne peut pas demander à la vie d'être autre chose que ce qu'elle est, on arrive à tirer avantage de ce qui semble être un inconvénient. Si on peut penser à la jupe en entendant le bruit des oiseaux, rien n'empêche de penser aux oiseaux en entendant le bruit de la vraie jupe. C'est déjà plus difficile, j'en conviens, mais, quand on sait bien que, quoi qu'on fasse, on est seul, quoi qu'on ait on n'a rien, on a le temps d'essayer tous les remèdes les uns après les autres et on arrive vite à celui-là.

LE BOULANGER : C'est changer rien pour rien, il me semble.

L'INSTITUTEUR : En réalité, oui, mais pour vous-même non. Je comprends ce que vous voulez dire : c'est agréable d'être propriétaire, n'est-ce pas ?

LE BOULANGER : Et voilà !

L'INSTITUTEUR : Je sais. Ah ! pour celui qui a le goût des barrières, de la barricade et des serrures, évidemment ! Mais, vous savez, passer son temps à planter des piquets, maçonner des tessons de bouteille sur des murs ou bricoler de tous les côtés des petits ressorts, des engachements, des cadenas qui claquent et des verrous, ça n'est pas non plus une vie. Louis XVI était serrurier et cependant...

LE BOULANGER : Je me fous de Louis XVI.

L'INSTITUTEUR : Bien entendu, moi aussi, seulement c'est pour dire ;

propriétaire de quoi que ce soit, à un moment donné, si ce ne sont pas les gens qui vous coupent la tête, c'est la chose elle-même. Tandis que celui qui peut changer la jupe en oiseau et l'oiseau en jupe, s'il fait ça pour tout, il est le propriétaire du monde et, propriétaire du monde... On n'a plus besoin de porte. On ne sait plus où la planter : d'un côté comme de l'autre c'est à vous.

LE BOULANGER : Vous parlez bien.

L'INSTITUTEUR : N'est-ce pas, je crois.

LE BOULANGER : Vous raisonnez bien.

L'INSTITUTEUR : N'est-ce pas ?

LE BOULANGER : Mais, votre raisonnement, si vous le faites pour les autres, vous pouvez le faire pour vous Est-ce qu'il vous fait dormir une heure plus tôt ?

L'INSTITUTEUR : A vous dire la vérité, non.

LE BOULANGER

: Comme tous les bons raisonnements.

L'INSTITUTEUR : Oh ! Ne croyez pas que je me sois fait des illusions. Je savais que je ne pouvais pas faire grand-chose pour vous. Et, savez-vous de quoi ça vient ? C'est que je ne vous ai pas eu comme élève tout jeune. Si, quand vous aviez six à sept ans, je vous avais appris la table de multiplication, celle des chiffres, je pourrais peut-être maintenant vous apprendre l'autre table de multiplication, celle des choses. Mais, vous êtes devant moi avec des comptes déjà faits.

LE BOULANGER : Monsieur l'Instituteur, je vais un peu vous expliquer mon cas particulier à moi. Vous avez toujours cru que c'était le boulanger qui faisait le pain ?

L'INSTITUTEUR : Ça tombe sous le sens.

LE BOULANGER : Vos sens à vous qui mangez le pain, mais mes sens à moi ? Eh bien, écoutez, c'est une chose qu'il faut savoir. C'est la femme du boulanger qui fait le pain.

L'INSTITUTEUR : Je sais.

LE BOULANGER : Non, vous ne savez pas.

L'INSTITUTEUR : Ce qu'il faudrait arriver à faire, c'est que ce soit le boulanger qui fasse le pain, ça alors ce serait bien !

LE BOULANGER : Alors, Monsieur l'Instituteur, prenez un saint de bois à l'église. Tenez, Monsieur le Curé me le proposait justement tout à l'heure. Prenez un saint, n'importe lequel. Mettez-le devant le pétrin. Remplissez sa maison de jupes d'oiseaux tant que vous voudrez. Et attendez le résultat. Peut-être que vous avez raison. Mais, à tout hasard, achetez-vous une belle ceinture.

SCÈNE X

Passe la femme. Entre l'homme qui poursuit la femme.

LE BOULANGER : Alors Amédée ? Où est-ce que tu cours comme un dératé ?

L'HOMME : La garce !

LE BOULANGER : Ton pied au cul, je t'ai dit !

L'HOMME : Elle court plus vite que moi.

LE BOULANGER : Alors, attends-la.

L'homme sort.

LE BOULANGER : Ce qui vous trompe, Monsieur l'Instituteur, c'est que, des fois, la femme c'est : un fusil de chasse, une canne à pêche, une paire de boules, un jeu de cartes, une bouteille de vin, un civet de lièvre, une bonne pipe ou même votre jupe d'oiseau ou des fois rien ; mais auquel on a droit.

SCÈNE XI

Appel un peu rauque de cor de chasse. Entrent la jeune femme du village, les trois hommes, M. le Curé.

LA JEUNE FEMME : Je vous le disais : il est là.

LES TROIS HOMMES : Monsieur l'Instituteur, on a besoin de vous. Cette fois on les a, venez vite.

L'INSTITUTEUR : Je ne vois pas en quoi je peux vous aider.

LES TROIS HOMMES : Quoi qu'on chasse, si l'on n'a pas de fusil, il faut un peu de glu. Venez donc, vous leur parlerez.

LA JEUNE FEMME : Nous, qu'est-ce qu'on peut faire maintenant ? L'appeler ? On ne peut rien dire en criant.

LE BOULANGER : Dites donc, peut-être si je savais de quoi il s'agit !... (*Il se dresse.*) S'il y a quelque chose de nouveau. Ça va peut-être en fin de compte se passer comme vous dites.

LES TROIS HOMMES : C'est facile. Ils sont dans l'île. Nous sommes tout autour sur le bord de l'eau. On a fait des feux et de la lumière : on voit bouger une patte de grenouille à vingt mètres. Mais dame, dans l'île c'est noir de rouvres, on n'y voit rien. Ce qu'il faut, c'est aller là-bas dedans. Il n'y a pas plus d'un mètre d'eau.

LE BOULANGER : Vous l'avez appelée par son petit nom comme je vous l'ai dit ?

LES TROIS HOMMES : Oui.

LE BOULANGER : Elle a répondu ?

LES TROIS HOMMES : Non. Lui seulement.

LE BOULANGER : Qu'est-ce qu'il a dit ?

LES TROIS HOMMES : Il a dit que nous étions des fils de pute !

LE BOULANGER : Bon. C'est très bon, ça. Ne soyons pas délicats. Je vais vous dire ce qu'il faut faire. Parce que, n'est-ce pas, vous me dites bien que d'une façon ou de l'autre elle n'a pas répondu. Elle n'a pas crié, n'est-ce pas, même un petit cri, même un petit cri de surprise comme quand on met son pied dans l'eau sans le savoir, par exemple ? Même pas ça, n'est-ce pas ? Parce que ça aussi je l'appelle répondre.

LES TROIS HOMMES : Non, absolument rien.

LE BOULANGER : Elle rien et lui qui vous dit vos quatre vérités ! C'est beau

comme tout. Alors, je vais vous dire ce qu'il faut faire. Ils ont raison, Monsieur l'Instituteur, il faut y aller. Et puis parlez, parlez longtemps.

L'INSTITUTEUR : C'est que, je n'ai pas une grosse voix, moi non plus. Si c'est au milieu des eaux !...

LE BOULANGER : Oui, mais Monsieur le Curé a des bottes. Vous êtes costaud, Monsieur le Curé.

LE CURÉ : J'ai été pilier de mêlée au rugby dans l'équipe de Saint-Etienne.

LE BOULANGER : Vous voyez dans tout ce qu'on sait, il y a finalement une chose qui sert. Vous n'avez pas peur de Monsieur l'Instituteur ?

LE CURÉ : Non.

LE BOULANGER : Vous n'êtes pas fâché avec lui ?

LE CURÉ : Non.

LE BOULANGER : Et vous, Monsieur l'Instituteur, si on vous donnait Monsieur le Curé les pieds et les mains attachés, vous hésiteriez avant d'en faire du boudin ? Excusez-moi, je suis enfin de bonne humeur. Il faut en profiter.

L'INSTITUTEUR : Je n'hésiterais pas, sacrédié ! – vous avez de drôles d'humeurs – je lui détacherais tout de suite les pieds et les mains. Est-ce que j'ai l'air d'un boucher ?

LE BOULANGER : Alors, Monsieur le Curé, accroupissez-vous.

LE CURÉ : Je ne comprends pas.

LE BOULANGER : Plus bas. Il faut nous donner votre large dos. Je vais m'en servir, vous allez voir. Monsieur l'Instituteur, voilà un pilier qui vous portera à travers les eaux. Vous monterez là-dessus, ça fera une belle machine.

LES TROIS HOMMES : Ça nous sauve !

LE CURÉ : Je vous ferai remarquer...

LES TROIS HOMMES : Qu'est-ce que vous voulez remarquer de plus, ça nous sauve, Monsieur le Curé, il a raison, venez vite. Il ne faudrait quand même pas rester toute notre vie dans la forêt...

LE BOULANGER, *il se rassoit*. Allez-y et parlez. Parlez longtemps surtout. Traversez les eaux et parlez. Montez sur l'île et parlez. Si elle ne répond pas, parlez. Si vous voyez dans l'ombre quelque chose qui lui ressemble, parlez. Si vous trouvez par terre quelque chose qui soit peut-être elle, couchez-vous contre, un d'un côté un de l'autre et parlez. Parlez de tout ce que vous savez et tant que vous en avez envie.

Ils sortent.

SCÈNE XII

Entre l'homme qui poursuivait la femme.

LE BOULANGER : Tu l'as eue ?

L'HOMME : Non. Elle court comme du feu.

LE BOULANGER : Alors, va t'asseoir au pied d'un arbre et attends-la.

L'homme sort.

SCÈNE XIII

Entre le Baron.

LE BOULANGER : Ah ! c'est vous ?

AGÉNOR : C'est moi. Vous attendiez quelqu'un d'autre ?

LE BOULANGER

: Non.

AGÉNOR : Je rentrais. J'ai voulu auparavant vous dire encore un petit bonsoir.

LE BOULANGER : Bonsoir, Monsieur le Baron.

LE BOULANGER : Eh bien, ça marche. Oh ! vous savez, Monsieur le Baron, c'est une très petite affaire.

AGÉNOR : C'est que vous êtes devenu très habile.

LE BOULANGER : Ne nous flattons pas.

AGÉNOR : Sans vous flatter.

LE BOULANGER : Je veux dire : ne vendons pas la peau de l'ours...

AGÉNOR : Je n'y contredirai pas, mon ami, j'adore les proverbes. C'est de la conserve mais c'est bien écrit. A certains moments cependant, la peau de l'ours il faut la vendre, sans quoi elle risque de vous coûter une fortune en naphthaline.

LE BOULANGER : Ne vous en faites pas, Monsieur le Baron, j'ai encore une casquette en peau de lapin qui me vient de mon grand-père ; elle me sert toujours.

AGÉNOR : Vous êtes le maître.

LE BOULANGER : Monsieur le Baron !

AGÉNOR : Si, je dis bien : vous êtes le maître. Le petit tour que je viens de faire dans la forêt a été très instructif. J'ai déjà eu des équipages de chasse : je n'en ai jamais vu un plus complet ni plus dévoué, je dois dire.

LE BOULANGER : Oh ! Monsieur le Baron, c'est bien simple. C'est pour le pain. Vous croyiez peut-être que c'était par affection ?

AGÉNOR : Mon ami, des hommes comme vous et moi ne croient pas à l'affection. Désintéressée, je veux dire. Mes piqueurs avaient des salaires de ministres. Je viens d'assister à un spectacle qui vous aurait donné une idée de votre extraordinaire puissance.

LE BOULANGER : Ils ne font pas des bêtises au moins !

AGÉNOR : Cela dépend. En tout cas, voilà ce que j'ai vu : Monsieur le Curé portait l'Instituteur sur son dos. Et ils étaient en train, l'un sur l'autre, de traverser les eaux en criant à tue-tête le ban et l'arrière-ban de leur sagesse conjuguée.

LE BOULANGER : C'était prévu.

AGÉNOR : C'est un coup de maître ou je ne m'y connais pas. C'est même à mon avis supérieur à la procession que vous complotiez. Il est très facile de se

faire le dieu d'une partie de l'opinion mais se faire le dieu des deux parties, eh bien, c'est du billard. Vous auriez dû voir ça. Ça vous aurait réjoui le cœur.

LE BOULANGER : Monsieur le Baron, je croyais que nous nous comprenions à demi-mot.

AGÉNOR : Vous parliez de votre cœur tout à l'heure...

LE BOULANGER : Je parle toujours de mon cœur, Monsieur le Baron.

AGÉNOR : Ce village qui vous avait berné, vous le foulez aux pieds ! Ce ravisseur et sa proie, vous le traquez, vous le cernez avec tant de chiens et de tumultes que vous lui glacez l'échine. Vous remportez une victoire si complète que le ridicule même qui s'attachait à vos épaules charge désormais les épaules des pouvoirs établis. Vous êtes le César de ces lieux forestiers.

LE BOULANGER : J'aime ma femme.

AGÉNOR : Malgré tout ?

LE BOULANGER : Naturellement, Monsieur le Baron.

AGÉNOR : Permettez que je vous tire le chapeau.

LE BOULANGER

, *il se dresse*. Il n'y a pas de quoi, Monsieur le Baron.

AGÉNOR : Permettez, je vous le tire, je salue celui que je n'ai pas osé être.

LE BOULANGER : Il n'y a rien d'extraordinaire.

AGÉNOR : Ne m'accablez pas. Vous avez maintenant de quoi contenter l'amour-propre le plus chatouilleux et jusqu'à la fin des temps. Celui qui a obtenu ce que vous avez obtenu peut tout se permettre. Les paillassons une fois placés, on peut s'y essuyer tout ce qu'on veut. Voilà où vous êtes arrivé ; s'il faut encore qu'un autre que vous-même en fasse le compte.

LE BOULANGER : Je ne suis arrivé nulle part, Monsieur le Baron. Je vais vous serrer la main parce que vous êtes bien gentil et je vais retourner m'asseoir au pied de cet arbre pour attendre.

AGÉNOR : Je salue l'acceptation des souffrances, monsieur.

LE BOULANGER : Je n'accepte rien du tout, Monsieur le Baron.

AGÉNOR : Si monsieur : le sort commun.

Silence.

AGÉNOR : Vous m'honoreriez, monsieur, si vous vouliez bien désormais fréquenter ma maison.

LE BOULANGER : Monsieur le Baron, j'ai peur que nous soyons très occupés.

AGÉNOR : Rassurez-vous, monsieur, ce n'était pas un conditionnel de politesse ; c'était un conditionnel parfait.

Il sort.

SCÈNE XIV

Entre Aurélie.

AURÉLIE : Honoré !

LE BOULANGER : Attends. Tu arrives un tout petit peu en avance. Il vient de me

faire perdre le nord. Il faudrait que tu restes un moment là sans rien dire, mais surtout ne t'en va pas.

AURÉLIE : Je te retrouve !

LE BOULANGER : Non, non, ne renverse pas les rôles : c'est moi qui te retrouve. C'était facile, tu vois, et maintenant, même avec ce que tu viens de dire, eh bien, c'est un peu plus difficile. Ce que je sais encore c'est que tout doit se passer de mon côté. Attends, attends, ne dis rien.

AURÉLIE : Je ne veux pas te faire de mal.

LE BOULANGER : Non. Tu vois, ça c'est moi qui dois le dire. J'avais préparé quelque chose. Mais d'abord je ne savais pas que tu allais arriver de ce côté.

AURÉLIE : Je n'ai pas choisi.

LE BOULANGER : Non, tu n'as pas choisi. D'ailleurs, qu'est-ce que je dis ? Je n'en sais rien. Tu vois, voilà encore une chose qui m'embrouille. Il faut que je te réponde et je ne sais plus ce que j'ai à te dire. C'est bête, je n'avais pas réfléchi que tu parlais. Je pensais surtout que c'était moi qui parlais.

AURÉLIE : Tu as raison.

LE BOULANGER : Oh ! Deux minutes ! Le temps de reprendre, tu comprends. Ah ! voilà, tu vois, ça me revient. Voilà ce que je voulais te dire : enlève vite tes bas mouillés, je vais te donner des bas secs.

AURÉLIE : Je ne suis pas mouillée.

LE BOULANGER : Il ne faut pas se flatter, fiston, à quoi ça sert ? Tu vas avoir froid. Ça n'est pas moi qui vais avoir froid, c'est toi.

AURÉLIE : Je t'assure que je n'ai pas les pieds mouillés. Qu'est-ce que tu as dans ta poche, là, que tu fouilles ?

LE BOULANGER : Tes bas, pardi. Tes gros bas de laine.

AURÉLIE : Où les as-tu pris ?

LE BOULANGER : Dans l'armoire.

AURÉLIE : Quand ?

LE BOULANGER : Hier. Je les traîne dans ma poche depuis hier.

AURÉLIE : C'est tout ce que tu as pris ?

LE BOULANGER : Eh oui ! J'ai bien pensé à prendre peut-être du linge, mais je n'y entends rien. Ça n'avait pas l'air de pouvoir tenir beaucoup chaud ce que j'ai trouvé, alors j'ai pris les bas. Ils sont gros, j'ai dit : au moins, ça c'est de la laine. Quand on a chaud aux pieds on a chaud partout.

AURÉLIE : Tu n'as pas pris ce qui est dans la petite boîte ?

LE BOULANGER : Dans la petite boîte ? Non. Qu'est-ce qu'il y a dans la petite boîte ?

AURÉLIE : Le revolver.

LE BOULANGER : Le revolver ? Non. Qu'est-ce que tu veux faire du revolver ? Il n'y a pas de bêtes sauvages ici. Et puis, je suis là, moi. Et puis, s'il y en avait ils ont fait assez de bruit avec leurs trompettes ; elles auraient foutu le camp. Tu as de drôles d'idées, Aurélie. Non, alors ça vraiment, je n'y ai pas pensé. Il aurait fallu me le dire, quoique, je t'assure, tu ne risques rien. Cependant, si j'avais su que ça te rassure...

AURÉLIE : Non, tu as bien fait.

LE BOULANGER : Tu vois : le frisson, là, que tu viens d'avoir, je le connais. Je te connais comme ma poche. Il ne faut pas me mentir, mon petit fiston. Tu as froid ; quand tu serres tes épaules comme ça et que tu fais cette grimace, c'est que tu as froid. Fais voir tes pieds, je ne te crois pas.

Il s'agenouille et touche les jambes d'Aurélié.

LE BOULANGER : C'est vrai pourtant. Tu es sèche comme du fer. Comment as-tu fait, Aurélié ?

AURÉLIE : Eh bien, mais Honoré, je ne comprends pas. Qu'est-ce que tu t'es imaginé ?

LE BOULANGER : J'ai tout imaginé ma fille : la vérité, les fioritures et j'ai même inventé ce qui n'est pas vrai. Ce qui n'est sûrement pas vrai. Ce n'est pas extraordinaire. Mais, ce qui est le plus facile, fille, c'est d'imaginer que tu te mouilles les pieds. Il n'y a pas besoin d'être allé à l'école jusqu'à vingt ans pour savoir que tu vas te mouiller les pieds si tu marches dans l'eau.

AURÉLIE : Je n'ai pas marché dans l'eau.

LE BOULANGER : Je m'en aperçois. Je ne sais plus quoi dire. Je suis embrouillé, tu ne peux pas te rendre compte. Tu es allée à l'école jusqu'à quel âge, toi ?

AURÉLIE : Jusqu'à dix ans.

LE BOULANGER : Oui, comme moi, c'est à peu près. Ecoute : il faut nous arranger tous les deux pour voir clair : tu te souviens de ce qu'on disait pour l'île ?

AURÉLIE : Pour l'île ?

LE BOULANGER : Oui. C'est maintenant que l'instituteur devrait être là. Qu'est-ce qu'il fait ce

couillon maintenant ? Tu te souviens, toi ? On disait, comment : une île, c'est, c'est une, une étendue...

AURÉLIE : ... de terre.

LE BOULANGER : De terre entourée, entourée d'eau.

AURÉLIE : De toutes parts.

LE BOULANGER : Exactement voilà : de toutes parts. Eh bien, mon pauvre fiston, je me demande comment tu vas te sortir de là. De toutes parts, c'est toi-même qui viens de le dire.

AURÉLIE : Je ne comprends pas, Honoré, d'où veux-tu que je sorte ?

LE BOULANGER : De l'île, Aurélié ; sans te mouiller les pieds. On ne peut pas sortir d'une île sans se mouiller les pieds, n'est-ce pas, ma fille ?

AURÉLIE : Non, je ne crois pas, Honoré.

LE BOULANGER : C'est bien ce que je me dis. Moi, tu comprends je peux inventer. Oh ! ça c'est facile, mais à partir d'un certain endroit je ne sais pas comment ça va, je ne peux plus inventer. C'est comme ça. J'ai beau me forcer, il n'y a rien à faire. Je pourrai me dire – et je suis en train de me le dire – elle ne s'est pas mouillée les pieds parce que c'est un oiseau et qu'elle a volé par-dessus les eaux. Je me le dis mais je ne le crois pas. Parce que je sais que tu n'es pas un oiseau, ça malheureusement je le sais.

AURÉLIE : Mais Honoré, je n'ai pas besoin d'être un oiseau ; je ne suis pas allée

dans une île.

LE BOULANGER : Ah ! tu n'es pas allée !... Eh bien ! voilà, voilà l'explication. Ça au moins c'est véridique ; ça je peux le croire. On va chercher loin ! Tu n'es pas allée dans une île. C'était simple. Je suis très content, tu vois. Je savais qu'il y avait là-dessous quelque chose qui à la fin me ferait

plaisir. Ça explique pourquoi tu es arrivée de ce côté, ça explique pourquoi tu es arrivée en avance, ça explique pourquoi tu as les pieds secs, ça explique tout.

AURÉLIE : Ecoute, je vais te dire la vérité.

LE BOULANGER : Oh ! Doucement les basses, mon petit cœur. C'est encore un truc comme les trucs de Monsieur le Curé ça : il faut regarder les choses en face. Je ne suis pas un astronome, moi, je suis un boulanger. Un peu de vérité, je ne dis pas, mais beaucoup de vérité, il faut se rendre compte des choses. Je me fais vieux, qu'est-ce que tu veux, une clarté un peu vive ça me gêne, ça me pique les yeux. Je n'ai plus vingt ans, moi, hélas ! (*Silence.*)

... Eh bien, tu vois, à la fin du compte on s'est dit beaucoup de choses, comme ça. C'est très bien. Peut-être bien même qu'on s'est tout dit, eh ! mon petit fiston, qu'est-ce que tu en penses ?

AURÉLIE : Qu'est-ce que tu as fait, toi, de tout ce temps ?

LE BOULANGER : Moi ? Ce que j'ai fait moi ? Ah ! oui, c'est vrai. Je ne t'ai pas dit ce que j'avais fait, moi. J'ai fait la connaissance de Monsieur le Curé, tiens, enfin une plus grande connaissance. Nous ne sommes pas du même âge, alors nous avons eu une petite discussion ; enfin, nous n'étions pas tout à fait d'accord pour des choses, pour rien d'ailleurs. Tu sais, l'âge. Enfin, tu sais comment ça me fait devenir. On ne peut pas être et avoir été. C'est ce que je lui ai dit : tu sais, ils sont habitués à régler les choses sur des bouts de papier, alors je lui ai dit : vos offenses Monsieur le Curé – gentiment – vous en parlez à votre aise. Enfin, nous étions d'accord, à la fin nous étions d'accord. Tu sais qu'avec moi ça s'arrange toujours. J'ai aussi fait la

connaissance de Monsieur l'Instituteur. Il m'a parlé de sa mère. C'était très bien ça, tiens. Oui, c'était très bien, j'aurais voulu que tu l'entendes, tiens ça m'a fait beaucoup d'effet. Sa mère, ses yeux bleus, les oiseaux (il y avait des oiseaux, là – c'était même très bien les oiseaux – c'étaient des sortes d'oiseaux, enfin, on s'en servait un peu pour tout). Malheureusement, là non plus malgré tout, je n'étais pas tout à fait d'accord, je ne me suis disputé avec personne ! Tu sais que moi je n'aime pas les disputes ; un mot ne dépasse jamais l'autre, je lui ai dit : « mais pourtant tonnerre de Dieu ! » sans crier. Enfin, nous nous sommes quittés bons amis. Et puis alors qui j'ai connu, et alors, là très bien, c'est Monsieur le Baron. Il m'a invité à aller chez lui tu sais. Ah ! oui ! Et toi aussi, oui. Il a eu l'air de prendre du plaisir avec moi. C'est vrai que je ne me suis pas gêné, tu sais, je n'ai pas fait de chichis. J'ai fait avec lui comme avec tout le monde. Au fond, pas tout à fait : plus, tu sais. C'est un baron, tu comprends, alors il faut faire un peu plus, oh ! pas de courbettes, pas de salamalecs, non, mais à quoi bon se faire meilleur que ce qu'on est ? Je lui ai dit : moi je ne suis pas mauvais mais enfin, si on me fout un coup de pied au cul eh bien, je répons. Je m'arrange pour en foutre

deux. On m'en fout deux, alors eh bien, qu'est-ce que vous voulez, moi j'en fous quatre. Si toi c'est quatre, moi c'est huit ; toi huit, moi seize et à la fin, on a beau être pacifique, ça fait une bataille. Seize coups de pied au cul c'est une bataille, d'autant plus qu'à partir de là on ne peut rien comprendre. On est mélangé, entortillé, on tourne comme des toupies et des fois les coups de pied au cul on se les fout à soi-même. Et ce n'est pas toujours ceux qui les méritent qui les reçoivent. Car je ne suis pas bon,

Monsieur le Baron, je ne suis pas bon. Sortez-vous ça de l'idée.

Oh ! tu as froid !

Cette fois alors tu as vraiment froid, tu viens de trembler des pieds à la tête.

AURÉLIE : Oui, j'ai très froid.

LE BOULANGER : C'est vrai, je parle, moi. Tu es debout depuis hier.

Il la prend dans ses bras.

... Tu n'as pas ta douleur au ventre ?

AURÉLIE : Non.

LE BOULANGER : C'est bête ça, je n'ai pas pensé à prendre de l'aspirine.

AURÉLIE : Je n'ai besoin de rien.

LE BOULANGER : Tu dis ça. Tu sais bien que quand tu restes trop longtemps debout, quand tu es contrariée, tu as ta douleur dans le ventre. Tu vas voir, tu vas faire ta bouche carrée et puis tu vas pleurer. Il faut faire attention mon beau chéri. Ça n'est pas gai de te voir souffrir. Sans compter que ça ne doit pas être gai de souffrir, non plus.

RIDEAU

1^{er} janvier 1942.

*Esquisse
d'une mort d'Hélène*

PORTIQUE

Il s'ouvre sur les vergers du roi de Sparte et la placette où l'on s'entraîne au jet du disque. Il les domine du haut de vingt marches de marbre et ce portique est plein de ciel, seulement de ciel dur et d'un bleu de gentiane et pareil à une grande pierre lisse.

C'est, à la fin du printemps, un après-midi.

A la limite de l'ombre que dessine le chapiteau, on a posé, sur les dalles amollies par des peaux de louves :

LE CORPS MOURANT D'HÉLÈNE

Il est déjà vêtu du linceul. Il est aussi immobile que les colonnes de pierre morte. Le profil du visage se détache nettement sur le bleu du ciel comme une silhouette de montagne glacée. Il a encore l'essentiel de sa beauté, mais, dans la bouche entrouverte, pèse une goutte d'ombre.

C'est, tout au long de la mort, le seul personnage visible avec :

Des fleurs de pêcheurs : elles courent sur le ciel bleu suivant les caprices du vent.

Et deux pigeons : ils ont leur nid dans le lotus d'une colonne.

Mais d'autres personnages invisibles vivent cachés au-delà du portique et, vers la mourante impassible, déferlent leurs lamentations, ou la clameur joyeuse de la vie. C'est :

LA VEILLEUSE

Elle est lasse de cent nuits passées au chevet d'Hélène. Dans sa bouche est la fadeur de toutes les tisanes goûtées. Elle a manié de terribles onguents égyptiens et la peau de ses doigts s'effiloche et pend autour des ongles comme des pétales de chrysanthèmes ; maintenant elle entend le pas inexorable de la messagère d'Hadès molle comme un linge tombé du séchoir ; elle gît sur les escaliers aux pieds d'Hélène et pleure.

LA CAPTIVE TROYENNE

Les vieux soldats barbus que ne délectent plus les conquêtes furtives des champs et de la ruelle la traînent parfois au corps de garde et s'en amusent encore malgré sa chevelure ébouriffée, grise comme le feuillage d'un olivier et la cicatrice violette qui fend un de ses seins et descend en queue de serpent jusqu'à son ventre. Elle erre, pour l'instant, dans les vergers du roi.

Sparte aime à cette heure venir goûter l'ombre des arbres et, à la lisière sableuse des jardins, on s'entraîne au combat des sports :

JEUNES FILLES

Des pommes et des lys. Toute la vie en fleur, à fleur de joue et de la neige bleutée

sous les yeux car les bals et les baisers dans l'ombre et les étreintes qui promettent et ne viennent pas, comme le char de l'orage qui gronde quand il fait si chaud l'été...

Des péplums de soie. Des peignes où sont historiées les belles légendes, Héro et Léandre, et Adonis, et des amulettes pour le bon amour.

LES JEUNES HOMMES

Le blé de Sparte ! Bruns comme des ailes d'aigles mais plus légers et plus vains que la nue.

SPARTE

La chute d'un disque dans le sable. Piétinement de pieds nus. Acclamations quand le palet dépasse la limite ou si, de la course, se détache le grêle coureur, haletant, jeté en avant, bras en croix dans la douleur et le triomphe. Mais ces clameurs s'épurent et peu à peu se taisent car il est de plus en plus difficile d'atteindre avec la lune de métal la ligne sans cesse repoussée.

LES CYPRÈS

Ils sont en touffes dans la plaine. A leur ombre étroite, le pâtre taille des santons. Des mésanges et des fauvettes, dans le feuillage à forme de flammes, chantent.

Aux pieds d'Hélène fuse un sanglot musical comme un chant de jet d'eau.

LA VEILLEUSE

: Cet après-midi est roux et amer comme un abricot des collines. Oh ! mes pauvres jambes, et mes bras, et du feu est sous chacune de mes phalanges. Tous les après-midi sont amers mais celui-là, oh ! mon cœur, celui-là qui sera le dernier de M^{me} Hélène est le plus amer de tous.

Une bouffée du parfum mêlé des iris et des fleurs de pêcher vient s'écraser sur le visage impassible de la mourante. Les pigeons du portique pépient.

LA VEILLEUSE : Je dois cacher mes yeux sous un pan de ma robe. Depuis cent nuits, toujours la lampe d'huile et cent jours pareils aux nuits. Je ne peux plus voir le soleil. Ce qu'on doit donner, je l'ai donné. J'ai suivi du doigt l'écrit des mages et pour chaque mot j'ai pesé en mon esprit dix sens divers avant d'appliquer le remède. Mon souffle a suivi la mesure du sien et jamais plus je n'ai réchauffé dans mon sein l'oiseau-sommeil. Les dieux – doit-on parler des dieux encore après cela ! – les dieux sont sourds, ou trop loin et madame Hélène se meurt. Elle m'a dit (et je l'ai lu autant dans ses yeux, car sa voix était pareille à ce bruit de la mer prisonnier dans la coquille des crabes) : « Porte-moi sous le portique consacré à Vénus. » Doit-on repousser le désir enlaçant des mourants ? J'ai cherché le roi dans tous les couloirs et je me suis perdue au milieu de cette ombre fraîche où vit la vie étrange des peintures. Le roi. Il chasse ! Est-ce bien le

moment de la chasse, cet après-midi roux et amer ?

A voix plus basse.

Je crois pour moi – O terrible dieu des mauvaises pensées – qu'il est allé à cette maison

où l'on chante. Ce logis dans le bois de mûriers, où le lit est toujours ouvert.

Elle pleure.

– J'ai cherché le roi. Oh ! je n'ai pas décidé de ma propre initiative. Je ne suis rien ici. Si je sais faire la tisane de pavot et de mauve, cela ne m'autorise pas..., mais les yeux de madame Hélène, à travers les murs, cherchaient le ciel enclos dans le portique... Je l'ai chargée sur mon dos. Je trébuchais sous le poids de cette plume et je l'ai étendue ici. Depuis, le miel du Léthé est en elle. Le roi ne pourra pas me chercher querelle je pense ? Oh ! le soleil, je ne veux plus voir le soleil !

Une acclamation monte du stade. Le vent apporte un duvet de flûte et une fleur de pêcher qui tournoie et tombe enfin mollement sur le linceul.

LA VEILLEUSE, *elle parle de sa voix égale à la lointaine foule.* Ne criez pas. Oh ! pouvez-vous encore modeler votre joie dans des cris quand madame Hélène se meurt ! Pourquoi les fleurs sont-elles semblables aux fleurs de tous les jours, et ce soleil je ne peux plus regarder le soleil.

Un temps. On entend gronder les cyprès.

LA VEILLEUSE : Je ne vois personne sur la route de la forêt. Il n'y a pas de poussière sur la route. Il est peut-être allé là-bas sans escorte. Et quand viendra-t-il ? Il devait savoir pourtant que madame Hélène est plus malade aujourd'hui ?

Un temps. Les pigeons tombent du portique comme deux molles balles de neige.

– Si le roi venait vite !

Les deux pigeons se becquettent et, à pas menus, entrent dans l'ombre du pilier.

– Oh ! Elle va donc passer le seuil farouche sans mains amies, l'aidant, sans baisers, sans cette caresse de la barbe mouillée de larmes ?

LA VOIX DE LA CAPTIVE TROYENNE : ... J'ai dit : « Laissez-moi baiser mon bien-aimé », et ils m'ont saisie par les hanches pour la chose d'amour. Et, de mes yeux renversés, j'ai vu le bronze fendre sa poitrine comme un soc de charrue. Quand ils m'ont lâchée, un fleuve de sang ruisselait entre mes jambes. Les cheveux de mon bien-aimé étaient dans la boue et ses yeux étaient dans la boue, et il y avait de la boue dans sa bouche !

LA VEILLEUSE : On ne devrait pas laisser cette femme libre dans les jardins. Je l'ai surprise une nuit, hurlant à la lune comme une chienne. Elle mâche des mots de malheur.

LA VOIX DE LA CAPTIVE TROYENNE, *plus proche.* J'ai baisé cette bouche et il est venu de la boue dans la mienne.

LA VEILLEUSE : On ne devrait pas laisser cette femme libre ! J'ai peur, si elle voit madame Hélène... et je suis faible comme une herbe flottante.

O cygne ! Oiseau-dieu, écoute, écoute-moi, elle ne peut plus parler, celle que tu mis au ventre de Lédæ. Souviens-toi, elle resplendissait comme un pleur de rosée et tu te penchais au rebord des nuages, et elle était la pâture de tes yeux ! Sur sa chair coulait l'huile éblouissante des Charites ; un jour infini luisait dans

l'Oùranos de son visage. La grâce sans défaut des nombres liée à la cadence de ses pas, aux mouvements de ses hanches enivrait le monde et le silence la suivait. Maintenant la voilà sans défense comme un arbre. Permettras-tu à des ongles d'Asie de déchirer sa chair ?

Silence

– *petit roucoulis de pigeon – ciel impassible où passe l'éclair noir d'une hirondelle.*

– Cette femme approche. Déjà, comme une ombre cendreuse, je la vois à travers la ramure des pêcheurs.

Ah ! Dieux ! A quoi sert de heurter nos fronts contre le bronze insensible de vos images ? Ah ! nous pouvons tordre nos mains, ruisseler de larmes, gémir sous le fouet impitoyable de vos filles les douleurs. Vous ouvrez vos larges narines à l'odeur caressante des graisses mais vous bouchez vos oreilles.

D'une petite voix que la peur fait trembler :

– Oh ! qui inventera un dieu qui pleure comme nous, un dieu-source pour laver nos plaies, un dieu-pain pour nous qui mâchons de la rue sur la terre ? Viens ! J'irai m'étendre comme une agnelle sur ton autel !...

On entend le refrain moqueur d'une chanson à la mode – des voix féminines mêlées sans ordre comme les clochettes d'un troupeau de chèvres, puis le bruit de petites sandales craquantes sur la première marche des escaliers.

LES JEUNES FILLES, *chœur en bourdon*. Le palais du roi ! Voyez cette frise de chevaux cabrés, ces dieux taillés dans le porphyre ! Entre ces murs doit rebondir l'écho de la joie. C'est une forêt de colonnes où niche l'oiseau-joie. C'est l'oseraie marmoréenne où se tord pesamment le fleuve-joie.

Ecoutez, écoutez ! N'entendez-vous pas, on pleure, on pleure. Pourquoi pleurez-vous, pourquoi pleurez-vous ?

LES JEUNES FILLES, *choreute*. Quelle est cette blanche figure qui dort sous le portique ? N'est-ce pas la reine ?

LA VEILLEUSE

: C'est la reine.

LES JEUNES FILLES, *chœur en bourdon*. La reine Hélène ! Oh ! Je me coiffe comme elle. Regarde, cette torsade de cheveux pareille à un câble marin tourne autour de sa tête. Son chignon est lacé de bandelettes. Ah ! nous ne savons pas encore si étroitement serrer nos cheveux. Madame dites-nous, bleuit-elle ses yeux avec de la poudre de plomb ? Où prend-elle ses buis charbonnés ?...

LA VEILLEUSE : Celle qui la fardera désormais demeure dans les prés, de l'autre côté de l'Erèbe. Elle meurt !

LES JEUNES FILLES, *le chœur plus près chuchote à voix basse*. Que dites-vous ? Elle meurt ? Pourquoi ? On meurt aussi chez les rois ? On meurt aussi quand on est belle ? Et que toutes les mains des humains vous retiennent ?

LA VEILLEUSE : Las ! Elle n'eut que mes pauvres mains lasses pour la retenir et les serres de la mort sont plus fortes et, peu à peu, vers la porte farouche elle va. Que pouvaient faire mes pauvres mains seules ?

LES JEUNES FILLES, *choreute*. Mais, le roi, les bonnes mains du roi qui l'aime ?

LA VEILLEUSE : Au long des cent nuits, seules mes pauvres mains ont lutté pour

elle. Je broyais les graines de lin, je versais les huiles vierges goutte à goutte et j'allais pousser les verrous quand les crotales des danseuses sonnaient trop fort dans la chambre du roi !

LES JEUNES FILLES, *chœur en bourdon*. Ne savez-vous pas ? On le dit partout : il allait chez cette négresse qui sait les rites d'amour nouveaux. La négresse des mûriers, celle qui court dans la colline toute nue, les nuits où la chasse de Pan déferle comme une mer, celle dont les seins sont pareils à la courge allongée et qui sent la viande sauvage.

LA VEILLEUSE : De vos jeunes voix, chantez la chanson des thuyas funèbres et, sur la route qui descend, elle tendra l'oreille vers vos voix issues du bosquet de la vie. Elles la suivront comme des colombes amies, ses pas seront plus sûrs dans la morne poussière qui balaie la robe de Perséphone.

LES JEUNES FILLES : Le roi ! Ah ! Qui dira, sur les sifflements ironiques de la flûte, la mobilité changeante des hommes ? Comme les vagues de sable du delta que transporte le souffle du vent, quand leur amour se gonfle comme une colline oiseline, il faut s'attendre, le lendemain, à le trouver plus plat que la main.

LES JEUNES FILLES, *choreute*. Jadis, ma nourrice me l'a dit, quand il vit la chambre vide, il joncha les rues des poils de sa barbe. Il se tordait comme un ver tranché. Ses hurlements allaient épouvanter le peureux Ulysse jusqu'en son île penchée sur les confins du monde, et la route d'Argos dégorgea sans arrêt un torrent de cavaliers et de chars.

LES JEUNES FILLES, *chœur en bourdon*. Si tu peux saisir et garder en ta main close l'ombre errante des nuages, alors, essaie de fixer sur toi l'amour des hommes.

LA VEILLEUSE : Je vous en supplie, chantez le chant funèbre !

LES JEUNES FILLES, *choreute*. Voilà le portail de Vénus : c'est là. Le soir venu, par cette bouche de marbre, elle entrait dans le lac de la lune et, sous l'onde d'argent de la lune, elle coulait comme un plongeur vers l'ombre du verger. Dans l'herbe qui montait jusqu'au ras de ses lèvres, Pâris l'attendait...

LES JEUNES FILLES, *chœur en bourdon*. Pâris ! Ambre d'Asie, ô Zeus, pour ta fille tu as su choisir l'amant. Il avait vu les trois déesses et leur reflet neigeux nageait encore dans l'eau de son regard...

Depuis un moment, des froissements de feuilles ont frappé l'intervalle silencieux des phrases. Maintenant, un fer tinte sur les marches. La captive troyenne vient de surgir d'une touffe de laurier et s'approche.

LA VEILLEUSE : O je vous en supplie, chantez le chant funèbre.

LES JEUNES FILLES, *chœur en bourdon*. Qui de nous pourra jamais, dans le monde, remplacer cette Hélène partie ? Est-ce toi, Leunoé, Glycère, Karyllis ou moi ? Il faut si peu pour être belle ! Si tu peux, quand vient le Notos, suivre de l'œil la feuille de l'érable et tracer sur le ciel sa trace, alors, comme Jason tenant le fil, tu connaîtrais les détours du cœur de l'homme.

LA VEILLEUSE : Taisez-vous. Vous disputez sur des fumées et celle-là qui dort sous le portique attend toujours son chant funèbre.

LA CAPTIVE TROYENNE : Son chant funèbre, c'est moi qui le chanterai, o

femmes peintes, car j'en connais le ton et la cadence et la bonne place où il faut écheveler le hurlement.

Tous les cyprès de la plaine grondent.

LA VEILLEUSE : Ah ! je vois palpiter dans ses yeux l'aile aiguë des Erinnyes.

LES JEUNES FILLES : On dirait un cyprès qui marche.

LA CAPTIVE TROYENNE : Je vous entendez, petites filles, je vous entendez, je sais, je suis pareille au cyprès, maigre et noire, mais, n'est-ce pas, au seuil des bastides hérissées de herbes, le cyprès qui est seul aède et donne la pitance de musique apaisante.

Ainsi, ô femmes hérissées de fards, araires pour ameubler le cœur et l'apprêter aux semences d'amour et toi, ô pleureuse entourée de ronces trop muettes, je serai votre cyprès lourde de mille oiseaux, ouverte au vent propice, je chanterai le chant funèbre.

Seigneur corps qui, sous le porche, avez si dolente bagarre avec la dure messagère d'Hadès, vous débattant, fuyant ses mains pour être encor saisi, retenu, emporté à tire d'aile vers le gouffre, ne luttez plus, c'est vaine besogne ; elle doit gagner sur vous : tout le dit.

Demoiselle cervellette, tirez de là votre sensible chair ; elle n'y a que mal aigu. N'êtes-vous pas éponge gonflée du vu et de l'entendu de jadis ? Venez ça, qu'on presse un peu sur vous... Oh ! la rivière claire du souvenir où se mire le visage des villes et des forêts, et des mers balançant la forêt des mâts et des voiles et les brasiers, buissons de roses dévorant le visage de la Troie en laquelle vous eûtes grande chère d'amour ! Oh ! le mol duvet qu'il avait à la lèvre, et ses cheveux comme des chèvres bondissaient sur le blanc rocher de son épaule. N'est-ce pas plus doux de penser à cela, madame ? Vous souvient-il du premier jour où, éblouie, vous regardiez notre mer asiatique ? La vôtre n'est que d'Eros touchée et, dès l'après-midi, n'a de l'archer divin que les flèches perdues à travers le pelage des montagnes ; la nôtre, à ce moment, reçoit le plein fouet de ses coups et, la houle montant sous la rage d'Eole, vous admiriez comment chacune des sagettes s'enfonçait dans l'onde arrachant à la chair d'Amphitrite des gerbes de glauques lueurs.

LA VEILLEUSE : N'y a-t-il pas des soldats dans le chemin de ronde ? Appelez les soldats, qu'on nous délivre de cette femme. Elle raille avec une joie de vautour, elle déchire madame Hélène sans défense, sa haine...

LA CAPTIVE TROYENNE : Femme, tais-toi, tu ne sais pas ce que tu dis. De la haine ? Si j'en avais eu, ne m'était-il pas facile d'entrer dans la chambre où vous étiez toutes deux seules, elle malade, toi lasse, et de vous pendre aux poutres comme deux pintades avant la fête ? Qui m'aurait empêchée, le roi ?

LA VEILLEUSE : Je ne crois pas !

LA CAPTIVE TROYENNE : Bon, tu vois bien. As-tu entendu consolation de celles-là peintes pour le plaisir et qui sont plus intéressées par la manière dont les cheveux d'Hélène sont tordus ? Non ! Alors ? Tu crois que je lui garde rancune pour la perte de ma ville et pour tout ce qu'on a massacré sous mes yeux, et pour

la douleur de ma propre chair ? Tu te trompes !

N'avions-nous pas des mages en Troade aussi puissants que les vôtres et dont l'ouïe fine entendait la parole des dieux dans le pépiement des pigeons ?

Tout se paie dans la boutique des Immortels : nous achetons des pans de joie et de beauté et notre monnaie est la douleur. Nous connaissions les calamités attachées à chaque cheveu de votre reine. Priam savait. Hécube, la femme-four, d'où étaient sortis cinquante enfants, était prévenue de sa mort solitaire. Hector savait, et il quitta Andromaque. Et nous n'avons jamais songé à rendre Hélène car elle était une joie qui valait ça.

Pourquoi de la haine ? Le jour où elle a mis son pied sur notre terre, elle était comme une nef chargée d'or et de fleurs, pareille au sable de la plage où s'échoue la nef ; j'ai gardé le sillon de sa carène. Je l'aime, ta reine, autant que toi.

LA VEILLEUSE

: Miracle ! Avez-vous entendu ? N'ai-je pas en vain supplié le cygne ? Je la vois, elle est toujours là, pareille au cyprès mélodieux, et vous, jeunes filles, de chaque côté d'elle, rangées comme les tuyaux de deux syringes, vous chanterez maintenant la gloire d'Hélène en chant funèbre.

LES JEUNES FILLES, *chœur en bourdon*. O Hélène, de fleurs chargée, ô sagette, ô vent portant l'odeur des tilleuls, ô nue venue du fond ouranien pour la joie du monde !

LA CAPTIVE TROYENNE : O graine !

Dans le fond du verger, acclamations ; les jeux sont finis ; bruit de foule.

LES JEUNES HOMMES, *chœur*. Nous avons toutes les couronnes de laurier. Ah ! maintenant, je voudrais lutter à mort comme un vieux cerf du bois pour une indéfinissable chose. J'ai l'âme douloureuse et joyeuse à la fois. N'y a-t-il pas, de par le monde, une inutile quête pour laquelle on pourrait mourir ?

Au milieu du silence qui suit les acclamations et comme le grondement des cyprès s'élève, la captive troyenne dit encore une fois :

– O graine !

Mais déjà madame Hélène est morte.

Thionville 1919.



GALLIMARD

5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07

www.gallimard.fr

© *Éditions Gallimard, 1943*. Pour l'édition papier.

© *Éditions Gallimard, 2017*. Pour l'édition numérique.

Couverture : Alfred Lombard, *Grand nu* (détail). Musée Cantini, Marseille. Photo Jean Bernard. Droits réservés.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Romans – Récits – Nouvelles – Chroniques

LE GRAND TROUPEAU (Folio n° 760).
SOLITUDE DE LA PITIÉ (Folio n° 330).
LE CHANT DU MONDE (Folio n° 872).
BATAILLES DANS LA MONTAGNE (Folio n° 624).
L'EAU VIVE (L'Imaginaire n° 316 et 332).
UN ROI SANS DIVERTISSEMENT (Folio n° 220).
LES ÂMES FORTES (Folio n° 249).
LES GRANDS CHEMINS (Folio n° 311).
LE HUSSARD SUR LE TOIT (Folio n° 240 et Folio Plus n° 1).
LE MOULIN DE POLOGNE (Folio n° 274 et Folio Plus n° 13).
LE BONHEUR FOU (Folio n° 1752).
ANGELO (Folio n° 1457).
NOÉ (Folio n° 365).
DEUX CAVALIERS DE L'ORAGE (Folio n° 198).
ENNEMONDE ET AUTRES CARACTÈRES (Folio n° 456).
L'IRIS DE SUSE (Folio n° 573).
POUR SALUER MELVILLE.
LES RÉCITS DE LA DEMI-BRIGADE.
LE DÉSERTEUR ET AUTRES RÉCITS (Folio n° 1012).
LES TERRASSES DE L'ÎLE D'ELBE (L'Imaginaire n° 340).
FAUST AU VILLAGE.
ANGÉLIQUE.
CŒURS, PASSIONS, CARACTÈRES.
L'HOMME QUI PLANTAIT DES ARBRES.
LES TROIS ARBRES DE PALZEM.
MANOSQUE-DES-PLATEAUX *sui*vi de POÈME DE L'OLIVE (Folio n° 3045).
LA CHASSE AU BONHEUR (Folio n° 2222).
ENTRETIENS avec Jean Amrouche et Taos Amrouche présentés et annotés par Henri Godard.

PROVENCE (Folio n° 2721).

FRAGMENTS D'UN PARADIS (L'Imaginaire n° 20).

Essais

REFUS D'OBÉISSANCE.

LE POIDS DU CIEL (Folio Essais n° 269).

NOTES SUR L'AFFAIRE DOMINICI *suivi de* ESSAI SUR LE CARACTÈRE
DES PERSONNAGES.

ÉCRITS PACIFISTES (Idées n° 387).

Histoire

LE DÉSASTRE DE PAVIE.

Voyage

VOYAGE EN ITALIE (Folio n° 1143).

Théâtre

THÉÂTRE (Le Bout de la route – Lanceurs de graines – La Femme du
boulangier).

DOMITIEN *suivi de* JOSEPH À DOTHAN.

LE CHEVAL FOU.

Dans les « Cahiers Jean Giono » / « Cahiers de la N.R.F. »

CORRESPONDANCE AVEC LUCIEN JACQUES.

I. 1922-1929.

II. 1930-1961.

DRAGOON *suivi de* OLYMPE.

DE HOMÈRE À MACHIAVEL.

DE MONLUC À LA « SÉRIE NOIRE ».

Éditions reliées illustrées

CHRONIQUES ROMANESQUES, I à IV.

Dans la collection « Soleil »

COLLINE.

REGAIN.

UN DE BAUMUGNES.

JEAN LE BLEU.

QUE MA JOIE DEMEURE.

Dans la collection « Bibliothèque de La Pléiade »

ŒUVRES ROMANESQUES I à IV.

RÉCITS ET ESSAIS (tome VII).

Jeunesse

LE PETIT GARÇON QUI AVAIT ENVIE D'ESPACE.

Illustrations de Gilbert Raffin (« Enfantimages »).

L'HOMME QUI PLANTAIT DES ARBRES. *Illustrations de Willi Glasauer*
(« Folio Cadet », n° 180).

Traductions

Melville : MOBY DICK (*en collaboration avec John Smith et Lucien Jacques*).

Tobias G. S. Smollett : L'EXPÉDITION D'HUMPHREY CLINKER (*en collaboration avec Catherine d'Ivernois*).

Dans la collection « Biblos »

ANGELO – LE HUSSARD SUR LE TOIT – LE BONHEUR FOU.

Éditions illustrées

LE PRINTEMPS EN HAUTE-PROVENCE (Gallimard/ L'Yeuse).

Jean Giono

La Femme du boulanger *suivi de* Le bout de la route *et de* Lanceurs de graines

Voici la version théâtrale de *La Femme du boulanger*, écrite par Giono à partir de la célèbre histoire tirée de *Jean le Bleu*. Puis cet hymne à l'amour qu'est *Le Bout de la route*. Enfin *Lanceurs de graines* exprime les menaces que l'avidité des citadins fait peser sur l'équilibre antique du foyer.

Giono a joint à ce recueil l'*Esquisse d'une mort d'Hélène*, écrite en 1919, dialogue entre la veilleuse et une captive troyenne devant la dépouille d'Hélène de Sparte.

Cette édition électronique du livre *La Femme du boulanger* suivi de *Le bout de la route* et de *Lanceurs de graines* de Jean Giono a été réalisée le 12 juin 2017 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782070370795 - Numéro d'édition : 176291).
Code Sodis : N90777 - ISBN : 9782072739729 - Numéro d'édition : 321629

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.